This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 1,022,935

L·O·R·R·A·I·N·E
E·D·W·A·R·D
D·A·L·G·E·R
ΠΆΝΤΑ·ῥεῖ

841
L15

LORRAINE
EDWARD WALTER
πάντα ῥεῖ

8416
L15

QUELQUES MAITRES

ÉTRANGERS ET FRANÇAIS

DU MÊME AUTEUR

Les Chansons d'Avril, poésies. Nouvelle édition.	1 vol.
L'Amour et son train, comédie en vers, représentée au Théâtre-Français.	1 vol.
Du Culte de la Sainte Vierge, au point de vue de la poétique religieuse.	1 vol.
L'École buissonnière.	1 vol.
Padre Antonio, nouvelles.	1 vol.
Voyage artistique au Pays Basque, illustré par A. Herst.	1 vol.
Euskal-Erria, en vers.	1 vol.
La Fille de l'Orfèvre, comédie en vers, représentée à l'Odéon. Collaboration de M. H. Welschinger.	1 vol.
Lointains et Retours, poésies.	1 vol.
Les Heures errantes, poésies.	1 vol.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

OCTAVE LACROIX

10095

QUELQUES MAITRES

ÉTRANGERS ET FRANÇAIS

ÉTUDES LITTÉRAIRES

JEAN BOCCACE. — RABELAIS. — THOMAS MOORE
LOPE DE VEGA. — LE POÈTE MICHEL-ANGE. — ÉTUDE SUR LA POÉSIE LATINE.
LES FAUX DON SÉBASTIEN. — JEHAN FOUCQUET
LUIZ DE CAMOËNS. — GIACOMO LÉOPARDI
MICHEL CERVANTES. — DOUBLE ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE SHAKESPEARE ET DE MICHEL CERVANTES
MADAME DE SÉVIGNÉ
MARCEAU. — MADAME ÉMILE DE GIRARDIN. — SAINTE-BEUVE
PROSPER MÉRIMÉE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1891

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Parmi les Études littéraires que j'ai publiées, pendant des années, au *Moniteur Universel* et au *Journal Officiel*, j'en détache plusieurs, pour en former ce volume. J'ai choisi celles qui m'ont paru, par la diversité des caractères et la variété des talents, offrir quelque attrait au lecteur.

Si le volume réussit au gré de mes vœux, il sera suivi par d'autres Études, d'autres travaux et aussi de Critiques d'art.

Paris, juin 1891.

QUELQUES MAITRES

ÉTRANGERS ET FRANÇAIS

JEAN BOCCACE

I

L'Empire romain avait groupé successivement et relié en faisceau autour de lui toutes les sociétés anciennes. Aussi, quand cette immense domination, minée au dedans et au dehors, s'écroula sous les coups des Barbares, il ne resta plus qu'un monceau de ruines où s'étaient abîmés à la fois l'ordre politique et moral, les philosophies et les littératures, toute une civilisation et tout un monde.

Le moyen âge commence dans le chaos et dans les ténèbres, et il semble s'y agiter d'abord confusément, sans direction et sans but. Puis, dans cette poussière même du passé, les germes

épars d'une vie nouvelle se cherchent, se rencontrent, se marient, et nous assistons dès lors à une sorte de gestation mystérieuse qui a duré plusieurs siècles, mais qui a préparé et formé ainsi les sociétés modernes.

Je n'ai pas la prétention d'écrire l'histoire générale du moyen âge, ni de montrer comment les diverses nations chrétiennes sont sorties, chacune en son temps et à sa manière, de ce vaste et laborieux enfantement. Je ne veux parler ici que de la Renaissance littéraire et artistique où l'Italie a devancé les autres nations et acquis véritablement un droit d'aînesse. C'est sur cette terre féconde et consacrée à l'avance, convenons-en bien vite, que, dans le grand naufrage des lettres et des arts, les plus nombreuses épaves s'étaient arrêtées et fixées, et que, tout naturellement, elles devaient prendre racine.

La Renaissance en Italie a été inaugurée, dans la partie méridionale, dès le règne de Frédéric II, et, au nord, dès la ligue lombarde. Au XIVe siècle, la culture intellectuelle, à Naples et à Florence, est déjà fort avancée, et, dans tous ces petits États italiens, indépendants les uns des autres, l'émulation, le travail et le talent donnent partout leurs fruits.

Jusque-là, cependant, la langue latine avait prévalu, et, bien qu'on goûtât les gentillesses provençales des troubadours, lesquelles n'avaient point tardé à trouver des échos au delà des

Alpes, le latin avait conservé le privilège d'être l'idiome exclusif de l'Université et de l'Église. N'était savant et reconnu ou honoré comme tel que celui qui écrivait et parlait correctement en latin.

Quant à la langue vulgaire, malgré ses sources latines, on la méprisait comme un jargon informe et barbare, bon, tout au plus, pour les paysans grossiers et les femmes ignorantes.

Mais voilà justement que les femmes, dont il faut toujours tenir un grand compte ici-bas, s'insurgèrent à leur façon et selon leurs moyens. Elles ne se sentaient aucun attrait pour le latin sévère et pédantesque, et elles se prirent à lui susciter une guerre, où elles devaient être victorieuses. Il fut bientôt avéré que, pour leur plaire, on n'userait auprès d'elles que du dialecte provençal ou de ce parler toscan, qu'on avait vu poindre, timide et balbutiant, mais vif et tendre, sous le règne du roi de Sicile Roger II (1129-1154).

Les premières œuvres en langue vulgaire italienne ont été des chansons d'amour.

On pourrait donc affirmer, sans trop d'erreur, que l'italien a été créé et mis au monde par l'Amour et les dames. C'est là, somme toute, une origine qui en vaut bien une autre.

Or, dans le XIVe siècle, la langue italienne tombe, par un rare bonheur, aux mains de trois hommes de génie, de trois savants, qui ne

dédaignent pas pourtant d'être agréés des dames, et qui se mettent à purifier, à ployer et à modeler leur patois natal, au point qu'ils le laisseront après eux, doué des mille qualités qui l'ont à jamais rendu propre à tous les usages de la vie ordinaire et à tout le luxe de la poésie et de l'art.

Ces hommes prodigieux, qui se font la chaîne de l'un à l'autre, portent des noms immortels : Dante, Pétrarque et Boccace! Dante, qui ouvre la voie, écrit le premier grand poème en langue moderne et, dans ce coup d'essai, il va prendre place à côté d'Homère et de Virgile.

Pétrarque retrouve la poésie lyrique et il lui fournit des accents nouveaux. Déjà parfaite, ce semble, il la rend docile et susceptible de tous les perfectionnements à venir.

Boccace, après quelques pas d'un pied, sinon boiteux, du moins peu sûr, dans le pays des sonnets et des poèmes, se retourne tout à coup et, lui, il invente la prose savante et sans recherche, la phrase souple et malléable, claire comme le jour et coulante comme l'eau de roche, douce aux yeux et à l'oreille, et s'adaptant, comme un élégant et ingénieux costume, à toutes les pensées et à tous les styles, que l'auteur veuille être sérieux, ou solennel, ou léger et badin.

Dante n'était pas mort quand Boccace vint au monde : la poésie et la prose se sont révélées

en Italie presque en même temps. Les deux rameaux de l'arbre ont fleuri à la fois. Ce double épanouissement, survenu en une même saison, n'est pas commun dans l'histoire littéraire des peuples où la parole *chantée* paraît avoir devancé toujours la parole *parlée*. Le chant, c'est le cri plus ou moins mélodieux, quelquefois plein de charme et d'originalité, où se plaisent toutes les enfances, celles des nations aussi bien que celles des individus. Chez les Grecs, par exemple, Orphée, Hésiode et Homère ont précédé de beaucoup Hérodote et Thucydide, Aristote et Platon. Mais Boccace était né prosateur comme Dante était né poète, et il avait reçu son génie comme un don dès le sein maternel. Il avait sucé avec le premier lait l'instinct et le sentiment de ses merveilleuses aptitudes. On pourrait dire de lui qu'il fut un prosateur — romancier ou critique — par droit de naissance. La mère de Boccace était une Française, en effet, et la prose, l'enviable science du langage net, précis et lumineux, est un des privilèges les plus anciens de la France.

Caton le Censeur disait de nos pères, ces braves et spirituels Gaulois dont nous portons encore la double marque : *Duo præcipua enim habent Galli, rem militarem et argute loqui* : « Les Gaulois sont des gens qui savent surtout bien parler et se bien battre ». Dante,

dans son traité latin *de Vulgari eloquio*, nous rend la même justice, et il reconnaît l'excellence particulière de la langue française, à son époque, pour les récits en prose et les rédactions historiques, « à cause de sa flexibilité, de sa vive et libre allure et de son facile agrément ». Nous voyons par là que nos écrivains illustres, La Bruyère, Mme de Sévigné, Montesquieu, Voltaire, n'ont fait que suivre la tradition des ancêtres.

On a remarqué souvent que la plupart des grands hommes, — qu'ils se soient appliqués aux mathématiques ou aux belles-lettres — tiennent directement et ont reçu de leurs mères les nuances dominantes et caractéristiques de leur esprit, souvent même sa vocation et ses penchants : je m'imagine, et j'ai quelque raison de croire que Boccace ressemblait pleinement à sa mère.

Au XIVe siècle, les villes et les républiques italiennes étaient déjà plus qu'à moitié transformées en vrais comptoirs et en dépôts de commerce où vivaient, s'agitaient, s'enrichissaient une multitude de marchands étrangers ou indigènes, très intelligents d'ailleurs, très empressés, très alertes, et ne reculant jamais devant les voyages lucratifs et les bonnes entreprises. Les commerçants de Florence et de Venise avaient plus d'une fois étendu leurs excursions jusqu'à l'extrême nord de la France

et à l'extrême midi de l'Espagne. L'un d'eux, Boccacio di Chellino, fut le père de Boccace. Il était originaire de Certaldo, petit bourg situé aux environs de Florence. Bien que ses parents eussent occupé dans la ville les premières places de la magistrature, il était pauvre, et il dut entrer dans le commerce, où il comptait trouver les moyens de réparer sa fortune.

Vers 1312, ses affaires l'avaient appelé à Paris, qui jouissait déjà d'un souverain renom de courtoisie et de science. On y venait de toutes parts pour apprendre, en de mémorables écoles, la philosophie, le droit civil, le droit canon, l'astrologie et, pour surcroît, les galantes manières. Les dames parisiennes et même les petites bourgeoises des faubourgs passaient pour les plus piquantes et les plus séduisantes personnes de l'Europe.

Le négociant de Certaldo se laissa ravir à leurs mines friandes. Il oublia, pendant plusieurs mois, les rives fleuries de l'Arno pour les quais bruyants de la Seine, et cela tellement qu'en l'an de grâce 1313 une belle et fraîche fillette de la Cité mit au jour un petit Italien, à la peau brune et à l'air espiègle, qu'on nomma Giovanni Boccacio ou Jean Boccace.

Toutes les fées connues et inconnues des contes populaires et des fabliaux satiriques durent se presser, je le suppose, autour du

berceau de cet enfant, et, quoiqu'il fût arrivé ici-bas en contrebande, elles s'amusèrent à le douer à plaisir de verve heureuse et de talent.

« Tu parleras italien comme ton père, lui dirent-elles, mais tu auras l'humeur gauloise comme ta mère. »

Nous ne saurions dire à quelle époque Jean Boccace alla en Italie, mais il est certain que son père l'amena fort jeune à Florence et l'envoya presque aussitôt à l'école d'un grammairien célèbre, Giovanni da Strada.

L'esprit de l'élève s'ouvrait tout spontanément aux leçons du maître. Pour fixer son attention et pour l'émouvoir lui-même, il n'était besoin que de lui réciter des vers ou de lui en expliquer l'art et le secret. A sept ans, il voulut être rimeur à son tour, et de précoces essais lui attirèrent de la part des écoliers, ses camarades, un sobriquet qu'il tenait, paraît-il, à grand honneur de justifier. On l'avait surnommé *le poète.*

Toutefois le négociant son père, qui était trop rusé, trop sage peut-être pour prêter l'oreille aux promesses des Muses et qui n'ignorait pas que les neuf Sœurs ont enrichi rarement ceux qui les hantent, s'alarma des dispositions littéraires que montrait l'enfant. Le commerce était moins brillant, mais plus sûr à son gré, et il résolut de faire de son fils un honnête commerçant comme lui. C'est pourquoi

il le retira de la maison du grammairien et le plaça chez un marchand de ses amis, fort entendu dans son métier. Boccace avait alors atteint sa dixième année.

Ce nouveau maître, armé de l'aune et des balances, perdit son temps et sa peine. Boccace ne comprenait pas et, qui pis est, ne cherchait point à comprendre. Il restait insensible et sourd. L'enseignement positif et pratique du *doit* et *avoir* n'entrait point dans cette tête, déjà pleine d'imaginations et de rêves. Et, pour comble! voilà que le marchand, on ne peut plus mal inspiré, part un matin pour la France et se fait accompagner de son jeune et rebelle apprenti.

Paris, la première patrie de l'enfant poète, réveilla ses plus doux souvenirs et raviva ses plus chères espérances. Dégoûté plus que jamais de la profession paternelle, il négligea tous ses devoirs de commis, et, suivant son inclination, on ne le rencontra plus désormais qu'au pied de la chaire des savants professeurs ou bien rêvant çà et là, un recueil de fabliaux ou un roman de chevalerie à la main.

« Rappelez votre fils à Florence, manda le négociant à son ami et confrère Boccacio di Chellino. Il a fatigué trop longtemps ma patience. Je n'en puis faire rien qui vaille. »

Boccace ne se rendit pas tout d'abord aux sommations de son père, et, quand il revint à Florence, son absence n'avait pas duré moins de

six ans. Les reproches et les remontrances étaient sans effet; mais le négociant s'obstina néanmoins à contrarier les goûts et la vocation de son fils et à exiger de lui qu'il étudiât et apprît le *commerce*. Le jeune homme se vengea en y mêlant tant d'autres études étrangères, tant de lectures des historiens et des poètes, tant d'enthousiasme pour Dante et *la Divine Comédie*, qu'on dût le dépayser encore une fois et l'envoyer à Naples.

Il y avait du Français, nous l'avons dit, et même du Parisien en Boccace. Insoucieux du présent et de l'avenir, ami des plaisirs faciles, causeur infatigable et railleur déterminé, il était condamné en naissant à parcourir tout un cercle de folies et d'erreurs. Or je ne doute pas qu'il n'ait préludé, pendant son séjour en France, à la joyeuse vie, toute mêlée d'intrigues amoureuses et d'études littéraires, qu'il mena plus tard à Naples.

Paris, au XIVe siècle, était loin de valoir Naples. Mal bâti, mal pavé, boueux de toutes parts et grelottant la moitié de l'année, sous un ciel triste et brumeux, il ne lui fallait pas moins que la bonne grâce de ses habitants et le docte enseignement de ses maîtres en toute connaissance humaine pour retenir le voyageur et l'étranger. Mais Naples, où le roi Robert avait appelé les conteurs et les poètes des trois parties du monde, Naples où l'on faisait des vers, où l'on chantait, où l'on aimait, sous la flamme d'un soleil incom-

parable et devant des horizons pleins de prestige, Naples et la cour de Robert offraient des délices qu'on aurait vainement cherchées ailleurs.

Boccace y fréquenta le moins qu'il put les gens d'affaires et de finances. Il se tourna résolument du côté des poètes et il eut bien vite l'ambition de se faire octroyer dans leur assemblée une belle place à lui-même. Il étudia de plus en plus, et, à l'exemple de Dante et de Pétrarque, c'est dans l'antiquité grecque et latine qu'il alla puiser ses inspirations et ses modèles. Horace et Térence, Virgile et Cicéron étaient ses auteurs familiers. Mais si son esprit s'oubliait de longues heures au langage des vieux savants, son cœur ne s'oubliait pas moins aux doux regards et aux entretiens frivoles des jeunes ignorantes. Rien ne prouve que dans ce premier voyage Boccace ait attiré sur lui l'attention de Robert; mais, en revanche, il ne tarda point à être remarqué de sa fille naturelle, la jolie princesse Marie, qui l'honora de ses bontés, puis de son amitié particulière. C'est dans une église, par une matinée de samedi saint, qu'ils s'étaient rencontrés pour la première fois.

Un jour, ils s'en allèrent visiter ensemble le tombeau de Virgile, aux environs de Naples. Quand ils rentrèrent dans la ville, Boccace amoureux avait déjà trouvé le plan de son premier ouvrage : *Fiammetta.*

Fiammetta, c'est le nom charmant sous lequel se tient et se cache la princesse Marie. Boccace écrivit pour elle des vers et de la prose, des poèmes, des romans et des chansons.

Dans le roman de *Fiammetta,* qui n'est que le récit de son amour, Boccace essaye en quelque sorte sa plume et son génie. L'œuvre est longue, lente, monotone, et la mythologie s'y mêle bizarrement au christianisme. Pamphile, l'amant de Fiammetta, souffre et pleure, et se plaint. Vénus lui apparaît et l'envoie à la messe dans une église de l'endroit. Les dieux et les saints vont ainsi et viennent ensemble, singulièrement accouplés, et ils agissent sur le même plan. Toutefois, à travers ces aventures tristes ou joyeuses, peu intéressantes au fond, il circule un vrai courant de passion, et Sismondi a pu dire avec justesse : « On sent que Fiammetta est dévorée par l'ardeur qu'elle exprime, et, quoiqu'elle n'ait pas le moindre rapport avec Phèdre, celle-ci se présente au souvenir, car dans l'une et dans l'autre

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée. »

A cette époque, c'est-à-dire pendant le séjour de Boccace à Naples, Pétrarque, dont la famille avait été exilée de Florence avec les Gibelins, et qui vivait dans la retraite à Padoue, fut mandé à Rome pour y recevoir la couronne de laurier, décernée au plus illustre poète du temps. Il partit. Son voyage ressembla à une tournée royale. Peu-

ples et princes accouraient à l'envi à sa rencontre, et lui donnaient partout une hospitalité magnifique aux frais du trésor public. Le roi Robert retint quelque temps à sa cour le glorieux poète, et Boccace eut l'enviable fortune de lui être présenté et de recevoir ses conseils. Une seule entrevue noua entre ces deux hommes des liens qui ne furent jamais brisés. Boccace, encouragé et désormais sûr de son talent, renonça décidément au commerce et il prit le parti de se consacrer sans réserve à la littérature et à la poésie.

Sur ces entrefaites, Boccacio di Chellino tomba malade et, dans la prévision d'une mort prochaine, il crut devoir rappeler son fils auprès de lui. Celui-ci quitta Naples à regret; mais en prenant congé de la princesse Marie, la divine Fiammetta, il s'engagea d'avance à ne point s'attarder loin d'elle.

Le vieux négociant accueillit fort mal notre poète et, dans une de ces scènes de famille qui se sont renouvelées si souvent depuis lors, Boccace dut entendre ces mots, qui ont été de même répétés mille fois :

« Allez, monsieur! le métier de rimeur et d'*écrivassier* est le plus sot métier qu'on puisse prendre. Vous ne serez jamais qu'un gueux. »

Hélas! les créatures malheureuses, qui, depuis l'origine des choses, ont été piquées de la tarentule littéraire, ont résisté même aux injonctions des grands parents. Faut-il les blâmer de leur

entêtement? Faut-il les louer de leur constance? Je me garderai bien de prononcer sur une pareille question. Ce que je veux seulement constater, c'est que Boccace se tint pour averti, et ne se corrigea point. Outré de colère, son père, à peine guéri, se maria, et lui, il se hâta de reprendre le chemin de Naples.

Deux ans s'étaient écoulés, et la ville avait changé de maître. Le roi Robert était mort. Sa petite-fille, Jeanne, était sur le trône. Comme lui, elle prisait les contes et poèmes et se plaisait avec les trouvères, troubadours, romanciers et poètes. Je ne rappellerai point l'histoire romanesque de Jeanne de Naples. On l'a comparée à Marie Stuart. « Vous croyez peut-être, a dit M. Villemain, que le personnage de Marie Stuart est unique dans le monde; que cette beauté, cet esprit, ces malheurs, cette facilité d'être coupable, ce don d'être séduisante, ce mélange de coquetterie et de raison, de frivolité et de force d'âme, que tout cela, dans un tel degré, ne s'est vu qu'une fois et qu'il n'y a qu'une Marie Stuart? Eh bien! il y en a deux. Dès le XIVe siècle, non pas dans la sauvage Écosse, mais sous le ciel de Naples, il était né une femme qui, comme Marie Stuart, fut reine, charmante, coupable et malheureuse; qui, folle de plaisirs et de fêtes, se jouait avec grâce au milieu des factions et qui, suspecte d'avoir fait mourir un époux indigne d'elle, périt elle-même par la main qui lui dis-

putait le trône. Jamais deux médailles n'ont mérité d'être autant rapprochées! jamais deux figures originales ne furent plus semblables! »

Jeanne était donc à la fois galante et lettrée. Elle reconnut dans Boccace un jeune et aimable génie, digne de tout l'intérêt d'une reine et d'une femme. Je crois que le Florentin se sentit flatté et touché, et que son cœur se partagea aussitôt entre la fidèle Fiammetta et la provocante reine. C'est pour toutes deux qu'il voulut écrire dorénavant, et il ne sépara plus, dans son orgueil, le suffrage de celle-ci des félicitations de celle-là. Probablement il y eut entre la reine et la princesse des rivalités et des jalousies, peut-être du dépit et des larmes, et l'on en trouverait des traces dans les romans que composa Boccace à cette date; mais rien n'indique qu'il ait eu lui-même des torts à se reprocher vis-à-vis de l'une ou de l'autre.

Ameto ou *Nymfale d'Ameto* est un petit ouvrage pastoral, où l'auteur semble faire allusion à sa propre situation au milieu des diverses beautés de la cour de Naples. C'est l'histoire, racontée tantôt en prose, tantôt en vers, d'un jeune chasseur qui joue avec les nymphes, s'enamourant de toutes, mais, en définitive, n'en voulant et n'en prenant qu'une. Cette nymphe préférée était sans doute la princesse Marie; mais c'était peut-être la reine Jeanne?...

Quoi qu'il en soit, cette idylle est froide et

maniérée, et l'on ne peut que la ranger encore parmi les tâtonnements plus ou moins réussis du futur auteur du *Décaméron*.

Le *Filocopo*, un autre récit allégorique, est entaché de même de tout le mauvais goût du temps. Les fabliaux en crédit et les romans de chevalerie en renom ont déteint sur ces nombreuses pages, où tous les dieux de l'Olympe grec et latin et tous les saints du paradis catholique s'entremettent, chacun à sa guise, pour protéger les amours de Florio et de Blanchefleur ou pour leur nuire. C'est à la prière de la princesse Marie, dit-on, que Boccace entreprit cette œuvre étrange où Jupiter s'occupe tout spécialement de saint Jacques de Compostelle et où le pape est sérieusement représenté comme le grand prêtre de Junon, excité par la déesse à venger sur le dernier descendant des empereurs l'antique offense qu'Énée a faite jadis à Didon. Croirait-on que, sous cet amalgame mythologique, il ne s'agit que de la guerre qui avait éclaté au XIIIe siècle entre Manfred de Sicile et Charles d'Anjou?

Nous sourions aujourd'hui devant ces alliances baroques, et nous avons peine à comprendre qu'un esprit aussi bien doué que celui de Boccace, lequel n'a cessé de prodiguer, dans son *Décaméron*, les preuves d'un goût littéraire parfait, ait pu jamais admettre de semblables imaginations. Mais n'oublions pas que Dante avait

introduit déjà, et non sans de prodigieux effets, les fictions antiques dans son beau poème, qui est pourtant si chrétien et, qui plus est, si théologique. Souvenons-nous que Pétrarque et Boccace s'étaient nourris de la plus pure substance des classiques latins et grecs, qu'ils raffolaient de Virgile et de Cicéron, d'Ovide et de Lucain, et que partout où ils découvraient des exemplaires de leurs ouvrages, ils les achetaient ou les faisaient recopier à grands frais pour leur usage personnel. N'est-il pas alors tout naturel de penser que ces inspirations païennes ont agi sur leur génie chrétien au point que les traditions de la Rome des Césars et de la Rome des papes s'y soient pour ainsi dire confondues? Ce mélange ne touchait point à leur foi que, dans tous leurs écarts, ils conservaient intacte et pure, et l'on peut appliquer à Boccace ces judicieuses remarques de lord Macaulay à propos de Dante : « Il n'assigne jamais à ses personnages mythologiques aucune fonction incompatible avec le dogme de l'Église catholique. Il n'a rien raconté à leur sujet qu'un bon chrétien de son temps ne pût croire possible. »

Je ne mentionne que pour mémoire et en passant quelques romans et poèmes de Boccace, qui ont survécu, mais que personne ne lit guère : *Il Filostrato*, l'*Amorosa visione*, l'*Urbono*, le *Nymfale fiesolano*, la *Théséide*, etc.

Il Filostrato, poème héroïque écrit en octaves,

nous raconte les amours de Troïlus et de Cressida ou de Troïle et de Chryséis. C'est peut-être ce poème qui a fourni à Shakespeare le motif d'un de ses drames les plus touchants et qui dépasse de beaucoup l'œuvre du poète italien. L'*Amorosa visione*, en tercets (*terza rima*), contient cinquante chants et cinq triomphes à la manière de Pétrarque : les triomphes de la Sagesse, de la Gloire, de la Richesse, de l'Amour et de la Fortune. Le *Nymfale fiesolano* fait allusion à une intrigue galante qui eut du retentissement à Florence, et la *Théséide* est l'essai malencontreux et sans intérêt d'une épopée grecque en langue vulgaire italienne.

Mais le style de Boccace ne laissait point de se former et de s'épurer à travers ces tentatives, souvent malheureuses, toujours louables. Il créait et façonnait son art dans ces travaux qu'on pourrait appeler préparatoires ; il le dégrossissait et le polissait, si bien qu'au sortir de ce chaos d'écrits à peu près sans valeur, nous nous trouvons tout à coup en face du *Décaméron* et de cette langue qui a pu faire dire de Boccace, qu'il a été vraiment dans son pays le Dante de la prose.

II

Ce n'est pas une inutile escrime que de s'exercer à formuler en vers sa pensée avant de se faire prosateur pour tout de bon. On gagne

toujours à être quelque peu poète, ne serait-ce que pour une saison, — et, comme on disait autrefois, les Muses, qui ne sont point des coquettes, n'ont jamais laissé sans récompense même l'amant qui se trompa de chemin et s'égara au milieu d'elles. C'est par la poésie que Boccace est arrivé à cette phrase ample et sonore, nette, précise et claire, qui fait le charme de ses contes et qu'il a trouvée, je n'en doute pas, dans des rapports familiers avec les anciens poètes.

La princesse Marie et la reine Jeanne le pressèrent de composer pour leur amusement et récréation de piquants récits d'amour, et il commença à Naples, sous leurs auspices, le recueil célèbre du *Décaméron*.

On a prétendu, non sans cause peut-être, que les livres sont fatalement l'expression de la société et du temps où ils ont paru, et qu'ils naissent marqués des vertus et des vices qui régnaient à la date où ils se sont produits. Le *Décaméron*, léger, licencieux, railleur, n'épargnant rien autour de lui, est bien, en effet, l'expression et la vive peinture de la cour de Naples sous la reine Jeanne. Boccace s'est inspiré des propos qui couraient alors, et il a fixé en beau style les histoires, vieilles ou nouvelles, qu'on se débitait de l'un à l'autre. Nous n'avons plus ici une abondance excessive d'ornements comme dans les précédents ouvrages; l'emphase, la pompe

et le solennel ont fait place à une sobriété, à une simplicité de bon aloi, à quelque chose qui réjouit aisément l'esprit et n'impose aucun effort à l'intelligence.

Boccace avait pris ses sujets de toutes mains, recueillant et glanant dans les fabliaux français, dans les poèmes des troubadours et des trouvères, dans le *Dolopathos* d'Hébers, dans Rutebœuf et Huistace d'Amiens, mais transformant son butin, le refaisant à nouveau et se l'appropriant désormais par le plus légitime des droits de conquête. La forme emportait le fond. Ce sont bien ces sujets, très risqués la plupart et ne craignant pas assez, il faut en convenir, l'écueil de l'indécence et de l'obscénité, c'est aussi ce style, véritable enchantement et presque merveille, qui ont valu à Boccace une qualification latine, juste autant qu'ingénieuse. On a dit de lui : *Auctor purissimæ impuritatis.*

La mort de son père et des soins de famille ramenèrent Boccace à Florence. Sa réputation, qui, dans les dernières années, n'avait cessé de s'accroître, lui avait gagné dès lors tous les suffrages de ses compatriotes. On l'accueillit avec les honneurs qu'il méritait, et l'estime publique lui fit une place digne de lui, au plus haut rang des citoyens.

Pétrarque, qu'il n'avait pas revu depuis son triomphe (1341) et qui se rendait religieusement à Rome pour y célébrer le Jubilé, passa par

Florence. Boccace le salua d'une belle ode en vers latins et le reçut dans sa maison.

« J'avais fait des vers italiens durant ma première jeunesse, lui dit-il; mais j'ai lu vos *rimes*, et j'ai brûlé les miennes. »

L'amitié qui unissait déjà les deux grands hommes se fortifia dans cette entrevue et devint vraiment fraternelle. Boccace dès lors n'eut de repos que lorsqu'il eut obtenu du Sénat de la république florentine un décret qui rappelait Pétrarque et lui rendait du même coup ses droits et ses biens. Il lui fallut un an pour en arriver là. Mais il se hâta de partir pour Padoue et de porter lui-même à son ami le décret si anxieusement sollicité et attendu.

Les Florentins, dans la suite, chargèrent Boccace de plusieurs missions importantes auprès des États voisins et du Saint-Siège, et il déploya dans ces diverses négociations les précieuses qualités du prudent et du sage.

Malgré tout et parmi ses occupations nouvelles, il ne négligeait point l'étude, toujours chère à son cœur, des Latins et des Grecs; il ne négligeait pas davantage les plaisirs et, disons le mot, les dissipations de sa vie. C'est à cette époque probablement qu'il s'éprit d'une jeune veuve de Florence, laquelle se montra insensible et dédaigneuse. Boccace avait vieilli, et les amours commençaient à lui tourner le dos. Dans son ressentiment, il écrivit d'une plume on ne peut plus

acerbe et maligne le petit roman intitulé *Il Corbaccio*. Ce fut là une action mauvaise et un mauvais ouvrage. Après avoir confessé sa tendresse et les mépris de la belle inhumaine, Boccace suppose que le mari défunt lui est apparu en songe et qu'il lui a énuméré, une à une, toutes les faiblesses morales et toutes les difformités physiques de sa pauvre veuve. Le détail en est long, injurieux, grossier et tout à fait en désaccord avec les procédés ordinaires de l'écrivain qui, en ce même temps, terminait le *Décaméron* par les jolies et chastes aventures de Grisélidis.

Pétrarque, grave, sévère, éprouvé, guéri de l'illusion humaine et de l'orgueil, consacrait ses longues veilles à de mélancoliques traités : *De Vita solitaria*, *De Contemptu mundi*, etc. La vie solitaire et le détachement du monde, tel était le dernier vœu de l'amant de Laure; et il s'affligeait des légèretés et des inconstances de son ami. Il le réprimanda souvent et le convia à des sentiers plus droits et plus élevés que ceux où il s'obstinait témérairement.

Ils firent tous les deux un voyage à Milan, où l'on parlait beaucoup d'un érudit calabrais, récemment revenu de Grèce et capable de lire couramment Aristote et Platon. Cet helléniste avait nom Léonce de Pilate. Il était laid, sale, hargneux : un pédant et un cuistre. Boccace, qui fut mal payé plus tard de son dévouement à un pareil individu, lui proposa aussitôt de venir

enseigner le grec à Florence, et, à force d'instances, il obtint du Sénat qu'une chaire de professeur serait érigée en faveur de Léonce de Pilate. C'est ainsi que les Florentins furent initiés, autant qu'on pouvait l'être en ce temps-là, aux dialogues de Platon et à l'histoire de Thucydide.

Mais Boccace, dans cette dispersion de son génie et de ses heures, n'avait pris aucun soin de sa propre fortune. La pauvreté était venue, puis l'indigence : « Presque tous ses amis, a dit un de ses plus savants biographes, Ginguené, presque tous ses amis l'abandonnèrent alors, comme cela est arrivé dans tous les temps. Mais il n'en fut pas de même de Pétrarque, qui l'aida de sa bourse, de ses consolations, de ses livres. Il voulut lui procurer des places avantageuses, que Boccace refusa par amour pour sa liberté. » Pétrarque comprit au mieux cette indépendance jalouse, et loin de blâmer Boccace, il le félicite : « Je vous loue, lui écrit-il quelque part, d'avoir refusé de grandes richesses que je vous offrais et d'avoir préféré la liberté de l'âme et une pauvreté tranquille; mais je ne vous loue pas de même d'avoir refusé un ami qui vous a tant de fois appelé. Je ne suis pas en état de vous enrichir. Si je le pouvais, ce ne serait pas par mes paroles et par ma plume, mais par des actes et des effets que je m'expliquerais avec vous. Je suis dans une position où ce qui suffit pour un

suffira abondamment pour deux hommes qui n'auront qu'un cœur et qu'une maison. Vous me faites injure si vous dédaignez ce que je vous offre et plus encore si vous en doutez. »

Ce sont là de douces et généreuses paroles et qui témoignent de la noblesse de l'âme et des sentiments de Pétrarque. Jamais l'amitié ne s'est montrée plus tendrement inquiète et plus délicate.

Boccace fut touché sans doute, mais, modeste et fier à la fois, il n'accepta point.

Cependant l'âge, en blanchissant les cheveux de Boccace, avait, suivant l'expression d'un poète français du XVIe siècle, blanchi ses vœux et ses désirs. Ses ardeurs s'étaient attiédies sous les brises froides qui présagent la vieillesse, et il se prenait maintenant à regarder devant et derrière lui d'un œil quelque peu désabusé. Il avait eu des enfants, une fille entre autres, Violante, qui auraient pu le rattacher aux réalités de ce monde; mais Violante et la plupart de ses frères étaient morts. Le joyeux conteur de la cour de Naples était mûr pour la conversion.

N'allons pas croire, avec nos idées et nos préjugés contemporains, que ces romanciers et ces poètes à la pensée si aventureuse et à la parole si libre, qui ne perdaient jamais l'occasion d'une bonne satire, d'une mordante épigramme — fussent-elles à l'adresse du clergé de leur temps et surtout des moines, — n'allons pas croire, dis-je, que ces romanciers et ces poètes n'étaient

que des impies et des incrédules. Loin de là! Ils séparaient soigneusement leur foi soumise et profonde de leur verve capricieuse et abandonnée à tous les courants du siècle. Leurs désordres même n'étaient que l'écume qui glisse et s'efface sur une eau qui s'agite, mais se contient pourtant entre ses rives et finit toujours par refléter le soleil et les cieux.

Un chartreux vint à Florence, où ses prédications obtinrent un grand succès. Il se présenta chez Boccace, qu'il trouva tout disposé à l'entendre et à profiter de ses leçons. Il lui parla des vérités religieuses, l'effraya avec des menaces, le consola avec des promesses et des espérances, et lui persuada enfin qu'il n'avait frappé à la porte de sa maison que par l'expresse volonté d'en haut, laquelle lui avait été miraculeusement transmise. Boccace ne résista point. Au contraire, il se sentit animé de toutes les ferveurs des néophytes et, passant d'un extrême à l'autre, il résolut de quitter le monde, de prendre l'habit religieux et de vivre dans l'ascétisme le plus austère.

L'étude de Virgile et de Cicéron l'avait trop absorbé, disait-il, et il ne voulait plus désormais apprendre que la théologie, la seule science sérieuse et méritoire devant le Seigneur. Il écrivit aussitôt à Pétrarque pour lui faire part de ses nouveaux projets. Mais Pétrarque, dont la prudence ne se démentait point, crut devoir

modérer ses élans dangereux et, répondant à l'auteur du *Corbaccio* et du *Décaméron*, il lui conseilla de ménager jusqu'à son zèle.

Boccace consentit à ne point s'adonner à la théologie et à ne pas devenir cénobite; toutefois il revêtit l'habit ecclésiastique, se fit tonsurer, s'éloigna de la ville et alla s'établir dans le bourg de Certaldo, d'où sa famille était originaire.

Par remords peut-être et aussi parce que le latin jouissait encore de tous les privilèges, au détriment des idiomes vulgaires, et que rien, pensait-on, ne pouvait durer de ce qui n'avait point été écrit dans la langue des anciens, Boccace se mit à composer en latin, dans sa solitude de Certaldo, un nombre considérable d'ouvrages d'érudition et de critique. Son traité *De la Généalogie des dieux* (*De Genealogia deorum*) fut très admiré autrefois. Aujourd'hui il est presque oublié. Nous pouvons en dire autant de sa compilation géographique sur *les Montagnes, les Forêts, les Lacs, les Fleuves, les Bassins et les Mers,* où se sont glissées bien des inexactitudes. Joignons-y neuf livres sur les faits et gestes des hommes et des femmes illustres (*De casibus virorum et fœminarum illustrium libri* et *De claris mulieribus*), qui ont probablement donné à Brantôme l'idée de recueillir à sa façon les *Vies des hommes et des dames illustres* et celles des *Grands Capitaines.* L'im-

mense nomenclature de Boccace commence dans le paradis terrestre, à la mère Ève, et s'arrête à Jeanne de Naples.

Il se délassait de ces travaux, parfois ingrats ou peu récréatifs, en écrivant des églogues latines, qui n'offrent guère plus d'intérêt que celles de Pétrarque. En somme, ces deux hommes de génie déviaient de leur véritable chemin, quelles que fussent d'ailleurs sur ce point les opinions contemporaines, en se servant d'une langue où ils ne devaient prouver que leur infériorité et leur faiblesse.

Boccace ne sortit de Certaldo, où le confinaient de plus en plus les troubles civils et les désordres survenus à Florence, que pour aller visiter Pétrarque à Venise ; mais voilà que Galeas Visconti avait mandé à Pavie le vieux poète, et, bien qu'accueilli avec honneur par toute la famille de Pétrarque, Boccace fut obligé de s'en retourner à Certaldo, sans avoir pu serrer une dernière fois la main d'un ami si glorieux et si cher.

Ses forces déclinaient à vue d'œil. Les travaux excessifs et les agitations de sa jeunesse avaient altéré sa santé. Une longue et cruelle maladie la ruina. C'est pourtant à la suite de cette maladie que Boccace entreprit d'écrire une *Vie de Dante,* qui est restée le plus curieux document que nous possédions sur ce grand poète. Boccace était presque son contemporain,

il avait connu son fils et pratiqué ses amis; il avait pu recueillir la tradition à sa source, et, bien qu'on sente dans les chapitres de la *Vie de Dante* les procédés connus du romancier et du conteur, l'œuvre n'en porte pas moins tous les caractères de la vérité.

Ainsi la jugèrent les Florentins qui, rougissant enfin de leur ingratitude et désirant se faire pardonner la persécution dont ils avaient accablé le sublime Alighieri, créèrent dès lors une chaire *perpétuelle* pour l'explication de ses œuvres et l'interprétation de son génie. Boccace fut désigné comme le premier titulaire de la chaire dantesque.

Rien ne pouvait le flatter davantage et n'était plus en rapport avec les goûts de son cœur et de son esprit. Il mena donc courageusement, quoique malade encore, sa tâche de professeur et de critique, et Florence heureuse se plut à associer avec orgueil le nom du poète à celui du commentateur.

Mais Boccace s'épuisait dans ce labeur au-dessus de ses forces. La mort de Pétrarque l'acheva. L'auteur des *Sonnets* et des *Canzones* n'avait pas oublié son pauvre ami, et il lui léguait, par testament, comme une humble marque de souvenir, une somme de cinquante florins. C'était assez, c'était trop pour suffire aux jours qu'il avait encore à vivre.

Un an après, le 21 décembre 1375, Florence

était tout en deuil. Le Sénat, les magistrats, le peuple, tous pleuraient le savant aimable et doux qui venait de s'éteindre à Certaldo.

Dante avait été moins heureux, lui, qui chassé de sa patrie avait erré de ville en ville, comme Homère, avait connu la souffrance et la pauvreté et s'était couché mort sur la terre d'exil.

On grava sur la tombe de Boccace une belle épitaphe en vers latins :

Hac sub mole jacent cineres atque ossa Joannis....

« Les cendres et les os de Jean reposent sous cette pierre. Son âme, ornée de mérites laborieusement acquis, se tient devant Dieu. Le père de sa vie mortelle fut Boccace; sa patrie fut Certaldo; son amour et son étude, la divine poésie. »

S'il faut en croire l'historien Philippe Villani, Boccace était d'une figure agréable, quoiqu'elle manquât de régularité dans les traits. Son visage était arrondi; il avait le nez gros et légèrement écrasé, les lèvres épaisses et un peu sensuelles, très vermeilles d'ailleurs et très expressives. Une fossette au menton donnait encore du charme à son sourire.

Ses yeux étaient vifs et son regard ardent; sa physionomie était pleine de franchise et de grâce. Quant à son caractère, il l'avait affable, expansif et gai, tout en tenant plus peut-être à amuser les autres qu'à s'amuser lui-même.

Tendre et dévoué dans l'amitié, poète sans jalousie, homme de talent sans aigreur, mais indulgent pour les petites misères d'autrui, il connut tous les gens de lettres de son siècle, les pratiqua familièrement et sut inspirer pour lui — aux plus grands du moins — un attachement solide et une estime durable. Bref, avec toutes les qualités supérieures de l'esprit, Boccace fit apprécier toujours en sa personne le parfait galant homme et l'homme d'honneur.

La postérité, qui vanne ici-bas toutes nos gloires et n'en épargne que ce qui est vraiment indestructible, a lié la renommée de Boccace au *Décaméron*. C'est le seul livre de lui qui ait joui, le long des siècles écoulés depuis sa mort, d'une véritable et légitime popularité. Certes, je ne veux pas me faire l'avocat de la licence des mœurs telle qu'elle nous est représentée dans Boccace, et je blâme le choix de pareils sujets; mais le style demeure, et quel style!... Boccace, au milieu du mauvais goût général (il est bien entendu que Dante est mis à part, Dante *l'irréprochable*!), Boccace est le premier écrivain de sa nation qui ait eu le sentiment de la valeur du mot propre et le courage de s'en servir. Sa métaphore est riche, mais non démesurée. Il plaisante avec atticisme. Il est délicat, soigné, harmonieux, et cela sans nul effort, sans aucune bizarrerie. « Le style du *Décaméron*, a dit Prescott, révèle toute la maturité de l'âge

d'Auguste; la rondeur de ses phrases, ses longues périodes imitées du latin, et spécialement la richesse asiatique de son luxe d'expression, vices reprochés à Cicéron par ses contemporains, ainsi que Quintilien nous l'apprend, nous révèlent le modèle sur lequel Boccace s'est formé avec ardeur.... »

On se souvient du plan du *Décaméron*. En 1348, Florence est en proie à la peste, dont les ravages sont immenses. De toutes parts on sort de la ville, et qui par-ci, qui par-là, on cherche au loin un asile contre le fléau dévastateur. Or, un matin, sept jeunes dames — la plus âgée n'ayant pas accompli ses vingt-huit ans — prennent le parti d'aller s'établir ensemble dans quelque contrée préservée et salubre, et, jusqu'au jour où la contagion aura cessé, d'y vivre le plus gaiement possible en abrégeant l'heure au moyen d'histoires et de contes que chacune d'elles à son tour devra conter à l'assemblée. Trois jeunes hommes, rencontrés par hasard, se joignent à elles et se mettent de la partie. Le séjour à la campagne se prolonge pendant dix journées, et; jeunes seigneurs ou jeunes dames, il n'est personne dans la société de ces spirituels poltrons qui n'ait, le matin ou le soir, l'obligation de faire un récit quelconque. De là *Cent Nouvelles,* sans compter les digressions, critiques et commentaires qui les précèdent et qui les suivent.

Le tableau de la peste de Florence, qui sert de préface à l'ouvrage, est célèbre, et mille fois on l'a comparé au tableau de la peste d'Athènes dans Thucydide, que Boccace n'avait probablement jamais lu.

Mais Thucydide, a-t-on remarqué encore, ne badine pas à propos des calamités publiques, tandis que Boccace, après avoir peint des couleurs les plus énergiques une si horrible contagion, place tout à côté une compagnie insoucieuse et frivole, et qui se plaît à des récits d'amour. Accusons le siècle et non pas l'écrivain : autre temps, autres mœurs. Puis, hâtons-nous de faire la part de la fiction. Il est vraisemblable que Boccace eût été fâché de se voir pris au sérieux en cette œuvre badine, et de penser qu'on dût mettre en doute son patriotisme et sa charité.

Pétrarque excusait le *Décaméron*, « à cause de la jeunesse de l'auteur, à cause de l'époque où il écrivait, et du style et de la langue, et encore de la frivolité des lecteurs ». Quelques papes, cependant, crurent devoir mettre le *Décaméron* à l'*index*, à moins qu'une édition expurgée (qui fut faite, mais n'eut point de vogue) ne remplaçât particulièrement les noms du clergé par les noms d'un autre ordre.

Une édition in-4 de Boccace parut chez les Juntes, à Florence, en 1573. Les académiciens de Florence, d'après les ordres du Grand-Duc

et sur la demande de Grégoire XIII, avaient sévèrement corrigé notre auteur de ses libertés de pensée et de langage. Toutefois il en reste encore assez pour qu'il soit curieux de rechercher dans cette édition, protégée de l'approbation d'un pape, les passages licencieux qui ont été épargnés. Une autre édition encore, amendée par Salviati, fut faite à Venise, en 1584.

Les contes de Boccace ont trouvé, malgré tout, des panégyristes, même chez d'éminents et vertueux prélats, Mgr Bottari entre autres, qui a déclaré, en pleine académie de la Crusca, que les intentions de Boccace avaient été toujours innocentes, et que la religion n'avait point à se plaindre de lui.

Boccace, en mourant, donna l'éveil à un grand nombre d'héritiers ou tout au moins d'imitateurs. La fortune du *Décaméron* était si universelle qu'on s'appliqua, sur bien des points à la fois en Europe, à inventer, dans le même ordre d'idées et de style, des nouvelles et des historiettes. Et même des écrivains ne se firent aucun scrupule de copier les contes de Boccace et de les reproduire sous un déguisement à peine sensible. Les Espagnols eurent *El Conde Lucanor*, indiscutable pastiche du *Décaméron*. Les Italiens accumulèrent les *Novelle*; l'Arioste et Machiavel, pour ne citer que ces deux immortels écrivains, imitèrent visiblement Boccace. En Angleterre, Chaucer, dans ses Contes de

Canterbury (*Canterburg Tales*), relève du même auteur. On découvrirait facilement l'influence de Boccace jusque Shakespeare et les poètes ses contemporains. Est-ce que Cervantes, dans les *Novelas exemplares*, bien qu'il s'y montre inventeur d'un genre nouveau et qu'il ne procède guère que de lui seul et des ressources de son propre génie, est néanmoins, sans quelque parenté avec Boccace? Le style *picaresque* de l'Espagne est le proche cousin du style que nous avons vu naître et que nous avons admiré dans le *Décaméron*.

Et pendant qu'on s'exerçait ainsi, chacun à son gré, sur toutes sortes de thèmes et de motifs malins et satiriques, Boccace était traduit dans toutes les langues et lu partout avec passion. La première traduction française du *Décaméron* n'a pourtant pas été faite sur le texte même, car, ainsi que l'a fait remarquer savamment M. Victor Leclerc, « il ne faudrait pas croire que l'italien, malgré la multitude de Lombards qui habitaient la France, y fût beaucoup plus connu que les autres langues étrangères. Quand on voulut faire mettre en français le *Décaméron*, il ne se trouva personne qui sût assez l'italien pour tenter l'entreprise, et le translateur Laurens de Premierfaict ne put se passer d'une version latine, que fit exprès pour lui de ces nouvelles d'amour un frère Mineur d'Arezzo, « bien instruit aux deux langaiges, maternel et latin. »

Mais c'est en France surtout qu'on raffola de cette littérature légère. Ce fut un engouement complet et sur toute la ligne du beau monde qui savait lire. Ne point connaître son Boccace était une ignorance impardonnable. Le *Décaméron* était le *parangon* du bien aimer et du bien dire, la pure essence d'amour et de galanterie. On le tenait caché dans les bibliothèques, derrière le grand Missel gothique, pour s'en recréer pendant les doux loisirs. Que dis-je? le roi Louis XI, comme un simple disciple de Boccace, ne dédaigna point de prendre la plume et de composer après lui de jolies anecdotes gauloises. Beroalde de Verville, Bonaventure Despériers, Rabelais lui-même, celui-ci plus, celui-là moins, dérivent du *Décaméron* ou s'en rapprochent par bien des côtés de leur talent et de leur œuvre. Boccace, nous l'avons dit au commencement de cette étude, avait été doué par sa mère du génie français, de la verve gauloise et parisienne : il va tout à fait de soi que ces Parisiens et ces Gaulois aient salué en lui un aïeul direct et un compatriote.

Une reine et la propre sœur de François Ier, Marguerite de Navarre, fait plus encore : c'est sur le plan même dessiné par Boccace qu'elle veut composer et réunir des Nouvelles galantes à l'usage de la cour de France, qui était très frivole sans doute, mais un peu moins licencieuse pourtant, disons-le vite, que la cour de Naples.

Aussi l'*Heptaméron*, si on le compare aux contes de Boccace, est-il un véritable manuel de morale. Mais quelle était l'admiration que professait la reine de Navarre pour le conteur italien! « Je croy qu'il n'y a nul de vous qui n'ayt leu, dit-elle dans le Prologue de l'*Heptaméron*, les Cent Nouvelles de Boccace nouvellement traduictes d'ytalien en françoys, que le roy François, premier de son nom, monseigneur le Daulphin et madame Marguerite font tant de cas, que si Boccace, du lieu où il estoit, les eust peu oyr, il debvoit ressuciter à la louange de telles personnes. »

Mais le Boccace français par excellence est notre inimitable La Fontaine, inimitable toujours, même quand il semble vouloir se ployer servilement à un texte quelconque. Jean de la Fontaine donne la main à Jean Boccace, et ils se sourient l'un à l'autre, comme deux frères jumeaux, au-dessus des siècles qui les séparent. On dirait qu'ils se sont enivrés au même verre et qu'ils ont partagé jusqu'à leurs amours. Leur esprit, plein d'indépendance, leur humeur, leurs fantaisies, leurs qualités, leurs défauts, ajoutons, si vous le voulez, leurs vices, sont absolument de la même espèce. La Fontaine, il est vrai, était moins savant que Boccace, mais il était aussi modeste que lui, aussi tendre à la tentation, aussi facile à la conversion et à la pénitence. Voilà pourquoi le langage de La Fon-

taine sied si bien aux contes de Boccace et pourquoi les contes de Boccace ont l'air d'avoir été écrits pour être traduits et rajeunis un jour par La Fontaine. La prose italienne et le vers français ont été fiancés d'avance, et leur mariage n'était qu'une question de temps.

Molière a emprunté à Boccace plus d'une scène joyeuse, d'une observation piquante et d'un comique achevé. On pourrait, par exemple, mettre en regard l'un de l'autre la nouvelle intitulée *le Jaloux corrigé* et le 3e acte de *Georges Dandin*. Enfin, dans cette longue chaîne, n'omettons pas de nommer Balzac et de rappeler ses *Contes drolatiques*, qui tiennent plus — quoi qu'en dise l'auteur — de Boccace que de Rabelais. Souvenons-nous en même temps qu'Alfred de Musset, dans *Simone* et *Silvia*, n'a fait que rimer deux ou trois délicieuses pages du *Décaméron*, qu'il faut relire, dit-il, même après Shakespeare. Et il ajoute, en parlant de Boccace :

> J'étais donc seul, ses Nouvelles en main,
> Et de la nuit la lueur azurée
> Se jouant avec le matin,
> Étincelait sur la tranche dorée
> Du petit livre florentin.

Je m'arrête. Je n'ai voulu, en touchant à Boccace, que détacher de l'histoire générale de la littérature en Europe un chapitre qui m'a paru curieux et instructif sur les origines et la formation de la prose en Italie, et sur l'influence

qu'exerça bien vite au loin cette prose savante et tout à fait digne du siècle qui avait vu paraître *la Divine Comédie*. C'est là, ce me semble, un sujet qui mérite l'attention de tout esprit studieux et du public que ces questions-là intéressent.

29 décembre 1865.

RABELAIS

Rien, disaient les anciens, ne saurait mieux honorer un peuple que le souvenir et le culte des aïeux, de ces hommes laborieux et vaillants, illustres quelquefois, qui, dans tous les ordres de services et chacun à sa façon, ont eu souci de l'avenir et de la postérité. La France contemporaine, malgré les négligences et les oublis qu'on lui reproche, est restée fidèle à toutes les traditions de la gratitude et d'une noble piété. Bien que préoccupée à bon droit des nécessités présentes, elle ne se désintéresse point du passé; elle glorifie ceux qui lui ont frayé la voie, et, par tous les moyens dont elle dispose, elle ne cesse pas de rajeunir leur mémoire et d'accroître leur renom.

Un grand concours, on le sait, vient d'avoir lieu à l'École des beaux-arts. Nos artistes ont été

conviés à présenter les modèles d'une statue de Rabelais, laquelle devra être élevée à Chinon, la ville même où naquit le grand satirique du XVIe siècle.

Le modèle présenté par M. Emile Hébert et que le jury a cru devoir adopter, est le plus naturel assurément et le plus simple. En soutane, la barrette au front, le crayon à la main, le rire aux lèvres, et renversé dans une pose familière et abandonnée, le joyeux curé de Meudon est livré tout entier à son inspiration et à son rêve. Il y a du rêve, en effet, dans cette observation si pénétrante et si maligne, — le rêve un peu fumeux et flottant d'un buveur d'Ostade ou de Brauwer après dîner. La vérité s'y estompe et s'y ennuage dans maintes allégories où les fervents adeptes de la doctrine s'opiniâtrent seuls à vouloir la démêler et la reconnaître.

Rabelais était Tourangeau. Balzac, qui, à une longue distance, tient à Rabelais, par plus d'un lien sensible, appartient à la même province, et aussi Alfred de Vigny, qui, sans ressembler à l'un ni à l'autre, n'en porte pas moins à sa manière la marque originale d'une terre si généreuse et si féconde. Ajoutons en passant que Paul-Louis Courier avait choisi la Touraine pour son pays d'adoption, et que c'est en Touraine qu'il a sa statue.

Voilà d'enviables titres et qui signalent entre tous le riche département d'Indre-et-Loire. Il

est vrai que la France maternelle produit sans relâche de beaux et glorieux rejetons et qu'on les voit surgir de partout. Jean-Casimir, roi de Pologne, donnant des lettres de noblesse à l'historien Étienne Baluze, lui écrivait : « Vous êtes sorti d'un royaume fertile en grands hommes.... *Regno magnorum virorum feraci oriundus.* »

Rabelais est celui de nos vieux conteurs qui vieillit le moins. A chaque génération nouvelle, il a son regain de popularité et de succès. Sa langue, qui n'appartient qu'à lui et qu'il avait fabriquée lui-même pour son usage exclusif, quelque amalgamée de latin, de grec et de patois qu'elle demeure, n'a jamais rencontré le dédain ou l'indifférence. La mode change et se retourne, et les caducités abondent même dans l'ordre intellectuel et littéraire, sans que Rabelais ait été atteint un seul jour. Il est encore et toujours des nôtres.

Gargantua et Pantagruel ont survécu à de plus jeunes qui n'étaient pourtant ni sans mérite solide, ni sans gloire justifiée; ils menacent de survivre à bien d'autres qui nous paraissent florissants et pleins de santé.

Rabelais, qu'on estimait à sa date « le premier des diseurs de bagatelles », est un satirique et un moqueur. C'est, avec les goûts, les idées et le génie de sa nation et de son époque, une sorte d'Aristophane français et gaulois.

Il y a, entre cent autres, deux grandes ma-

nières d'envisager et de critiquer le monde et la vie : ceux-là ont la contemplation sérieuse et triste, ceux-ci ont la philosophie gaie, plaisante et bouffonne.

Les satiriques se partagent ainsi en deux écoles : Héraclite et Démocrite ont fourni à la fois de très mémorables disciples.

Les larmes, a écrit le plus mélancolique et le plus désenchanté des poètes et des philosophes, Giacomo Leopardi, les larmes ont précédé le rire, qui n'est apparu ici-bas qu'assez tard. On rit maintenant par habitude, par contagion, et parce qu'on voit les autres s'égayer autour de soi ; mais il est probable que le premier accès de rire qu'on ait vu « a été le fruit de l'oubli de soi-même, de la folie ou de l'ivresse ».

Leopardi regardait donc le rire, qui est « le propre de l'homme », suivant Rabelais, comme une véritable déchéance et presque une dégradation. Il ne le confondait pas avec la joie, qui est la santé de l'âme, a dit Shakespeare. Le rire lui semblait méchant, malfaisant, haineux de sa nature et tirant ses origines de ce besoin qu'éprouve l'homme en société d'observer les ridicules et travers du voisin, de se moquer de lui et d'en faire la caricature.

Il estimait que la satire, en se flattant de corriger nos défauts et nos vices, s'en repaît avec avidité et qu'elle en vit cruellement.

Nous ne discuterons pas une pareille thèse. Il

y a là tout un côté paradoxal, mais le paradoxe, chez Leopardi, a son cachet particulier de dignité hautaine et de grandeur que nous ne saurions méconnaître.

Rabelais, dans toutes les littératures connues, est le plus brillant et le plus incontestable représentant du rire. Il rit de tout et à propos de tout. Il ne touche à rien que pour en rire. Il n'est pas d'opinion, de croyance, de philosophie même qui ne lui soit de bonne prise et qui, en passant sous sa plume, ne devienne aussitôt une gausserie et une farce. Ce don de se gausser et de conter des farces, cette pénétration puissante et cet entrain d'un esprit merveilleusement dressé à saisir le côté ridicule des choses humaines, il les a perfectionnés, montés et agrandis jusqu'à l'épopée. Charles Nodier a nommé Rabelais « un Homère bouffon », et, de fait, il a l'éclat de rire homérique.

Il est l'Homère du genre.

Mais Homère, qui est le point de départ de toute la littérature grecque qui l'a suivi, ne fut lui-même que la floraison et l'épanouissement d'un cycle littéraire antérieur : les poètes de cet ordre et de cette taille ne naissent pas tout seuls : ils ont été préparés et produits de longue main. Rabelais eut aussi des ancêtres en Italie et même en France. Boccace, Pulci, l'Arioste, contenaient plus qu'un germe de cette forme de satire et de raillerie ; après les fabliaux du moyen

âge, les *Cent Nouvelles nouvelles* en ont déjà le ton et quelque peu l'allure.

Quand Rabelais s'en empara en maître et du droit du plus fort, *Gargantua* et *Pantagruel* étaient en train d'arriver d'un côté ou de l'autre. Et de même quand l'heureux curé de Meudon en aura fait son œuvre, *sa chose* et son profit, ils ne laisseront pas de susciter bientôt, chez celui-ci ou chez celui-là, chez Béroalde de Verville, par exemple, et chez Bonaventure des Périers, toute une lignée de petits rejetons, indignes à coup sûr d'une souche si prodigieuse, mais gardant tous, plus ou moins, l'air de famille.

Rabelais est un père, et si le mot n'était point trop irrévérencieux, nous dirions un patriarche!

Nous avons relu tout récemment le volume de Rabelais, et, en ravivant des impressions anciennes et persistantes, nous avons reconnu que notre sentiment sur l'homme et sur l'ouvrage a peu changé.

On ne peut se soustraire au prestige de tant de clairvoyance maligne et de verve exubérante. La critique de Rabelais va loin et va sûrement; mais elle ne s'élève pas haut, et, dans cette profusion étourdissante d'imaginations bizarres, saugrenues et grotesques, qu'il serait insensé de vouloir analyser ici, le bouffon en lui étouffe souvent l'observateur et le moraliste.

Par inclination et par humeur, il est l'homme du tiers état, de cette bourgeoisie du XVIe siècle que les lettres attiraient, qui se faisait honneur, à côté d'une noblesse ignorante et frivole, de savoir le plus possible, et d'apprendre, et qui joignait au bon sens le plus pratique la perspicacité la plus matoise. C'est là que se formaient et que se développaient peu à peu les idées de liberté sociale et politique, d'émancipation morale et religieuse. Rabelais réunit ces divers courants; il trempe son génie à tous ces souffles; son œuvre résume les aspirations naissantes et les besoins autour de lui, et, en attendant mieux, il leur donne une expression tellement accusée et profonde, que son livre deviendra à la fois un témoignage, une accusation et une arme, — un monument historique indestructible.

Gargantua, Pantagruel, Panurge, Frère Jehan des Entomeures deviennent les précurseurs, les précepteurs même de Molière et de La Fontaine, de Voltaire et de Beaumarchais. La chaîne se prolonge ainsi sans interruption jusqu'à nous.

Mais le sujet même du *Mariage forcé* est emprunté en partie à Pantagruel, et Molière n'a eu qu'à réduire Rabelais et à l'arrêter à temps, à y découper ses scènes, à les choisir et à les mettre en relief.

Le mariage a été de tout temps et dans tous les pays du monde une périlleuse affaire; on y

va un peu au hasard du vent et à la bonne aventure. Il y a du *pour*, il y a du *contre*, du *oui* et du *non*, que sais-je, moi? Mais celui-là serait bien habile qui aurait le pouvoir de prophétiser en pareille matière et de donner une conclusion. Cela est plus mobile et plus inconstant que l'aile de l'oiseau et que le soleil de mars. — Un matin, Panurge s'est réveillé avec l'envie du mariage, une envie bien décidée et certainement bien légitime : il est sur le retour, et, lassé des chances de la vie, il n'aspire plus qu'à s'asseoir et à se reposer. Nous ne le suivrons pas dans toutes ses réflexions préliminaires. Il s'en vient trouver Pantagruel, son ami et son maître, et lui déclare ses intentions : « Que faut-il que je fasse? Je vous supplye par l'amour que si longtemps m'avez porté, dites-m'en votre avis. » — « Puys, respondit Pantagruel, qu'une foys en avez jecté le dé, et ainsi l'avez décrété et prins en ferme délibération, plus parler n'en fault : reste seullement la mettre à exécution. » — Et voilà que Panurge expose tour à tour ses désirs et ses craintes. A n'entendre que les désirs, il n'y a pas à hésiter : « *Mariez-vous* », dit Pantagruel. « Mais... », répond Panurge, et plus d'une appréhension terrible apparaît aussitôt et vient tout gâter. *Son astre le menace,... le temps est bien mauvais, cette année.* « Point doncques ne vous mariez », repart alors Pantagruel. Et toujours de même : « Mariez-vous! »

— « Ne vous mariez point. » Cela fait la balance, et le poids l'emporte tantôt d'un côté, tantôt d'un autre.

Il faut pourtant savoir à quoi s'en tenir, et voilà que les deux amis consultent le Sort en diverses manières et tentent la Fortune. Panurge aurait quelque volonté de jouer aux dés la réponse du Destin; mais Pantagruel lui démontre à l'instant que les dés sont d'origine diabolique. Quant aux Songes, c'est différent! ils ont souvent résolu les cas difficiles, et il y a plus d'un exemple, tant dans l'Histoire sacrée que dans l'Histoire profane, de gens qui, ayant eu foi à leurs songes, s'en sont bien trouvés. Panurge consent donc à rêver, et sa vision est tout d'abord des plus agréables; mais peu à peu, au fur et à mesure qu'il rêve, toute joie s'efface et tout déplaisir arrive. *Desinit in piscem mulier,...* c'est-à-dire qu'à la fin, Panurge, qui a si bien débuté, se sent être justement ce qu'il voudrait éviter.... Mais il y a un petit malheur encore et un doute : doit-il croire la dernière partie du songe, ou la première?

Dans son incertitude, il s'en va consulter coup sur coup la sibylle de Panzoust, *près Poitiers,* « qui est une sibylle très insigne, laquelle prédict toutes choses futures »; puis ce sont les sourds-muets et leurs signes qu'il interprète; puis il s'adresse au vieux poète français *Raminagrobis*, qui touche à sa fin et dont le dernier

chant, comme celui du cygne, sera plein de merveilles. « Transportez-vous vers luy, dit Pantagruel, et oyez son chant. Pourra être que de luy aurez ce que prétendez, et par luy Apollo votre doubte dissoudra. » — « Je le veulx », dit Panurge. Et les voilà tous les deux en route. « Prendray-je femme? » s'écrie Panurge après le compliment et les présents d'usage; et Raminagrobis aussitôt :

> Prenez-la, ne la prenez pas :
> Si vous la prenez, c'est bien faict;
> Si ne la prenez en effect,
> Ce sera ouvré par compas. *(Ce sera en perfection.)*

Impossible d'en rien obtenir de plus explicite. Je cours sur la suite des tribulations du malheureux Panurge, qui s'en va ainsi de l'un à l'autre, de philosophe platonicien à philosophe pyrrhonien, de médecin à théologien et à frère prêcheur, sans pouvoir emporter jamais aucune réponse qui lui mette l'âme en repos et le satisfasse. Au bout des voyages et des recherches, l'affaire est toujours restée pendante et irrésolue et l'écheveau, si je puis dire, pour avoir passé par tant de mains, est plus que jamais embrouillé. Toutes les perplexités de Panurge n'auront leur terme et leur apaisement qu'auprès de la *dive bouteille.* C'est la conclusion d'Horace :

> ..... *Sic tu sapiens finire memento*
> *Tristitiam vitæque labores*
> *Molli, Plance, mero....*

« Si tu es sage, tu échapperas de même à la tristesse et aux labeurs d'ici-bas, par un vin vieux et doux au cœur. »

Dans *le Mariage forcé*, Sganarelle est comme Panurge : à cinquante ans passés, il songe à prendre femme, et jeune femme encore! En vain Geronimo, son ami, lui fait-il remarquer qu'il n'y a qu'un temps pour les amours : « Je me porte bien », répond l'autre. Cependant Dorimène est à la fleur de l'âge, et il se trouve que c'est la petite personne qui a le plus sûrement compté : elle fait un mariage de raison et de calcul, quand le vieux Sganarelle en est à sa dernière et à sa plus consommée folie. Il ne tarde pas longtemps à s'en apercevoir, et comme, à ses propres dépens, il est arrivé à se défier de lui-même, il a recours à deux philosophes, de deux écoles différentes, hommes de grande science et de bon conseil, le docteur Pancrace et le docteur Marphurius. Le premier est de l'école d'Aristote, le second est un pyrrhonien. En vain le pauvre Sganarelle s'adresse-t-il à celui-ci et à celui-là, il n'en obtiendra rien; chacun d'eux, livré à sa propre folie, n'aura d'oreilles que pour soi-même, et Sganarelle, forcé tour à tour par l'épée et par le bâton, quoi qu'il ait vu et entendu, quoi qu'il ait raison d'appréhender, deviendra l'époux de Dorimène.

Cette comédie, on le voit, a plusieurs de ses origines dans Rabelais : elle est, en quelque

façon, sortie légère et vive, tout animée et saisissante, du milieu de ces pages folles et enivrées, toute découpée avec goût et avec mesure parmi ces fantaisies désordonnées et bouffonnes et dans ces incroyables égarements de belle humeur. Rabelais et Molière devaient d'ailleurs se rencontrer dans un même courant de libre pensée et de libre poésie. C'est toujours cet esprit gaulois qui s'étend comme une chaîne et qui va du moyen âge au XVIIIe siècle, du *Roman de Renart* à Voltaire, en passant par Rabelais et par Montaigne, par La Fontaine et Chapelle, et Molière, et Ninon de Lenclos.

Mais, en dehors de la partie politique et philosophique, parfois bien embrouillée, bien enchevêtrée d'ambiguïtés et d'équivoques, et bien obscure, l'œuvre de Rabelais telle qu'elle se présente à nous, demeure la débauche extravagante et l'orgie effrénée d'un esprit supérieur en délire. On dirait d'un ivrogne puissamment lettré, versé dans la connaissance de tous les arts et de toutes les sciences de son temps, habile aux beaux discours et aux contes ingénieux, qui s'échappe sans réserve et déborde à tort et à travers, jetant au hasard les fines paroles, les sages pensées, les jugements exquis parmi des tas d'insanités, de drôleries obscènes et, soyons francs, de grossièretés et d'ordures.

On ne s'explique pas un mélange si volontaire et si coupable. Rabelais savait sans doute qu'il

y a des gens que l'indécence allèche et qui, sur cette pente, ne reculent devant aucune extrémité; il se disait qu'en se résignant à perdre une certaine portion du public, on augmente et grossit l'autre, et qu'en fait de succès populaire, il ne faut pas se montrer difficile sur la qualité. Puis, il se promettait peut-être de faire leur part, à droite et à gauche, aux raffinés et aux délicats et, jusqu'à un certain point, il s'est tenu parole. Il y a dans son livre des mets pour tous les appétits et tous les goûts.

De là deux classes de lecteurs : ceux qui recherchent exclusivement dans Rabelais « les moqueries, folastreries et menteries joyeuses », et ceux qui, à l'exemple du chien bien avisé qu'il recommande, brisent et sucent l'os pour en avoir la moelle, « aliment élabouré à perfection de nature ».

Beaucoup de gens se vantent de connaître à fond Rabelais et en dissertent même, qui n'en savent rien que par ouï-dire ou qui du moins ne l'ont jamais lu tout entier, — ce qui ne laisse pas d'être, en somme, une tâche assez pénible. Chacun va où son humeur et son instinct le mènent. — C'est là, nous disait un homme d'esprit, un bon remède contre le spleen et l'ennui, mais à la condition de ne le prendre que par petites doses homéopathiques, pilule à pilule, et non pas tous les jours.

Ce qui donne à l'ouvrage son plus grand intérêt

et en fait peut-être tout le charme, c'est le style unique et incomparable que Rabelais, répétons-le, avait inventé, agencé de toutes pièces, adapté à son esprit et à sa main, pour ne le léguer à personne après lui. Il a le rythme et l'abondance, l'ampleur du ton et le constant bonheur de l'expression. Cette langue composée, travaillée, pleine d'artifice, compliquée, pour ainsi dire, de ressorts et de manivelles, vibre et sonne, jaillit et bondit : elle se joue sournoisement sur la pensée et sur l'image avec toutes sortes de souplesses naturelles et de coquetteries presque naïves. Oh! le bel instrument qui n'aura point de copie et dont le secret sera perdu!... Mais, quelque vif et affriolant qu'ait été le choix de ses sujets, si vous ôtez à Rabelais sa langue et son style, si vous essayez seulement de le traduire en français vulgaire, en prose contemporaine, il ne reste plus rien qu'une fiction commune, malséante, de mauvais goût et à peu près illisible.

Le style de Rabelais fait tout excuser, tout admettre, quelques-uns disent tout admirer. Néanmoins, nous ne saurions condescendre à ces exagérations de l'engouement et de l'indulgence. Pour nous servir d'une comparaison un peu basse, mais que notre auteur lui-même n'eût pas repoussée, sans la sauce qui l'accommode, le poisson, avarié maintes fois et gâté, ne vaudrait guère qu'à être jeté au panier des immondices.

La bouffonnerie de Rabelais manque d'idéal; sa plaisanterie accumule mille prestigieuses prouesses dans le cercle où il la renferme, mais elle n'a point d'horizon. Ce médecin gaillard et goguenard prend un plaisir extrême aux misères et aux plaies de son malade, nous ne dirons pas seulement sans dignité et sans respect, mais sans vergogne et sans pitié même, hélas! Il les découvre et les étale toutes l'une après l'autre avec de grands éclats de rire. Cela finit par agacer et faire mal au cœur : « Diseur de bons mots, mauvais caractère », a écrit Pascal.

Il rit, puis il rit, il rit encore et toujours, et ne promène sur l'humanité tout entière, grande ou abaissée, innocente ou coupable, qu'une mine sceptique, implacablement moqueuse et indifférente. Même lorsqu'elle s'éclaire çà et là d'un rayon de jeunesse et de poésie, sa raillerie, qui n'a point d'ailes, se tient inférieure et terre à terre. C'est pourquoi les esprits de haut vol ne la goûteront jamais, et si, dans ce que nous appelons la bonne compagnie, quelqu'un de nous se laisse aller aux séductions d'un livre, interdit sans retour aux enfants et aux femmes, celui-là même se cache et rougit quelque peu.

Mais Rabelais reste grand quand même au-dessus des barrières qu'il a mises volontairement autour de son œuvre, des scories qui l'envahissent; sa figure, tout à fait originale, est hors de pair dans l'histoire de nos littéra-

tures modernes, et l'on a pu dire de lui qu'il est « notre Shakespeare dans le comique ».

Cervantes, lui aussi, fut un moqueur et un satirique; mais comme l'auteur de *Don Quichotte* nous semble doué d'une observation plus haute et d'un sentiment plus sain que l'auteur de *Gargantua* et de *Pantagruel*!

Don Quichotte, quelque ridicule et risible qu'on nous l'ait fait, éveille en nous une réelle et irrésistible sympathie. Ce pauvre fou, que hantent les fantômes de la générosité et de l'honneur, qui rêve de toutes sortes de rôles héroïques et que tentent les services à rendre aux pauvres et aux déshérités, nous intéresse et nous attache. Il est burlesque, mais il est humain. Il donne, celui-là, de vigoureux coups de lance et d'épée dans l'impossible et l'idéal, au-dessus des personnages ordinaires et extraordinaires de Rabelais, lesquels ne sont invariablement que des matérialistes avinés et repus. Ses discours, qui sont d'un sage, font réfléchir, si ses actions, qui sont d'un fou, amusent et font rire.

Rien n'est plus familier à la nature humaine, la cherchât-on dans ses représentants les plus sensés en apparence et les mieux équilibrés, que ces contradictions donquichottiques entre l'action et la parole. L'incohérence « est le propre de l'homme ». Qui de nous, un jour ou l'autre, n'a point passé quelque peu par la folie de don Quichotte et ne s'est point fait le champion déter-

miné et chevaleresque de quelque belle utopie? Il n'y a pas que don Quichotte qui ait eu affaire avec des moulins à vent transformés en géants, en malandrins ou en matamores, et qui les ait ridiculement assaillis.... Le chevalier de la Manche est homme, et tout ce qui est de l'homme lui tient au cœur. Il est naturel et presque logique qu'il se montre tout à la fois orgueilleux et humble, charitable et vantard, prudent et téméraire, et que les conseils de son immuable sagesse s'en aillent échouer fatalement dans les entreprises de sa démence incurable. Il est tout naturel qu'il se mette à la poursuite de visions démesurées et de chimères pour les embrasser ou pour les pourfendre, pour les protéger sans repos ou les combattre sans merci. Puis, quand il a bien couru en pure perte et bien guerroyé dans le vide, au terme de ses nombreuses aventures, don Quichotte, qui va mourir, sent le voile tomber de ses yeux; il est guéri désormais de toute illusion, et la vérité lui apparaît.

La leçon, ici, est éloquente et profonde. Le récit tout ému de Cervantes peut être comparé aux plus impérissables pages qui aient été jamais écrites, et la farce finit dans les clartés de l'apothéose.

Serait-il vrai, en effet, que, jouets des événements et du sort, de nos passions et de nos caprices, aveugles toute notre vie et livrés constamment aux erreurs de nos sens et de notre

imagination, ce soit aux portes de la tombe que le jour commence à poindre et la vérité à se montrer? Peut-être!

Peut-être est le dernier mot, hésitant et troublé, de Rabelais agonisant : Cervantes lui oppose la sereine confiance du spiritualiste et la certitude du chrétien.

Cervantes n'est pas, comme Rabelais, un sceptique et un indifférent. Sensible à sa propre satire, on dirait qu'en se moquant d'autrui il se regarde lui-même au miroir, qu'il se reconnaît sous le travestissement et qu'il sourit. Au revers de la caricature, il y a le portrait; il y a la réalité derrière la fiction et, dans la comédie humaine telle que la comprenait Cervantes, la pitié et la clémence abondent. On y entend des cris de douleur et d'amour sortis d'une âme vraiment humaine et fraternelle.

Il ne faut pas exagérer la valeur de notre espèce ici-bas, pense-t-il, — ni l'exalter à outrance, ni la diminuer à plaisir. Nous ne sommes point des merveilles de bonté et d'héroïsme; nous ne sommes pas des monstres de perfidie et de noirceur : nous sommes fort mêlés de ceci et de cela, mais nous valons assez pour qu'on ait compassion et qu'on nous épargne l'injure et le sarcasme, surtout quand on est soi-même de la compagnie ou de la bande et qu'on est revêtu de la commune guenille.

Don Quichotte, bien que le style espagnol en

soit admirable, ne perd guère à être traduit. Le fond subsiste, solide et résistant; il dure et il survit aux élégances perdues, à toutes ces hautes et sévères beautés de la forme qu'on ne saurait traduire.

Swift (les noms d'écrivains d'une même vocation littéraire et philosophique arrivent aisément à notre mémoire à propos de Rabelais), Swift a écrit un roman imaginaire comme *Gargantua*, et qui est l'exposition de tout un système d'allusions malignes et de moqueries comme *Don Quichotte*. Les *Voyages de Gulliver* visent particulièrement l'Angleterre au moment où Swift tenait la plume; mais les flèches acérées du pamphlétaire-philosophe dépassent toujours les limites qu'il feint de s'être assignées et s'en vont partout chercher des victimes.

Ces tableaux, tantôt en miniature et raccourcis, comme à Lilliput, tantôt dans des proportions colossales, comme à Brobdingnag, le pays des géants, tantôt découpés dans le monde du pur fantastique, comme le voyage à Laputa, lequel est imité de Cyrano de Bergerac, — ces tableaux des gouvernements et des sociétés, des mœurs, des philosophies et des religions, sont empreints du plus subtil et du plus redoutable esprit d'hostilité et de haine. La plume de Swift vaut une épée. Lui, il ne connaît ni la compassion et la clémence de Cervantes, ni le gros rire ouvert et sonore de Rabelais. Sa raillerie est insensible et

froide; son humeur burlesque ne rit pas, elle ricane. Elle mord, elle perce, elle coupe et taille en ricanant. Elle est impitoyablement féroce. Swift a quelque chose de diabolique et qui rappelle les gaietés nerveuses et crispées de Méphistophélès. Il a des plaisanteries de bourreau et des bons mots de cannibale. Il enfonce, en ricanant toujours, des ongles crochus et envenimés dans les chairs vives de sa malheureuse ennemie, la *bête humaine*! Il la chasse et la poursuit sous toutes ses formes et à travers tous les oripeaux dont elle s'affuble; puis, le visage impassible comme les clowns de son pays, c'est en lui décochant une dernière et sanglante ironie qu'il lui donne le coup de pied de grâce.

« C'est le Rabelais de la Grande-Bretagne », a dit Voltaire quelque part. Certes, Swift a son rang marqué parmi les satiriques, et nul autre ne déploya plus de talent, plus d'entrain, plus d'originalité, de méchanceté et de malice; mais il ne ressemble pas à Rabelais. Le curé de Meudon ne pinçait point sans rire comme le doyen de Saint-Patrick et, jusque dans ses railleries les plus consommées, jusque dans ses morsures les plus cuisantes et les plus mortelles, Rabelais gardera dans la postérité la physionomie singulièrement attrayante, le masque populaire et vraiment français d'un joyeux compère et d'un bon enfant.

28 décembre 1879.

THOMAS MOORE

Je viens de relire les *Mélodies irlandaises* de Thomas Moore, dans une élégante et mélodieuse traduction française qui a paru récemment, et dont l'auteur est M. Henri Jousselin, conseiller à la Cour impériale de Paris.

Le goût des lettres se marie volontiers en France à l'étude et à la pratique des lois. Il y a dans notre magistrature toute une tradition intellectuelle — savante ou poétique — qui n'a pas été sans originalité ni sans gloire, et que se plaisent encore à continuer des érudits délicats et des rimeurs pleins de grâce. Thémis, comme on disait autrefois, n'est point tellement grave et farouche qu'elle n'aime à se mêler, au moins durant les jours de vacance et les heures de loisir, au groupe invitant des Muses. Les Muses elles-mêmes sont, avant tout, ordonnées et

sévères : elles ont soumis les arts et les sciences, les inspirations diverses du génie humain, à des règles précises et à des harmonies qu'on ne saurait méconnaître impunément. Elles sont donc, à plus d'un titre, les sœurs aimables et souriantes de la déesse, aussi belle que calme et sereine, qui tient le glaive et porte les balances.

M. H. Jousselin, qui sait merveilleusement l'anglais, s'est pris un jour d'enthousiasme pour Thomas Moore. Ce n'est pas moi qui le blâmerai de s'être inscrit, à la suite de lord Byron, au nombre des admirateurs passionnés d'un poète qui, dans l'ordre moyen, est au premier rang et semble fait pour justifier longtemps tous les succès. Si Thomas Moore n'est pas, dans toute l'étendue de l'expression, un grand poète, et si sa pensée ne connaît guère le haut vol et la large envergure, il a été et il demeurera toujours un de ces charmeurs vifs, spirituels et légers, un peu émus à l'occasion, très ironiques et du ton que recherche particulièrement notre société contemporaine, qui ont reçu le don secret de savoir gagner et retenir autour d'eux des cercles de partisans et d'amis. Thomas Moore n'avait rien de l'homme de la solitude et du désert. Aucun instinct ne le poussait du côté de ces sommets ardus où résident les voyants et les prophètes et où l'on n'entend que les voix de la nature : le chant du rossignol,

par un doux clair de lune et dans quelque frais bosquet des environs de Londres, allait bien mieux à son caractère et à son humeur. Une romance avec accompagnement de piano ou de guitare suffisait à le mettre en joie, et je ne sais pas de moment dans sa vie où il se soit montré au-dessus de l'applaudissement et de la louange. Né pour la société et le monde, il y a couru vraiment toute sa carrière, qui a été brillante et fleurie, et digne d'un poète qui n'a rêvé et ambitionné ici-bas que des couronnes de roses. Était-ce folie? était-ce philosophie et prudence?... Qui peut le dire! Dante et Milton, et Byron lui-même, comprenaient d'une autre façon, il est vrai, le triomphe et la renommée.

C'est le 28 mai 1779 que Thomas Moore naquit à Dublin. Irlandais, catholique et sans fortune, il semblait condamné d'avance : la vieille, riche et protestante Angleterre ne se prête pas aisément à pardonner de pareilles disgrâces originelles. Mais il était écrit que, sans renoncer à aucune de ses croyances et en restant fidèle à l'amour de sa patrie irlandaise, Thomas Moore ne serait point un vaincu irréconciliable et farouche, un sectaire ardent et de ceux qui, pour une cause religieuse ou sociale, ne reculent pas même devant la persécution et le martyre.

Et puis, frêle, mince, excessivement petit, une sorte d'oiseau chanteur et jaseur, il pèserait si peu sur la terre!

Quand il eut dix ans, son père l'envoya à l'école de Samuel White, « homme ridiculement vain, mais sensible et bon », et qui avait été aussi le professeur de Sheridan.

« Sheridan, avait dit Samuel White, ne sera jamais qu'un idiot. »

Le jeune Moore lui parut mieux doué. Ses joyeuses et malignes reparties, un fonds de causticité, qui se révélait déjà et faisait explosion, avaient étonné et frappé le vieux pédagogue. Ce n'est pas tout : le petit écolier tournait des vers, et, à treize ans, il les tournait d'une si galante façon qu'un matin on *l'imprima tout vif* dans l'*Anthologie* de Dublin, *Anthologia Hibernica*. Bien plus, les graves reviewers le qualifiaient, malgré son âge et sa taille, du titre glorieux de « notre très honorable correspondant... ».

Le très honorable correspondant, durant ces années de collège, ne réussit pas du tout dans les vers latins : il les faisait lourds, empâtés et diffus ; mais, en revanche, il apprenait et parlait couramment le français et l'italien, et il s'essayait à une traduction poétique des odes d'Anacréon, qui devait être sa première ressource dans l'avenir.

Au sortir du collège de la Trinité, il alla étudier le droit à Middle-Temple, à Londres, et, de tous ses efforts, il se lança dans le monde fashionable, où sa vocation d'ailleurs et ses aptitudes le portaient tout naturellement. Il ne tarda

pas à s'y créer des protecteurs et des amis, lord Moira et lady Donegal, par exemple, qui lurent et apprécièrent la traduction d'Anacréon et en facilitèrent ensuite la publication.

Anacréon a été délicieusement imité et traduit par nos poètes français du XVIe siècle, par Ronsard, Remy Belleau, Joachim du Bellay et tous les maîtres en gentillesses de leur Pléiade. La traduction anglaise de Thomas Moore est d'un style plus affecté, plus précieux, moins naïf : elle fait penser à un Dorat anglais beaucoup plus qu'à un Ronsard ou à un Remy Belleau. L'intarissable gaieté et la douce philosophie du sage de Téos n'y brillent, hélas! que dans un faux et lointain reflet.

Et cependant Thomas Moore, grâce à ses vers anacréontiques, avait ouvert la voie devant lui. La trouée n'était pas bien large encore, mais il y pouvait passer la tête, et c'est ce qu'il fit en présentant au public les œuvres amoureuses de feu Thomas Little (le Petit).

« Thomas Little est mort, disait-il, à vingt et un ans. Il était assez paresseux, peu ambitieux, grand amateur des poètes érotiques, Tibulle, Catulle, Properce, etc. »

C'est donc sur les airs connus de Catulle, de Tibulle, d'Ovide et de Properce, et sous le pseudonyme de Little que Thomas Moore se mit à chanter la grâce et les faveurs, les cruautés et les dédains d'une « fille invisible », qui n'était

autre, à la bien deviner, que cette Dulcinée du Toboso que tous les jeunes poètes, épris de leur propre rêve et grisés de leur chanson, poursuivent avec des lamentations en sonnets et des acclamations en ballades.

L'épicuréisme de Moore — une espèce de friandise de l'esprit plutôt que du cœur et des sens — se donnait ainsi carrière, et lui-même allait jusqu'à annoncer la publication prochaine d'un volume intitulé : *la Philosophie du plaisir*, qui n'a jamais paru, le *philosophe* ayant changé de système et étant devenu, plus tard, aussi prude et sévère que la plus respectable lady.

Mais ni Anacréon, ni les poèmes de Thomas Little n'avaient enrichi le jeune Irlandais, et, quelles que fussent les promesses de la gloire, encore fallait-il songer à vivre en l'attendant. Il sollicita donc en 1803, et il obtint une humble place de greffier *(register)* aux îles Bermudes. Arrivé à son poste, il s'ennuya et se repentit d'avoir fui l'Europe et les salons de Londres. Aussi n'eut-il rien de plus pressé que d'abandonner bien vite à un suppléant tous les soins de sa charge et la moitié de son traitement pour aller se promener aux États-Unis et visiter le Canada. Puis, se sentant de plus en plus atteint du mal du pays, de plus en plus repris de la manie poétique et du besoin de courir les soupers et les fêtes du West-End, il résigna ses fonctions et revint en Angleterre.

Les *Épîtres, Odes et Poésies diverses* qu'il publia en 1806 furent très critiquées, dans la *Revue d'Édimbourg*, par Jeffrey, dont le goût sévère ne laissait pas d'être agacé au cliquetis de ces stances maniérées et prétentieuses et à l'éclat artificiel de ce style à paillettes où se dépensait un vrai talent.

Thomas Moore, comme la plupart des rimeurs, endurait malaisément le blâme : il chercha noise à son critique. Une rencontre s'ensuivit qui n'amena aucun résultat fâcheux. Les deux adversaires devinrent, au contraire, deux bons amis.

Irritable et sensible à la contradiction, Moore n'avait pas la colère bien vive, et sa rancune n'était l'affaire que de quelques jours. C'est ce tempérament, léger au fond et bienveillant, qui explique, jusqu'à un certain point, le peu d'habileté qu'il a montré dans la satire.

Il tenait par-dessus tout aux suffrages de la société, où il ressemblait à un virtuose, tout heureux d'être accueilli avec faveur, écouté et choyé.

L'applaudissement des hommes et des femmes était pour lui un complet triomphe, et il s'arrangeait à merveille de dégoiser ses chansons dans une cage dorée.

Il s'était marié en 1810, avec une jeune et belle Anglaise, ancienne actrice, dit-on, et bonne musicienne, qui avait nom miss Bessy Dyke, et qui fut vraiment le charme et la providence de

son foyer. Pendant qu'il courait le monde, lui, elle se tenait au coin du feu et s'appliquait à vivre en véritable ménagère. Mistress Moore ne reculait devant aucune privation qui pouvait procurer à son mari les moyens de briller au dehors, et, quand il rentrait, quand il consentait à passer quelques heures près d'elle, elle avait des observations judicieuses, de délicates appréciations qui redressèrent plus d'une fois les erreurs de son goût, les pentes peu sûres de son génie.

C'est peut-être à cette femme, aussi supérieure que modeste, que nous devons les *Mélodies irlandaises*. Thomas Moore les aurait composées et écrites sous les douces influences de cette inspiration domestique, toute calme elle-même, toute pure et tout aimable. A l'origine des belles œuvres, il y a toujours une Muse, disaient les anciens. Le génie ouvre ses ailes, il s'élance en avant et fournit victorieusement la carrière; mais le souffle qui l'a réveillé au départ et le rayon qui lui a fait voir le but ne viennent pas de lui.

« On a souvent remarqué — dit quelque part Thomas Moore à propos des vieux airs nationaux irlandais, — on a souvent remarqué que notre musique est le commentaire le plus fidèle de notre histoire. Le ton de défiance auquel succède la langueur de l'abattement, un éclair d'énergie qui brille et disparaît dans les douleurs d'un moment, perdues dans la légèreté du

moment qui suit ; tout ce mélange romanesque de mélancolie et de gaieté, résultat des efforts d'une nation vive et généreuse pour secouer ou pour oublier les maux qui l'oppriment, — tels sont les traits de notre histoire et de notre caractère, si fortement, si fidèlement reflétés par notre musique ».

Moore ajoutait : « Dans nos airs les plus vifs, s'introduit toujours quelque note plaintive, quelque mineure tierce qui jette son ombre en passant et rend la joie elle-même intéressante. »

Les *Mélodies irlandaises*, commencées vers 1810 et achevées seulement en 1834, sont des poésies nationales destinées à s'adapter à ces vieux airs nationaux de l'Irlande, tels qu'ils ont été recueillis par Stevenson, et à perpétuer ainsi doublement dans les âmes la sainte religion de la patrie.

Il est probable que Moore, qui était à la fois musicien et poète, et qui avait, assure-t-on, une excellente voix de soprano, chantait ses mélodies en les écrivant. N'est-ce point aussi de cette façon qu'Horace écrivit ses odes, et que Robert Burns et Béranger ont procédé à leur tour? — « Je fais ma chanson en la fredonnant à mi-voix », m'a dit un jour Béranger.

Horace n'est certainement pour rien dans les *Mélodies irlandaises* : son lyrisme est plus net, plus précis, et le sentiment qu'il exprime prend

un accent plus nerveux et plus mâle. Même lorsqu'il nous parle de Lydie et de Chloé, sa voix contenue, adoucie, attendrie, est encore, on le sent bien, la grande voix éloquente : *os magna sonaturum*. Dans ses stances les plus vigoureuses, et aussi haut qu'il puisse élever son enthousiasme ou sa passion , on sent chez Thomas Moore, le traducteur raffiné d'Anacréon, l'auteur quintessencié de *Lalla-Rookh* et des *Amours des anges*.

L'Écossais Robert Burns s'arrête dans son champ et s'accoude sur sa charrue : il jette au vent sa chanson rustique, improvisée, franche et légère, — une chanson matinale d'alouette et de pinson, étincelante des gouttes de la rosée, imprégnée des senteurs des herbes et des feuillages, et la nature, même un peu rude et âpre, en fait tous les frais. Robert Burns est un paysan, un campagnard spirituel et joyeux, irrévérent quand bon lui semble et s'écrie : « Je rime pour mon plaisir. L'étoile qui règle mon malheureux lot m'a assigné l'habit de paysan et a limité ma fortune à quatre sous; mais, en revanche, elle m'a doué d'une étincelle d'esprit villageois. »

Béranger, qui n'est pas plus un paysan qu'un fils de famille, mais qui a reçu ou subi de bonne heure l'éducation des villes, Béranger chante des chansons, tantôt grivoises et malignes, tantôt satiriques et sceptiques, selon cette veine gauloise qui ne s'est jamais perdue en France, qui

fut celle des auteurs de fabliaux et des trouvères au moyen âge, que Rabelais a élevée jusqu'au génie, qui s'est continuée avec Brantôme, avec La Fontaine et Chapelle, avec les plus aimables et les meilleurs. A ces courants de malice et de bonne humeur, Béranger joint le sentiment patriotique le plus vif et le plus attendri, et, dans une forme poétique et sobre, très classique, il nous donne, sur l'air trivial de la vielle et du flageolet, sinon du biniou, des élégies et des odes pour plaindre nos malheurs et pour dire nos gloires. Il y a en Béranger de l'Horace et du Robert Burns combinés avec du La Fontaine et du Voltaire.

Les *Mélodies irlandaises*, dans leur variété même, se rattachent à l'ordre de la romance proprement dite, mais de la romance ramenée à ses formes chevaleresques, guerrières et amoureuses, et perfectionnée ensuite à la moderne, embellie et portée au chef-d'œuvre de l'art et du style. C'est pourquoi, à côté de Robert Burns et de Béranger, Moore est un aristocrate, si j'ose ainsi m'exprimer, un poète de la *high life,* qui s'adresse aux beaux esprits des trois royaumes et qui plaide la cause irlandaise dans un si doux, si sonore et si délicieux langage, que les ennemis les plus acharnés s'oublieront au plaidoyer et aux remontrances, plus encore qu'ils en savoureront en dilettanti toute la grâce et l'agrément. Seront-ils convaincus, à la fin? Je

n'oserais l'affirmer, hélas! mais, en tout cas, ils seront ravis.

Rien n'est plus mélodieux, en effet, et jamais, sur une trame très diverse, l'imagination n'a conçu et brodé de plus jolis et de plus délicats ornements. On y trouve des chants de mort et des chants de guerre, des chants de fête et des chants d'amour, des ressouvenirs historiques vivant au cœur de la patrie, des regrets et des espérances, et, çà et là, de riantes échappées anacréontiques vers les roses et les coupes, empourprées et parfumées les unes comme les autres, — et vers les femmes enivrantes, aussi comme les coupes et les roses : « On raconte que l'Amour avait dans son bosquet divin deux roses rougissantes, d'origine céleste. Il exposa l'une à la pluie qui tombe quand brille l'arc-en-ciel, mais il baigna l'autre dans le vin pétillant. Bientôt les boutons qui avaient bu la rosée des cieux se flétrirent et moururent, tandis que ceux que les flots de rubis avaient teints s'épanouirent, roses et beaux, comme toi, jeune fille.... Ne crois donc plus, chère ange, que le vin puisse dérober à mon cœur un seul rêve de joie, etc. »

Mais, au-dessus de tout, plane l'image de l'Irlande, dont chacune de ces pages consacre le souvenir :

« Garder ton souvenir! s'écrie le poète. Ah! tant que la vie fera palpiter mon cœur, il

n'oubliera pas la patrie délaissée, plus chère et plus belle dans sa douleur, sa tristesse et ses orages, que le reste du monde aux heures où rayonne le soleil.

« Si tu étais tout ce que je désire, grande, belle et glorieuse, première fleur de la terre et diamant de la mer, je pourrais te chanter d'un cœur plus fier et plus heureux; mais pourrais-je jamais t'aimer plus profondément qu'à présent?

« Non, non, les chaînes qui empêchent ton sang de circuler ne font que te rendre plus chère à tes fils qui, semblables à l'enfant de l'oiseau du désert, s'enivrent d'amour dans chaque goutte de sang qui coule de tes veines. »

Voilà, certes, qui est d'un accent sincère, d'une émotion réelle et profonde. Toutes les poitrines vibrent à ces notes du patriotisme et leur renvoient des échos.

M. Henri Jousselin, serrant de près les vers anglais et les enchâssant, coûte que coûte, parfois même aux dépens de nos rimes françaises rigoureuses et de notre rythme un peu revêche, a saisi Moore sur le vif, et j'estime qu'il est difficile d'être plus pénétré que lui du *suc même* de l'auteur qu'on s'efforce de soumettre à une pression nouvelle et d'exprimer. En voulez-vous un échantillon? Tout le monde connaît, aussi bien en France qu'en Angleterre, une mélancolique et suave mélodie de Thomas Moore sur *la Der-*

nière Rose de l'été, et je l'ai entendu chanter des deux côtés de la Manche :

'Tis the last rose of summer,
Left blooming alone;
All her lovely companions
Are faded and gone;
No flower of her kindred,
No rose-bud is nigh,
To reflect back her blushes,
Or give sigh for sigh!...

La stance harmonieuse est harmonieusement rendue en vers par M. Jousselin :

Cette rose,... c'est la dernière
De l'été qui doive fleurir.
Elle a vu, pauvre solitaire,
Toutes ses compagnes mourir....
Puissé-je ainsi bientôt vous suivre,
Quand les amitiés, les amours,
Ces perles dont l'éclat enivre,
M'auront échappé pour toujours!
Sans une affection profonde,
Sans un cœur fidèle avec lui,
Qui donc voudrait en ce bas monde
Vivre seul et privé d'appui?

Thomas Moore disait des *Mélodies irlandaises* : « C'est mon seul ouvrage d'avenir! » Et Byron, qui fut son grand et enviable ami, l'ami généreux, fier et brave, lui promettait pour ce livre une gloire immortelle :

« Vos *Mélodies* vivront autant que l'Irlande, autant que la musique, autant que la poésie! »

Après quelques différends peu graves, Byron, si cruel à d'autres poètes de son temps, à Colc-

ridge, à Wordsworth, à Southey, s'était pris un jour de la plus enthousiaste amitié pour Thomas Moore et cette amitié a duré jusqu'à la mort.

« Je suis votre homme sur tous les tons, vers et prose », lui écrivait-il, et, au moment où il s'éloignait pour un long voyage, il lui adressait encore ces strophes touchantes :

« Mon bateau touche au rivage et mon navire est en mer; mais, avant que je parte, Tom Moore, voici une double santé pour toi.

« Quand il ne resterait qu'une goutte d'eau dans la citerne, quand je serais mourant sur ses bords, avant de tomber de faiblesse, c'est à toi que je boirais.

« Avec cette eau, comme maintenant avec ce vin, le vœu qui accompagnerait ma libation serait : Paix aux tiens et aux miens! Je bois à toi, Tom Moore. »

En 1821, lord Byron et Thomas Moore se rencontrèrent dans je ne sais plus quelle ville d'Italie, et l'auteur de *Childe-Harold* donna les *Mémoires de sa vie* à l'auteur des *Mélodies irlandaises* en lui disant : « Si vous avez jamais besoin d'argent, cela vous vaudra quelque somme ».

Quoi qu'il en soit, Thomas Moore ne cessait de produire, et sa veine abondante et facile se répandait en œuvres de tout genre. L'épigramme était tout à fait dans le tour de son esprit, et Dieu sait si l'occasion de faire des épigrammes et de coordonner des malices manquait alors autour de

lui! Il fit jouer, en 1811, *le Bas-Bleu*, très vert et très piquant opéra-comique; en 1812, il publia *le Sac de la Petite-Poste, par Thomas Brown le jeune* (*Town penny Post-Bag by Thomas Brown the younger*). C'était une satire politique des plus malignes, et où le prince de Galles, régent d'Angleterre, n'était point épargné.

« Que ce petit bonhomme prenne garde à lui! dit le prince. S'il recommence, je le ferai enfermer dans un bocal. »

La Petite-Poste n'eut pas moins de quatorze éditions en un an, et le régent, de plus en plus furieux, se mit à accuser d'ingratitude noire son spirituel et mondain critique.

« Moi, un ingrat! répondait Moore. Je me souviendrai toujours que Son Altesse daigna m'inviter à dîner un soir, en toute amitié et intimité. Nous étions trois cents convives et je tenais le haut bout de la table. »

Le poème oriental de *Lalla-Rookh* date de 1817. Thomas Moore a le style vif, scintillant, on ne peut plus éblouissant de couleurs et d'images, mais son imagination, en somme, n'est pas féconde, et il en cache avec art la sécheresse et la pauvreté sous le luxe des descriptions et des détails. Mais la nature qu'il observe et qu'il décrit minutieusement est encore une nature convenue, maniérée, une nature de seconde main, et telle que la peignent et la font mouvoir des décorateurs et des machinistes d'opéras-

comiques et de féeries. Cela chatoie aux yeux, mais cela ne vit point, et ce n'est que grâce à la complicité des spectateurs qu'on parvient à se tirer d'affaire.

Lalla-Rookh est une variation poétique des *Mille et une Nuits*. Nous y sommes en présence d'un conteur de charmants récits qui n'est autre que le prince Aliris déguisé. Le prince Aliris est le fiancé de la belle Lalla-Rookh, fille du sultan Aureng-Zeb. Elle écoute, elle est gagnée peu à peu, elle est séduite, elle aime....

Moore fit à cette époque un voyage à Paris, en compagnie de son ami Rogers. Il écrivit alors sur notre compte *la Famille Fudge à Paris*, et ses plaisanteries, d'un assez bon aloi, sous forme de lettres satiriques, n'obtinrent pas moins de succès que le *Post-Bag*.

Mais voilà que des revers véritables entrèrent dans une vie qui semblait pourtant à l'abri de tout fâcheux événement. Le suppléant de Moore aux îles Bermudes avait commis de graves infidélités, et notre poète fut déclaré responsable. Il s'agissait de rembourser au plus tôt 6 000 livres sterling détournées.

De toutes parts on fit à Moore les offres les plus obligeantes, mais il crut de sa dignité de refuser de pareils services, et il ne voulut devoir sa libération qu'à sa plume.

Il retourna en France, où il se proposait de se tenir à l'écart des hommes et des choses, de

vivre dans la retraite et de beaucoup travailler. Or rien ne ressemble plus, dit-on, aux serments des ivrognes que les résolutions des poètes.... Dès son arrivée au milieu de nous, Moore sentit son beau dessein s'en aller à la dérive; il fut distrait et se prêta de tout son cœur aux distractions. On le vit dans nos salons de Paris aussi souvent qu'on le voyait dans les salons de Londres, et ce petit insulaire vif, pimpant, léger ne se souvint pas du tout d'une *Vie de Sheridan* qu'il avait pourtant promise au libraire.

Le libraire se plaignit, et Thomas Moore de répliquer :

« Impossible de faire rien qui vaille à Paris. Tous les documents y manquent! »

C'est en France néanmoins qu'il commença à composer son poème *les Amours des anges* et son roman *l'Épicurien*, qui lui servirent à payer sa dette, réduite à 750 livres, que le marquis de Lansdowne avait avancées pour lui.

Les Amours des anges, comme *Terre et Ciel*, de lord Byron, comme *Éloa*, d'Alfred de Vigny, et *la Chute d'un ange*, de Lamartine, sont nés en quelque sorte et issus de l'interprétation libre de deux ou trois versets de la Genèse. C'est sur un canevas unique que ces illustres poètes ont semé et varié à l'envi les broderies de leur imagination et les caprices de leur pinceau; car ce qu'ils nous apparaissent avoir recherché là avant tout, c'est l'occasion de tableaux et de pein-

tures, le motif de féeriques et fantastiques descriptions.

Dans Moore, trois anges exilés du ciel pour s'être laissés emporter par des passions humaines et avoir vu autre chose que des créatures inférieures dans les filles des hommes, sont assis sur une colline, à la tombée du jour, et ils se racontent mutuellement leurs aventures. Trois aventures, trois chapitres ou chants! La poésie a ouvert tous ses trésors : les roses et les lis tombent à profusion de toutes ses corbeilles; les sources et les torrents s'échappent de toutes ses urnes; tous ses écrins de perles et d'étoiles sont au pillage, et il est malaisé de se figurer une plus grande prodigalité de rayons de soleil et de lune, d'aurores et de crépuscules. Je ne dis rien des voix prochaines et lointaines, des harmonies suaves et des bruissements d'ailes sonores.

Encore une fois, ces coups de baguette de magicien, quelque habileté qu'ils révèlent, ne sont que de l'artifice qui éblouit un moment, qui étonne, mais qui lasse. Et avec quelle satisfaction profonde, après *les Amours des anges*, de Thomas Moore, on revient aux poètes simples et sobres, naturels et vrais, à William Cowper ou à La Fontaine!

L'Épicurien, dont M. Henri Butat a donné une bonne traduction, nous présente les mêmes défauts et les mêmes qualités, inhérents d'ailleurs au caractère et au talent de Moore. Nous

y voyons se dérouler le tableau, quelque peu affecté et prétentieux, des luttes du christianisme qui vient de naître et du paganisme qui va mourir. La prose s'y mêle aux vers sur maintes pages. En général, les vers de Thomas Moore valent mieux que sa prose, bien que là encore il soit loin d'être un littérateur médiocre. Son *Histoire d'Irlande*, trop partiale quelquefois, est un bon et intéressant ouvrage.

Nous avons dit que Byron avait donné ses *Mémoires* à son ami Thomas Moore, et s'en était remis à lui du soin de cette publication délicate. Pressé d'argent, Moore avait vendu le livre posthume au libraire Murray, qui lui avait compté une somme de 2000 livres sterling. Mais les exigences de la famille de Byron, qui craignait l'effet des confidences amères et des vengeances rétrospectives du poète, autant que ses propres scrupules à lui-même, déterminèrent Moore, sinon à détruire le manuscrit, du moins à l'atténuer par places, à l'écourter au besoin et à le modifier. On a vivement reproché à Thomas Moore ces concessions, — regrettables, j'en conviens — à la pruderie et à l'hypocrisie de quelques dames tout particulièrement maltraitées. Néanmoins il ne faut pas trop exagérer son crime, et nous rappeler que les *Lettres et journaux de lord Byron,* avec un récit de sa vie, par Thomas Moore, sont un excellent ouvrage, qui honore à la fois Byron et Moore, et qui vaut

peut-être mieux pour l'un et pour l'autre que le scandale, l'animosité et la haine excités et ameutés autour du tombeau d'un grand homme.

Macaulay estimait tout particulièrement cette *Vie de lord Byron* : « Il serait difficile, dit-il, de citer un livre qui témoigne d'une plus grande somme de bienveillance, d'équité et de modestie. Évidemment, il a été écrit, non pour montrer avec quel talent peut écrire son auteur (ce qu'il montre cependant très souvent), mais pour défendre, autant que le permet la vérité, la mémoire d'un homme célèbre qui ne peut plus se défendre lui-même. M. Moore ne se place jamais entre lord Byron et le public. Il a dû être tenté à chaque instant d'être égoïste, et cependant il n'a parlé de lui-même que lorsque le sujet l'exigeait impérieusement. »

Devant une autorité aussi haute que celle de Macaulay, les récriminations paraissent vaines et stériles.

Thomas Moore est mort le 25 février 1852, et lord John Russell a publié, au profit de sa veuve, un recueil curieux intitulé : *Memoirs, Journal and Correspondence of Thomas Moore.* Ce sont les pages que Moore écrivait jour par jour, avec l'intention de les léguer comme ressource dernière à sa famille.

Hélas! il avait eu la douleur de se voir devancé dans la tombe par ses trois filles et ses deux fils, dont le dernier mourut en Afrique

officier au service de la France. Sa tête alors s'était affaiblie, sa raison s'était altérée, il se survivait tristement; à peine reconnaissait-il sa tendre et dévouée compagne.

Homme du monde aimable et fin, esprit facile et riant, talent ingénieux et souple, riche de couleurs *jusqu'au fard* inclusivement, et d'images jusqu'à l'outrance et à l'abus; caractère léger, mais accessible aux émotions douces; voluptueux volontiers, mais toujours avec décence, Thomas Moore se reflète tout vivant dans ses ouvrages. Il s'y tient comme dans une tour de fine porcelaine, toute peinte, toute dorée, toute émaillée, toute miroitante et résonnante, qu'il se serait élevée à lui-même. Un des premiers parmi le second groupe des poètes, il restera à travers les âges le type le plus accompli du poète de société et de salon, tel qu'il s'est produit en ce siècle où la poésie elle-même est devenue, ou peu s'en faut, une grâce mondaine, un luxe comme un autre, c'est-à-dire une agréable inutilité.

Mais les *Mélodies irlandaises*, animées d'un souffle plus vrai, plus profond, plus ardent que *les Amours des anges* et *Lalla-Rookh*, seront aimées et chantées ici-bas aussi longtemps qu'Érin reverdira en avril au milieu des flots, et qu'elle enfantera des fils pour espérer encore et se souvenir.

12 avril 1870.

LOPE DE VEGA

Les Espagnols sont, à mon avis, le plus original des grands peuples de l'Europe. Héroïque jusqu'au délire, chevaleresque et sentimental jusqu'à l'afféterie et au mauvais goût, catholique et religieux jusqu'à l'extase et la vision, raisonnable et sensé comme un recueil de sentences, c'est un peuple qui réunit en lui les qualités et les défauts opposés — les exploits surnaturels et les proverbes terre à terre — et qui a dû nécessairement produire les esprits les plus excentriques. Dans ce pays du soleil et des fortes passions, la poésie surtout devait fleurir. Mais si vous lisez la vie des poètes espagnols, vous reconnaîtrez bientôt qu'il n'y a rien de plus accidenté, de plus entraîné en tous sens, et, sur un fonds la plupart du temps mystique et dévot, de plus capricieusement émaillé et brodé.

Le caractère, les actions, les pensées, l'humeur s'y nuancent de mille manières, s'y ploient, s'y tournent et s'y retournent en arabesques innombrables. On se croirait à Grenade, dans la *Cour des Lions* de l'Alhambra. Pourtant, une fois qu'on a mis la main sur la clef de ces mœurs et de ces habitudes, il y là, comme ailleurs, une véritable logique dans la bizarrerie même de la déduction et de l'enchaînement. Ce cavalier batailleur et matamore, ce pourfendeur intrépide qui s'en va, le panache sur l'oreille, la guitare à l'épaule et la rapière dégainée : attendez un peu! vous allez le revoir tout à l'heure sous le froc et le chapelet d'un révérend père capucin, à la porte d'un monastère. Cet écrivain sensuel, insoucieux, libertin, beau coureur de donzelles, beau diseur de gaietés et gaillardises, eh bien, après quelques feuillets, vous allez le retrouver évêque, peut-être cardinal. *Tout chemin mène à Rome* : ce proverbe a sa meilleure application en Espagne; les fredaines les plus consommées y sont de plain-pied avec la contrition et avec l'Église.

Quant à moi, j'aime ce peuple de toute ma haine du lieu commun et de l'école moutonnière. Ce qui lui ressemble en Angleterre, en France, en Allemagne, c'est l'exception très rare et, qui pis est, c'est le scandale! Bah! il y a tel genre de scandale innocent et sincère qui ne déplaît point; et même cette dispersion, cet abandon de

la vie, cette bohème avant la conversion, ces rechutes après la pénitence, ne laissent pas d'avoir un vrai cachet poétique et souvent une haute saveur littéraire. Des amours désordonnées marchant côte à côte avec des dévotions excessives, le balcon de la marquise et le confessionnal du chapelain, la part de Dieu, la part du diable, — ce double train des choses en Espagne que Prosper Mérimée et Théophile Gautier nous ont si merveilleusement rendu en maints beaux ouvrages, tout cela est encore une mine abondante pour nos investigations curieuses, une source d'inspiration même et d'enthousiasme. Joignez-y cette langue sonore et pleine, opulente et colorée, qui revêt une idée et la pare et la drape comme un grand manteau castillan; cette langue, une des premières que j'ai balbutiées et qui me plaira toujours, qui ondoie par moments et s'assouplit, tantôt comme la danse de la Petra Camara en ses meilleurs jours, tantôt comme le torse adroit et flexible d'un torero; ou bien qui se relève fière et majestueuse, qui se tient ferme et qui commande avec autorité et bravoure, comme le Cid dans la mêlée; la langue de la ballade héroïque et de la romance amoureuse!... J'aime la belle et généreuse Espagne, et, selon la pittoresque expression de Montaigne à propos de Paris, je l'aime *jusque dans ses verrues*, s'il y en a.

Lope de Vega n'a point manqué de critiques

en deçà et au delà des Pyrénées. Tel l'a loué, tel l'a blâmé. Les panégyristes et les détracteurs paraissent et s'avancent toujours ensemble. M. Damas-Hinard a publié du poète espagnol une traduction française excellente, et un érudit, M. Ernest Lafond, connu déjà par une traduction en vers des sonnets de Shakespeare, a consacré, il y a quelques années, à Lope de Vega une étude aussi complète que possible. Je n'y trouve à relever qu'un parti pris de louange, qui donne en toute rencontre dans l'exagéré et l'excessif. Lope de Vega est, en effet, pour M. Lafond, un auteur favori, et il ne le dissimule pas ; après l'avoir comparé même à Shakespeare, il ajoute : « Nous venons parler de Lope de Vega avec la seule ambition de prouver notre admiration pour ce grand poète et la seule espérance de la faire partager à nos lecteurs ». Hâtons-nous de le dire, sur bien des points, et au moyen de remarques ingénieuses, le pieux restaurateur d'une mémoire un peu vieillie, sinon effacée, nous paraît avoir dignement soutenu sa thèse et réussi.

La vie de notre héros est pleine d'aventures. Il y a même dans son origine quelque chose de romanesque et de tragi-comique, un présage peut-être! Ses parents, de noble mais pauvre race, habitaient le vallon de Carriedo, dans les montagnes des Asturies. Or, il arriva que, pendant un voyage à Madrid, son père, séduit tout

à coup et enamouré, se prit à oublier les promesses conjugales et qu'il tomba dans les lacs « d'une Hélène espagnole semblable à l'Hélène grecque ». C'est Lope de Vega qui nous l'apprend, et il a jugé sans doute qu'un pareil excès de beauté servirait désormais d'excuse auprès de tous aux erreurs paternelles.

On n'est pas Hélène impunément. Si la première a mis Pergame en cendres, la seconde alluma au cœur de l'épouse dédaignée toutes les flammes de la jalousie. Elle courut après l'infidèle et le rejoignit à Madrid, qui devint le théâtre d'une guerre intestine entre les deux époux. Puis, comme cela s'est pratiqué toujours, le mari fut vaincu, et, comme cela s'est pratiqué aussi quelquefois, pardonné. On signa le traité de paix, on renouvela l'alliance, on se tendit la main, on s'embrassa, et le soir même on se donna des gages sérieux de réconciliation, tellement qu'après quelques mois, le 25 novembre 1562, Lope de Vega naquit, témoignage irrécusable et vivant de profonde harmonie et d'entente.

La rage de rimer vient vite aux poètes; ils peuvent à peine parler que déjà *le style leur démange*.

Quidquid tentabam scribere versus erat,

s'écrie Ovide. Lope de Vega murmurait des vers dans son berceau. C'était sa voix naturelle et

son chant. Il tenait d'ailleurs cette heureuse facilité de son père, Félix de Vega, qui, sans renommée et sans gloire, excella néanmoins dans les sujets religieux. « A l'époque où il les écrivit, les vers n'étaient pas aussi recherchés dans l'expression, ni aussi polis et limés que dans le temps actuel; les Muses avaient par cela même moins de grâce et d'élégance. Cependant ses vers me paraissent encore meilleurs que les miens [1]. » Faisons la part de la modestie filiale, mais constatons du moins que l'inspiration, chez Lope de Vega comme chez beaucoup d'autres, a été un bénéfice du sang. Remarquons aussi qu'il est rare que deux grands hommes se succèdent immédiatement dans la même famille : la nature semble avoir voulu s'essayer avec Félix de Vega, poète médiocre, à produire son illustre fils, par la même raison qu'elle n'a pu douer l'auteur du poème de *la Grâce* que d'un faible reste du génie qui créa *Phèdre* et *Athalie*. — Quoi qu'il en soit, Lope fut initié de bonne heure au mécanisme et à l'art de la versification. On lui enseigna, comme dans l'idylle de Bion, à faire courir ses doigts agiles sur l'ingénieux instrument et à le remplir d'un vent sonore.

Enfant, orphelin et sans fortune, Lope de Vega fut confié aux soins d'un oncle, l'inquisiteur don Miguel del Carpio, qui l'éleva ou le fit élever.

1. *Le Laurier d'Apollon*, poème.

Un précoce désir de savoir le porta dès lors aux études les plus diverses. Rien ne le rebutait à cette date; tout, au contraire, jusqu'aux mathématiques, eut de l'attrait pour lui. Sa curiosité l'amena, vers l'âge de treize ou quatorze ans, à entreprendre, en compagnie de quelques camarades, une excursion lointaine et sans autre but marqué à l'avance que le plaisir de voyager. Il est vrai que nos jeunes touristes, à bout de ressources, furent arrêtés à Ségovie et reconduits à Madrid.

La vocation poétique est exclusive : il faut, quoi qu'on lui oppose, que là où elle est entrée, elle commande en reine. Elle emploie tous les moyens pour y parvenir, et il est deux fois maître de lui-même celui qui résiste à ses flatteries ou à ses ruses. Lope y succomba.

« L'amour, dit-il, cet amour qui ment dans toutes ses promesses, me dit alors que j'eusse à le suivre; hélas! je sais, à l'âge où je suis parvenu maintenant, quel progrès je fis en ce temps-là!... Et comme celle que j'aimais était étrangère aux sciences, je m'adonnai aux belles-lettres : le *poète Amour* a voulu que je m'en tinsse à elles. »

Voilà le secret de bien des rimeurs de profession, aujourd'hui comme autrefois.

Omnia vincit Amor, et nos cedamus Amori.

Lope de Vega n'a que dix-sept ans, et il aime. Il a raconté par le menu cet épisode de sa vie;

mieux encore, il l'a mis en action et découpé en scènes dans sa pièce de *Dorothée*, qui est à la fois un drame et une comédie. J'y renvoie le lecteur. Il s'y trouve une de ces passions à l'espagnole compliquées et enchevêtrées d'alternatives violentes et de douces vicissitudes, de désespoirs et de jalousies, de confiances et de retours, de toutes les impétuosités d'un jeune cœur et d'une jeune imagination. Il y a de la verve et de l'essor; il y a du mauvais goût aussi, et trop souvent une phraséologie surabondante; mais l'émotion y est vive, le sentiment réel et la morale sévère. L'auteur, dans cette première intrigue un peu mélangée, a passé, suivant sa propre expression, par l'*Université de l'amour*, et il n'est pas étonnant qu'il ait eu des étourderies et des maladresses d'écolier. Il aimera encore, on le sent bien; mais ce ne sera plus de la même manière.

A vingt-deux ans, Lope de Vega fut appelé en qualité de secrétaire auprès du duc d'Albe. C'était le fils du terrible mandataire de Philippe II dans les Pays-Bas. Il n'avait pourtant ni la dureté froide ni la violence de ce juge inflexible des comtes de Horn et d'Egmont, qui pensait, comme plus tard Richelieu, qu'il vaut mieux toucher aux grandes têtes qu'aux petites, et pêcher *plutôt des saumons que des grenouilles*. Celui-ci, au contraire, était affable et doux, il aimait les arts et cultivait les lettres. Lope, tranquille et heureux sous ses auspices, écrivit à sa

demande un roman allégorique et pastoral, *l'Arcadie*, où il y a de la grâce naïve dans la pensée, mais du pédantisme et de l'affectation dans la forme. — Au milieu d'un pareil monde, notre poète s'éprit d'une jeune fille, Isabelle, fille de don Diego d'Urbino, attaché à la cour de Philippe II, et il l'épousa en 1584.

Sa réputation croissait de jour en jour davantage; il ne lui manquait plus que des ennemis. Il en eut bientôt. Des trames ourdies par Dorothée et sa mère, la trahison d'un faux ami, un duel où il blessa son adversaire, attirèrent sur sa tête la persécution et l'adversité. Jeté d'abord en prison, puis exilé de Madrid, il se retira à Valence, où sa femme vint le rejoindre. Il s'arrangeait là une sorte de calme et d'oubli, au sein d'une glorieuse considération et du travail, lorsque, dans un voyage à Madrid, sa jeune femme mourut presque subitement. A peine Lope de Vega, qui était accouru en toute hâte, eut-il le temps de fermer les yeux à cette aimable et gracieuse compagne des bons et des mauvais jours.

Pour se guérir, ou du moins pour distraire un peu sa pensée cruellement atteinte, il ne tarda pas à prendre du service, et il fut de l'expédition de l'Armada en 1588. Dans le désastre, au milieu de la tempête et sous le feu de la flotte anglaise, ce soldat, qui ne pouvait point dépouiller le poète, écrivait encore des sonnets et des poèmes.

De retour à Madrid, il fut secrétaire successivement du marquis de Malpica et de ce comte de Lemos qui fut l'ami plus tard et le protecteur de Michel Cervantes.

Remarié en 1597 avec doña Juana de Guardia, il en eut un fils tendrement aimé, Carlos, et il put croire un moment que les épreuves de tout genre avaient cessé. Il travaillait assidûment et d'un cœur plein d'espérance. Dans une charmante pièce où il dépeint ses joies domestiques auprès de sa femme et de son enfant, il a pu dire avec une sorte de simplicité enthousiaste :

« On m'appelait à dîner, et je priais quelquefois qu'on me laissât tranquille, tant l'étude, elle aussi, offre d'entraînement et d'abstraction!

« Mais alors survenait Carlos *tout fleurs et tout perles*; il venait m'appeler et je tendais mes bras à ses bras, et j'éclairais mes yeux à ses regards.

« Quelquefois il me prenait par la main, insinuait la persuasion dans mon âme et me forçait d'aller m'asseoir à table aux côtés de sa mère. »

Je ne sais pas un plus joli tableau de la félicité modeste; je ne sais pas non plus d'élégie plus éloquente et plus douloureuse que les plaintes que le pauvre père adresse à ce même fils Carlos, mort à sept ans :

« Je tenais pour vous, prisonnier dans une cage, de jeunes oiselets de différentes couleurs et dont chacun avait sa chanson. Hélas! j'avais

tant le désir de vous voir content! Je plantais pour vous de jeunes arbres verdissants et je dessinais des fleurs pour y voir votre image.... Et puis, à peine veniez-vous, tout couvert de rosée, de vous épanouir au souffle parfumé de l'aube naissante, ô mon Carlos! que, lis blanc flétri et glacé, vous avez disparu de la terre et avez été transplanté dans le ciel. — Et maintenant, ô Carlos! quels divins oiseaux vous voyez traverser avec leurs ailes dorées les plaines célestes de l'éternel jardin où rayonne la lumière que les regards mortels ne peuvent atteindre, et où s'épanouissent toutes les fleurs précieuses de l'Orient, qui rivalisent avec eux de couleurs étincelantes! Heureux enfant! Je vous vois là où tend mon désir, là où n'est plus ni peine ni douleur; et, quand je songe à votre félicité, tout mon chagrin se change en actions de grâces. »

Ce n'est plus là seulement la poésie dans sa plus éclatante expression, c'est la résignation et la foi du chrétien.

Nous venons de voir que Lope de Vega a fait un dur apprentissage des différentes misères de ce monde; il a connu l'amour et son angoisse, sa vanité et ses déceptions, même ses douceurs incomparables; il a été brisé tour à tour dans ses meilleures affections, comme amant, comme époux, comme père; il a vécu chez les grands, il s'est battu contre les ennemis de son pays....

Rien n'est resté de tout cela que la fatigue, le découragement et l'ennui. Non! la Muse ne l'a pas abandonné davantage; elle a été fidèle partout et toujours à celui qu'elle avait choisi dans son berceau, et, jusqu'au dernier jour, elle ne cessera de lui prodiguer ses faveurs et ses caresses. Or, la Muse, qui suffirait à plus d'un, n'est plus assez cependant pour Lope de Vega : il regarde plus haut que son vol et cherche plus loin. C'est le fils d'une nation catholique : la religion, à travers ses égarements et ses fuites, l'a accompagné, l'a gardé, l'a couvert de son égide. Il demandera donc à la religion d'être, avant la poésie, mais avec elle, son dernier et son plus sûr asile. Il fut ordonné prêtre à Tolède en 1609.

Aucun homme n'a pris plus au sérieux ni plus au pied de la lettre les obligations de son état que ne le fit notre poète. Il eut surtout la charité, la plus grande des vertus selon saint Paul, et il montra par lui-même qu'il est beau d'en exagérer les devoirs. Il donnait tout, sa bourse, son travail, son temps : « On le vit une fois, a dit M. Fauriel, courbé sous le poids du cadavre d'un pauvre prêtre, le porter péniblement en terre, l'y déposer et adresser pour lui une prière à Dieu, confondant ainsi, par un excès touchant de charité, l'office de prêtre et celui de fossoyeur ».

Malgré tout, il ne cessait d'être poète et, qui

pis est, auteur dramatique. L'exemple de ce qui nous paraît en France une anomalie, la réunion de l'Église et du théâtre, est fréquent en Italie et en Espagne, et il n'y a pas incompatibilité entre le service du culte et la composition de comédies et de drames. Lope de Vega est un des auteurs les plus féconds qui aient tenu la plume, et l'on peut à peine compter ses productions. On assure qu'il écrivit plus de dix-huit cents pièces en vers : comédies de cape et d'épée, comédies et drames héroïques, comédies et drames religieux, sans compter les *aùtos sacramentales*, au nombre de quatre cents pour le moins. Les *aùtos sacramentales* étaient comme autrefois les *mystères* en France. On y faisait paraître Dieu et le diable, Adam et Ève, les principaux personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament; et ces petites comédies étaient jouées sur la place publique, après la procession du Saint-Sacrement, le jour de la Fête-Dieu, par exemple.

Lope de Vega a composé, en outre, des poésies lyriques de tout genre, des sonnets, des stances, des satires, des poèmes, etc. Il a écrit des romans et des pastorales.

Nous sommes loin, on le voit, de la patiente et soigneuse antiquité, où Virgile mettait des années à écrire ses églogues, et où des mois ne suffisaient pas à Horace pour polir une ode ou une chanson. Il y a, en effet, bien du mélange,

bien du bagage et du fatras dans les innombrables œuvres dramatiques de l'auteur espagnol; il y a bien de la prétention, bien de la bouffissure, bien de la recherche et du maniérisme dans le caractère, dans l'action, dans l'attitude et le propos de ses personnages. On n'élève en une matinée que des châteaux de cartes, mal agencés et mal joints. Quelque habile et ingénieuse qu'ait été la main qui les a construits, le moindre souffle les renverse. Lope de Vega n'en était point dupe : dans une épître satirique et didactique sur la poésie à son époque, il rejette ses propres fautes sur le malheur des temps et le pitoyable goût du public, « auquel on doit plaire quoi qu'on en ait ». Voici ce morceau de lui, paraphrasé en vers par Voltaire, qui ose, dans sa haine contre Shakespeare, affirmer que Lope est *pour le moins un génie égal* à l'incomparable comédien :

Les Vandales, les Goths, dans leurs écrits bizarres,
Dédaignèrent le goût des Grecs et des Romains :
Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins;
    Nos aïeux étaient des *barbares*.

L'abus règne, l'art tombe, et la raison s'enfuit.
    Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit :
Il vit dans le mépris et meurt dans l'indigence.

Je me vois obligé de servir l'ignorance :
    J'enferme sous quatre verrous
    Sophocle, Euripide et Térence.
J'*écris en insensé*, mais j'écris pour des fous.

Le public est mon maître, il faut bien le servir;
Il faut, pour son argent, lui donner ce qu'il aime;
J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des succès dont je n'ai qu'à rougir [1].

Encierro los preceptos con seis llaves (je tiens les règles sous six clefs) : là n'est point le crime, et je ne me ferai point l'avocat d'Aristote. Je déplore seulement l'abus d'une facilité souveraine et d'un talent incontestable. Je ne voudrais pas que la générosité de l'esprit tournât ainsi à la prodigalité et, disons tout, au gaspillage. « La facilité de composition dont Lope de Vega fut doué, a dit très judicieusement Prescott, était celle d'un improvisateur italien, dont les conceptions fécondes revêtent aisément la forme du vers, surtout dans une langue qui s'accommode on ne peut mieux à la rime par ses mots, dont les voyelles forment, en général, la terminaison. La langue castillane donne plus de facilité encore que l'italien. Lope de Vega fut un improvisateur. »

Ajoutons maintenant, pour n'être pas injuste, que, nonobstant ces critiques, Lope de Vega a mérité d'être le précurseur fort remarquable, et parfois le maître glorieux de Calderon. Plusieurs

1. Y cuando he de escribir una comedia
Encierro los preceptos con seis llaves;
Saco à Terencio y Plauto de mi estudio,
Para que no me den voces, que suele
Dar gritos la verdad en libros mudos, etc.
(Arte de hacer comedia.)

de ses comédies et de ses drames révèlent en lui une grande puissance d'imagination et de conception, et aussi une véritable entente des ressorts dramatiques. Il excellait à traduire la noblesse de l'âme et l'élévation du cœur, tout un côté patriotique et religieux de l'homme et du héros qui ne pouvait qu'intéresser au plus haut point la foule des spectateurs et la remuer profondément. Il savait éveiller le sentiment de la terreur et celui de la pitié par des situations combinées avec art, et trouver à l'occasion des mots d'une énergie pittoresque et saisissante. Ses comédies ont de la gaieté et de l'entrain, de la moquerie fine et de l'observation piquante, bien qu'il s'y trouve des subtilités alambiquées et pédantesques et trop de *concetti* à l'italienne, comme dans certaines pièces de Shakespeare. En résumé, il y aurait un choix à faire dans le théâtre de Lope de Vega, moyennant quoi il a son rang parmi les aïeux illustres de la scène moderne en Europe.

J'ai relu quelques pièces de Lope de Vega. *Ah! si les femmes ne voyaient pas! l'Eau ferrée de Madrid, les Fleurs de don Juan* prouvent on ne peut mieux les qualités réelles de Lope dans la comédie. *La Jeunesse de Bernard de Carpio, le Mariage dans la mort, le Châtiment sans vengeance, les Tello de Meneses, la Couronne méritée* sont des drames qui doivent avoir droit de cité partout. Cette dernière, prise particuliè-

rement, se dénoue avec une grandeur de vertu un peu sauvage, quoique imposante et irrésistible. Figurez-vous la Florinde du *Romancero*, mais une Florinde qui déconcerte la convoitise et la luxure d'un roi débauché. Poussée à bout par les menaces qui ont suivi les promesses, elle a l'air de céder enfin : alors, d'une main cruelle, avec le fer, avec le feu, elle laboure son corps, objet de tant de désirs. Elle le couvre de plaies hideuses, de blessures béantes; puis elle vient :

« Seigneur, je n'aurais pas résisté à votre invincible valeur, pleine d'affection et d'amour, si j'avais pu y répondre, car j'ai toujours apprécié la faveur que vous me faisiez. Je ne l'ai pas accueillie à cause des défauts que j'ai dans ma personne. Mais puisque aujourd'hui je m'y vois contrainte, je vous donne, telle que je suis, entière possession de moi-même comme si vous étiez mon époux. Et plaise à Dieu que je ne sois pas la cause du mal que je soupçonne. Je veux donc avant tout que vous voyiez mes bras, mon cou et ma poitrine. Je fus, il y a un an déjà, frappée d'une affreuse maladie.... Hélas! bien que vous me voyez belle au dehors et bien vêtue, je suis un fruit peint dont le cœur est pourri. *(Elle se découvre les bras et la poitrine.)* Voyez, seigneur, voyez ces plaies remplies de sang.... »

Le théâtre espagnol, tout imparfait qu'il était, avait le pas, à cette date, sur celui des autres

nations et, de Philippe II à Philippe IV, il eut la plus incontestable influence sur le drame en Angleterre et la tragédie en France. Rotrou et Corneille sont, à les bien étudier, de véritables Castillans du XVIe siècle, et, tout en faisant la part des différences relatives à l'humeur et au caractère des diverses nations, à ces qualités exclusives d'où naît l'individualité et l'originalité des auteurs, il nous serait facile de marquer plus d'un rapprochement entre telles scènes de Molière et telles comédies de Lope de Vega. Ce qui est incontestable, à cette date, c'est qu'on empruntait de tous côtés à la scène espagnole, et c'est là vraiment le plus beau siècle littéraire que l'Espagne ait connu.

La veine lyrique de Lope de Vega est presque aussi abondante que son génie dramatique. Il l'a exercée sur tous les sujets et sur tous les rythmes. Poèmes héroïques, poèmes burlesques, poèmes religieux, idylles, odes, chansons, épîtres, satires, élégies, gloses, sonnets, romances, etc., etc., que n'a-t-il pas réussi plus ou moins? Je suis heureux de pouvoir citer ici, entre autres gracieux morceaux, un fort joli Noël où la Vierge, pour endormir son Enfant, chante ses joies présentes et ses douleurs futures.

Las pajas del pesebre,
Niño de Belen,
Hoy son flores y rosas,
Mañana seran hiel.

Llorais entre las pajas,
De frio que teneis,
Hermoso niño mio,
Y de calor tambien.

Dormid, Cordero santo;
Mi vida, no lloreis;
Que si os escucha, el lobo
Vendra por vos, mi bien....

. . . . . .

« Les pailles de la crèche, enfant de Bethléem, sont aujourd'hui des fleurs et même des roses; demain elles seront du fiel.

« Vous pleurez parmi la litière de paille : c'est le froid que vous ressentez, et c'est aussi le chaud, mon beau petit enfant.

« Dormez, mon agneau blanc; ma vie, ne pleurez pas! Si le loup vous entend, il viendra vous ravir, ô mon bien!

« Dormez dans votre chaume. Si froid qu'il vous paraisse, il n'est aujourd'hui que fleurs et même que roses; demain ce sera du fiel.

« Cette paille qui, pour vous abriter et vous défendre, aujourd'hui monte si fine à votre front, demain, changée en épines, vous deviendra une couronne cruelle.

« Mais moi, je ne veux pas vous dire, bien que vous les prévoyiez sans doute, des paroles de tristesse dans les jours de plaisirs... », etc., etc.

C'est un charmant petit ouvrage qu'un sonnet. On dirait un prisme de cristal où reluit un rayon de soleil, ou bien encore un cadre mignon taillé

et découpé avec soin, émaillé de fines pierreries et destiné à enchâsser, en l'ornant, une pensée délicate ou élevée, un sentiment tendre, une fantaisie, un caprice, une miniature quelconque, peinte et caressée amoureusement. Tel qu'il est, le sonnet a tenté les plus grands et les plus ingénieux poètes, Dante, Pétrarque, Shakespeare, Milton, Tasse, Michel-Ange même et Raphaël. Les sonnets de Lope de Vega me paraissent achevés en art et en perfection; ils sont d'une incomparable richesse de rimes, et ils s'étalent sur leurs quatre côtés avec une rare élégance. Le dernier tercet, le plus important de tous, puisqu'il est, en quelque sorte, la suprême et la plus consommée séduction, qui doit retenir et enchaîner le lecteur, le dernier tercet y jaillit vivement et le trait final vous ravit. Ces sonnets sont très variés. Il y en a pour l'amour, il y en a pour la dévotion, il y en a qui sont pleins de mélancolie, il y en a qui sont pleins de moquerie et d'*humour*. C'est Lope de Vega qui a fait le sonnet, imité par Scarron, où devant les ruines dévastées d'Athènes et de Rome, le rêveur s'écrie :

> ¡Oh! gran consuelo a mi esperanza vana
> Que el tiempo que os volviò breves ruinas,
> No es mucho que acabase mi sotana.

« C'est une grande consolation à ma vaine espérance de voir que le temps qui vous a

changés en ruines fragiles n'a pas fait beaucoup en usant enfin ma soutane ! »

Mais je veux traduire tout un sonnet du poète espagnol : le sentiment en est si humble et si touchant! C'est le prêtre et le croyant qui s'étonne et qui prie :

Cuando en mis manos, rey eterno, os miro
Y la candida victima levanto,
De mi atrevida indignidad me espanto,
Y la piedad de vuestro pecho admiro....

« Quand je vous vois en mes mains, roi éternel et que je lève (*à l'autel*) la candide victime, je m'effraye de mon indignité téméraire et m'étonne de la pitié de votre cœur. — Tantôt je retiens mon âme avec crainte, tantôt je la laisse aller à sa plainte amoureuse; car, tout repentant de vous avoir si grièvement et si souvent offensé, je crains avec transes et soupire avec douleur. — Tournez des yeux cléments vers moi que trop souvent les vaines pensées ont égaré dans les sentiers sinistres de l'erreur; — et ne rendez pas nos misères si grandes, que celui qui vous tient dans ses mains indignes, vous le laissiez tomber vous-même de vos divines mains. »

Cet admirable poème, tout débordant d'amour et de foi, me rappelle l'ardente effusion de sainte Thérèse dans un cantique après la communion :

A questa divina union
Del amor con que yo vivo,
Haze a Dios ser mi cautivo
Y libre mi corazon.
Mas causa en mi tan pasion
Ver à Dios mi prisionero,
Que muero porque no muero.

Arnauld d'Andilly, au XVIIe siècle, a fort bien exprimé le sentiment de ces vers quand il les a poétiquement paraphrasés :

Dieu, s'unissant à moi par un heureux mélange,
Fait sentir à mon cœur un amour pur et vif;
Je suis libre, il est mon captif;
C'est lui qui sous mes lois de lui-même se range.
Quoi, mon Dieu mon captif! Oh! le puis-je souffrir?
Dans ce renversement étrange,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Revenons à Lope de Vega. — Il avait marié à don Luis de Usategui une de ses filles, Feliciana. Il lui restait deux autres enfants, Marcelle et Lope Felix, enfants illégitimes, à ce qu'il paraît, mais chéris de leur père. Lope Felix, soldat et poète, mourut jeune : il fit naufrage et se noya dans l'expédition du marquis de Santa-Cruz contre les Hollandais et les Turcs. Quant à Marcelle, elle devint de plus en plus chère au pauvre poète. C'était une belle jeune fille, grande par le cœur et déjà aussi par le savoir et par l'esprit. Guilhem de Castro lui a dédié un volume de son théâtre.

Lope de Vega dut la sacrifier pourtant. Elle

entra, en 1621, au monastère des *Trinitarias descalzas*, et, comme Racine à Port-Royal, le malheureux père, noyé de larmes et navré de douleur, dut assister à la prise de voile de son enfant. Il en a gardé et consigné lui-même le souvenir dans une relation émouvante et qui fut comme le chant du cygne du plus célèbre poète de l'Espagne :

« Marcelle, la première pensée de mon amour paternel, songeait à se marier, et un soir elle me nomma celui qu'elle désignait pour époux.

« Et moi qui savais qu'il est prudent de laisser mûrir une pareille pensée, parce qu'il y a des décisions qui ne viennent que de choses accidentelles,

« Je fis mes réserves, toujours attentif à ne pas contrarier ses désirs, s'ils avaient leur base dans la vérité de son âme.

« Mais, voyant chaque jour le désir augmenter, je me déterminai à lui donner cet époux qui sollicitait son amour par tant d'amour.

« Cet époux est beau, il est riche, il est sage et d'une illustre naissance, et son père n'est pas moins que tout-puissant.

« Je vous jure que, du côté de sa mère, il est de sang royal, et qu'elle est si bonne qu'il n'y a pas d'attraits ni de vertus qui ne soient en elle. »

Puis le poète père parle de sa fille qui s'avance,

parée et souriante, pour conclure enfin un si doux mariage :

« Je ne vis jamais dans une jeune fille plus de beauté, plus de grâce et de perfection; ce jour-là elle surpassait sa renommée elle-même.

« C'est que la joie ajoutait encore aux dons de la nature, c'est que le contentement donnait plus de vivacité et d'élégance à celle qui étrennait ce jour-là ses souliers de mariée....

. . . . . .

« Cependant le temple saint était illuminé par mille cierges allumés et des draperies ornaient la chambre nuptiale.

« Marcelle, les joues enflammées ainsi que deux roses et les lèvres comme baignées par un honnête sourire, me regarda. Dernier adieu qui séparait deux existences!...

. . . . . .

« Le ciel ferma la porte à mon cœur plein d'amour paternel; il m'enlevait la meilleure part de mon âme, et j'étais seul à plaindre dans cette foule de spectateurs.

. . . . . .

« Et celle que j'aimais si tendrement qu'un amant en eût été jaloux, celle que je couvrais de soie et d'or, courba son front comme une rose pâlie, et effeuilla, ce soir-là même, la couronne de ses pétales pourprés.

« Elle dormait sur la paille froide et dure; elle marchait les pieds nus; son corps était

caché sous un vêtement de pauvre; ses yeux seuls exprimaient son âme. »

Tu mourus longuement, plein de gloire et d'ennui,

a dit Auguste Barbier, s'adressant à Michel-Ange, vieux et aveugle. Lope de Vega, célébré, admiré, acclamé de tous, riche des biens de ce monde, appauvri jusqu'à la plus complète indigence, si l'on cherche encore dans sa vie le trésor de ses amours, de ses illusions, de ses prédilections paternelles; mais chrétien, mais prêtre, Lope de Vega levait les yeux au ciel et ne soupirait plus qu'après la délivrance. Il fallait que la mort, en effet, consacrât cette tumultueuse et noble carrière, et la posât devant les générations comme une étude profonde, et çà et là comme un modèle. Le poète voyait chaque jour sa santé s'altérer de plus en plus. C'était l'âge, c'étaient aussi les jeûnes et les mortifications. Il tomba malade, reçut avec l'élan d'une vraie piété le viatique et l'extrême-onction, bénit sa fille Feliciana et serra une dernière fois la main à ses amis; puis, devant tous, il demanda pardon à Dieu des erreurs et des folies de la jeunesse, des fautes de l'âge mûr, des défaillances de la caducité; il regretta le temps perdu en occupations frivoles et mondaines; le prêtre en lui intercéda pour le poète et le faiseur de comédies, et, remettant son âme à Dieu, il expira

dans la nuit du 26 au 27 août 1635. Il avait soixante-treize ans.

La mort de ce grand homme fut un événement auquel prit part la douleur publique. La foule, que Lope avait tant de fois amusée ou instruite, se porta à ses obsèques, et, dans une tristesse muette, accompagna son convoi, tout entouré des seigneurs de la cour, du clergé et de nombreux amis. « Marcelle, dit M. Ernest Lafond, la fille bien-aimée de Lope, n'avait pu le voir avant sa mort, elle n'avait pas pu lui donner les soins d'une fille, ni recevoir la bénédiction du mourant. Elle demanda comme une grâce de voir au moins passer le cercueil de son père. Le convoi fit un long détour pour suivre les murs du couvent, et l'on vit, au coin d'une de ses fenêtres grillées, la pauvre Marcelle coller son front à la vitre et verser des larmes. »

Souvenez-vous, dans un autre ordre d'idées, de cette lumière indécise éclairant aussi la fenêtre de la cellule d'Amélie au moment où René, mort aux choses de la civilisation et du monde, va s'ensevelir au désert.

Si vous voulez connaître mieux encore Lope de Vega, voici comment son meilleur ami, Montalvan, s'est plu à nous tracer un portrait de lui : « Il était discret dans la conversation, insoucieux de ses propres intérêts et empressé jusqu'à l'importunité pour ceux des autres; doux

et aimable dans sa famille, mesuré avec les grands; plaisant avec ses amis, généreux avec les étrangers, galant avec les femmes et courtois avec les hommes. Pourtant, il se fâchait contre ceux qui marchandent un chapeau quand le taffetas est à bon marché; contre ceux qui prennent du tabac quand ils ont à s'entretenir avec des gens honorables; contre ceux qui teignent leurs cheveux en gardant de la vieillesse les années et les douleurs; contre ceux qui parlent mal des femmes, sachant que leur mère en est une; contre ceux qui croient aux bohémiens, tout graves et vêtus de noir qu'ils sont; enfin, contre ceux qui demandent l'âge des autres quand ils n'ont pas à les épouser. »

On voit que Lope de Vega aurait trouvé amplement contre qui se fâcher dans notre siècle, où l'on se teint beaucoup les cheveux et où l'on croit aux esprits frappeurs et aux tables tournantes. C'était, d'ailleurs, le plus galant homme et le plus loyal cœur; tout le monde est d'accord là-dessus. Sa devise était noble et charmante :

Amo naturalmente a quien me ama
Y no sé aborrecer quien me aborrece.

Lord Byron, cet autre poète généreux et enthousiaste, sans ressembler toutefois à Lope de Vega, a semblé la traduire dans ces beaux vers :

Here's a sigh to those who love me,
And a smile to those who hate.

Cela prouve une fois de plus que c'est presque toujours des grands cœurs que viennent les grandes pensées et les œuvres mémorables.

Août 1865.

LE POÈTE MICHEL-ANGE

Le don de l'inspiration en ce monde, même chez les plus privilégiés des hommes, est presque toujours inégalement réparti.

Non seulement l'esprit souffle où il veut, mais encore il souffle comme il peut, plaçant la flamme et le rayon sur tel sommet déterminé, et laissant telle autre cime, déterminée aussi, dans l'ombre vague ou les ténèbres. De là ce qu'on appelle les vocations particulières, les aptitudes, cette règle secrète et inflexible qui nous parque à droite ou à gauche, et qui a fait, par exemple, d'Archimède un admirable géomètre, et de Virgile un incomparable poète. Tous les deux sont des rois sans doute et ils commandent, mais, pour ainsi dire, dans les royaumes distincts et sévèrement limités. En dehors de leurs frontières, il n'y aurait, ce

semble du moins, pour l'un et pour l'autre, que confusion, anarchie, chaos.

Toutefois, la Providence a voulu, en plus d'une rencontre, réunir et mêler sous un même front, dans un même caractère, et ranger à une seule destinée, les supériorités d'intelligence et de sentiment, séparées jusque-là et disséminées entre plusieurs, en créant ainsi, à sa guise, des accapareurs, des millionnaires du génie et de l'inspiration. Ces êtres vraiment mystérieux et mémorables à jamais ont reçu du ciel, avec l'arc de Çiva et de Rama ou d'Ulysse, la puissance d'y assouplir les cordes les plus diverses, et, d'une flèche radieuse, de pouvoir atteindre au loin à tous les buts.

Un moraliste qui avait l'âme et l'instinct des poètes, Joseph Joubert, a dit quelque part : « Il y a une sorte de génie qui semble tenir à la terre : c'est la force ; et du ciel, c'est l'élévation ; un autre enfin qui tient de Dieu : c'est la lumière et la sagesse, ou la lumière de l'esprit ».

Michel-Ange a été doué des trois génies et couronné de la triple gloire. Dans ce siècle de la Renaissance, si hautement et si lumineusement peuplé de toutes parts en Italie, il s'est élancé dans la carrière comme un géant, comme un Titan victorieux, et qui aurait mis la main sur la foudre.

On s'est rangé autour de lui, on s'est étonné : le vieux Léonard de Vinci a salué gravement,

tandis que le jeune Raphaël applaudissait, et, depuis lors, les générations enthousiastes n'ont pas cessé d'écouter de tous leurs yeux et de toutes leurs oreilles. Ce n'a été, ce n'est absolument là que justice, et l'on ne saurait y voir que la soumission et le respect fervent qui sont dus à un grand et légitime pouvoir.

Les commentaires, les studieuses investigations, les patientes recherches n'ont point manqué à l'œuvre de Michel-Ange. Sa renommée, comme celle de Dante, provoque facilement, et groupe et abrite des foules d'ingénieux et savants ouvriers qui travaillent et s'excitent sous le soleil toujours ardent, et bien des esprits ont trouvé de quoi se mouvoir dans cette souveraine abondance.

Je ne voudrais en abordant moi-même, à la suite de tant d'autres qui avaient plus d'autorité que moi, un si vaste sujet, que toucher à un des côtés de la gloire de Michel-Ange, et, sans m'aventurer à vous parler du statuaire, du peintre, de l'architecte, de l'ingénieur, vous rappeler que l'auteur du *Jugement dernier* et de *Moïse* était, pour comble de génie, un des plus grands poètes de son siècle.

M. A. Lannau-Rolland a traduit pour la première fois en français les poésies complètes de Michel-Ange [1] et il les a présentées à la

1. *Michel-Ange et Vittoria Colonna*, par M. A. Lannau-Rolland.

suite d'une curieuse et remarquable étude, qui en est désormais parmi nous comme la clef naturelle et le portail. C'est par là, en effet, que le lecteur peut entrer d'un pied sûr et que le jour pénètre avec lui. Le livre de M. Rolland, où la traduction soignée et consciencieuse accompagne la judicieuse et fine explication, est plein d'intérêt et de charme.

La Renaissance avait singulièrement développé et fait fleurir en Italie l'instinct poétique et le goût des vers. Déjà deux prodigieux modèles avaient réglé la note et donné le ton, et sous l'influence de Dante et de Pétrarque, la chanson se reprenait comme d'elle-même et se poursuivait. Le métier de poète tentait tout le monde. Des chefs de républiques, comme Laurent de Médicis, des cardinaux, des princes, des dames illustres s'essayaient et rivalisaient à l'envi, dans ces joutes courtoises et harmonieuses du bel esprit et du beau langage. Il n'est pas étonnant que de grands artistes, comme Michel-Ange et Raphaël, aient composé, eux aussi, leur part d'élégies, de sonnets et de madrigaux.

Michel-Ange avait été poète de bonne heure. Il connut certainement toutes les rares précocités, et nous voyons que, dès l'adolescence, ses inspirations ne négligeaient de revêtir aucune des formes gracieuses ou éloquentes au moyen desquelles on peut se révéler dans sa plénitude et s'affirmer devant tous. Sa voix et sa parole se

ployaient à tous les idiomes de l'art, et sa main était faite pour manier à la fois le ciseau, le pinceau et la lyre.

Dans les loisirs qu'il prenait d'une œuvre à l'autre, à l'heure du répit il se délassait aux rimes sonores et jetait çà et là sur les marges de ses esquisses des fragments de stances, « indice charmant des pensées poétiques qui, au milieu de ses graves travaux, traversaient l'imagination du sculpteur, et s'enfuyaient laissant leurs traces parmi les lignes sévères et les suaves contours ». Le sonnet, à cette date, était le poème populaire, pour ainsi dire, et le plus accrédité en même temps auprès des connaisseurs. Un sonnet bien venu demande, dans sa concision élégante, quelque chose de la touche du peintre et de celle du statuaire. Il faut y trouver tout ensemble le tableau et le cadre, la couleur et le relief. Il faut encore que ses quatre strophes, découpées hardiment et nettement posées, balancent avec grâce l'idée ou le sentiment du poète, — pareilles à quatre Muses, inégales par la taille, diverses par l'expression, mais également belles, et qui portent en groupe la corbeille à demi renversée des fleurs charmantes et des doux fruits. Le travail en est donc difficile et c'est pourquoi il excite et stimule vivement la verve et l'esprit des poètes.

Quand on étudie Michel-Ange, ce colosse de génie apparaît comme le dernier des anciens et

le premier des modernes, participant à la fois des expériences du passé, des découvertes du présent, des conquêtes de l'avenir, et embrassant tout l'horizon d'un seul regard. A Athènes, Phidias, Apelles et Zeuxis auraient jadis reconnu en lui un des leurs; mais il fut de même l'homme de son temps et de son pays, l'héritier fidèle du moyen âge dantesque; plus encore un véritable Dante ressuscité! On sait combien la lecture assidue de *la Divine Comédie* agit puissamment sur l'âme et le caractère de Michel-Ange. Son énergie, sa vigueur native, sa fière indépendance, son style et son parler s'identifièrent tellement et si bien avec les sobres et mâles qualités du vieux poète, qu'il est désormais impossible de les séparer l'un de l'autre. Entre Dante et Michel-Ange, il y a eu comme une transmission morale directe et entière. Figurez-vous Dante sculpteur et peintre, et vous aurez Michel-Ange! D'autre part, les vers de Michel-Ange dérivent visiblement des vers de Dante. Il semble que le même feu intérieur en ait fondu le métal précieux et qu'ils aient été coulés dans le même moule. Ils ont le même éclat à l'œil et le même son à l'oreille. Les sonnets de Dante, dans la *Vita Nuova*, ont ainsi déterminé la prédilection de Michel-Ange pour ce genre de petits poèmes, mais c'est la langue nerveuse et sévère, qui ne plie que pour se relever et vibrer avec plus de force, la langue unique

de *la Divine Comédie*, dont on a entendu les suprêmes échos dans les compositions poétiques de Michel-Ange.

Strozzi écrivit un jour des vers au-dessous de la statue de la Nuit, placée par Michel-Ange à l'angle du tombeau de l'un des Médicis : « La Nuit que tu vois dormir dans une si douce attitude fut sculptée par un Ange. Dans cette pierre, et quoi qu'elle dorme, elle est vivante; réveille-la. » Michel-Ange répondit par un quatrain en regard des vers de Strozzi :

Grato m'é il sonno, e più l'esser di sasso....

« Il me plaît de dormir et plus encore d'être pierre, tant que durent la misère et la honte. Ne pas voir, ne pas sentir m'est un grand avantage. Donc, ne m'éveille pas.

« De grâce, parle bas. »

N'est-ce point ici un de ces accents patriotiques, sombres et désespérés, comme en trouvait Dante à la vue des dissensions honteuses et des désastres de son pays ?

Celui-ci eût dit comme celui-là.

Michel-Ange avait illustré pieusement un bel exemplaire in-folio des œuvres de Dante. « Un riche seigneur florentin auquel il avait confié cet inimitable trésor fit naufrage entre Livourne et Civita Vecchia. Il se sauva à grand'peine, et perdit ses bagages. Le livre fut emporté avec eux. » Voilà, certes, de quoi causer d'éternels

regrets aux éternels admirateurs du peintre et du poète, lesquels étaient vraiment destinés à se compléter et à s'expliquer mutuellement dans les âges.

C'est l'amour qui a surtout inspiré les élégies, les sonnets, les madrigaux et les stances de Michel-Ange. Il aima! Comme son maître, il eut sa Béatrice. Mais Dante était amoureux à neuf ans, presque au sortir des lisières. Michel-Ange, au contraire, se refréna dès l'enfance, se contint, se concentra tout entier dans sa tâche et ne voulut laisser germer en lui que son génie. Les passions d'alentour le trouvaient impassible et froid....

Or, il avait vu passer ainsi sa jeunesse et son âge mûr, taillant d'énormes blocs de pierre, élevant de ses mains et peignant d'immenses cathédrales, fortifiant, comme Léonard de Vinci, des places de guerre, discutant et luttant avec les papes et les princes de ce monde, et, tout couvert de gloire, se tenant de plus en plus à l'écart ou au-dessus des faiblesses humaines. On citait de lui la *Pietà*, de Rome, le *David* de Florence, les peintures de la chapelle Sixtine, cent merveilles. Il venait d'atteindre sa cinquante et unième année, et ce cœur, qu'on croyait de marbre, s'émut tout à coup.

Il y a toujours le nom d'une femme près du nom de tous les grands hommes. Toute gloire, sitôt qu'on l'interroge et qu'on en connaît le

secret, se montre doublée de quelque amour. Laure retient Pétrarque, la Fornarine pose pour Raphaël, Vittoria Colonna exalte et ravit Michel-Ange. Ces rôles de Muses, c'est l'honneur des femmes de les savoir accepter et tenir.

Mais quelle était Vittoria Colonna?

Vittoria Colonna, veuve en 1525 de Ferdinand-François d'Avalos, marquis de Pescara — celui-là même qui, après avoir combattu les Français à Marignan, avait refusé la couronne de Naples que lui offraient à la fois le duc de Milan et le pape, — Vittoria Colonna était célèbre dans toute l'Italie pour le souvenir plein de deuil qu'elle gardait à son époux, et pour les poésies savantes où elle exhalait sa douleur.

On la comparait aux plus vertueuses matrones romaines, à la païenne Cornélie, aux chrétiennes Marcella et Paula, et on n'hésitait pas à la placer au premier rang des doux rimeurs, à côté de Pétrarque. Le fait est que Vittoria Colonna exagérait peut-être ses devoirs, et que la rigueur de sa conduite prêterait aisément aux soupçons de pruderie. Ses vers, qui ne manquent pas de distinction, ne sont pas exempts toutefois de cette affectation et de ces recherches pédantesques que les rhéteurs byzantins, débris dispersés de l'empire d'Orient, avaient mises en faveur à cette époque. Mais, âgée au plus de trente-cinq ans, à ce moment de la vie où la beauté des femmes semble parvenue à tout son épanouisse-

ment, elle ne laissait pas d'exercer autour d'elle une prestigieuse influence.

Michel-Ange, en lisant les sonnets de Vittoria Colonna, se sentit pris d'un ardent enthousiasme. « Sa nature austère et rude, son esprit élevé, ennemi des frivolités, fortement antipathique aux amourettes mondaines et tourné vers ce beau idéal dont il parle sans cesse, furent réduits sur-le-champ par le caractère imposant des poésies et du deuil de la marquise de Pescara. »

Cette explosion d'un cœur de cinquante et un ans, jusque-là si bien abrité et défendu, est touchante, à mon gré, plus même que ces passions jeunes que leur propre fougue emporte, et surtout quand on pense à ce large front, déjà tout auréolé, qui se courbe ainsi, dans une adoration désintéressée et pure, aux genoux d'une femme acclamée elle-même et glorifiée par tant de voix.

Une lettre de Michel-Ange apporta à l'illustre patricienne les témoignages de son respect et de son admiration. Vittoria Colonna répondit du même accent, heureuse sans doute et flattée d'une sympathie si haute; et il n'en fallut pas davantage pour former le lien, très mystique, il est vrai, et sans comparaison avec nos communes amours, entre ces deux belles âmes, possédées de l'idéal et ne voulant de toutes choses que le rayon qui éclaire et ne brûle pas.

« Femme charmante, altière et divine! s'écrie Michel-Ange, *Donna geggiadra, altera e diva,...* mes yeux ne virent pas une chose mortelle quand se fixa sur moi le premier regard de tes yeux limpides.... Je dis qu'à l'homme sage rien de ce qui meurt ne peut donner la paix et il ne convient pas de s'attacher à ce que le temps doit changer.

« La sensualité est une volonté effrénée qui tue l'âme, au nom de l'amour. L'amour a la puissance de rendre les âmes parfaites ici-bas, mais plus parfaites encore dans le ciel. »

Assurément rien n'est plus éthéré que le sentiment qui s'exprime en un pareil langage, et la théologie la plus sévère ne saurait s'effaroucher de ces théories. Ecoutez encore : cette fois le poète se ressouvient, son âme a rencontré dans le ciel l'âme de Vittoria Colonna, et, avant de s'aimer ici-bas, ils se sont connus et aimés là-haut, là où ils doivent revenir.

« La vie de mon amour n'est pas mon cœur, car l'amour dont je t'aime est sans cœur, et il tend vers ce but où ne peuvent être ni affection mortelle pleine d'erreur, ni coupable pensée.

« L'amour, en faisant descendre nos âmes de Dieu, nous a donné, à moi un regard sûr, à toi cette splendeur que mon grand désir trouve jusque dans cette partie de toi-même qui malheureusement est mortelle.

« De même que le feu ne peut être séparé de

la chaleur, le beau ne peut être séparé de l'éternel, et mon admiration glorifie tout ce qui descend de lui et tout ce qui lui ressemble.

« Voyant le paradis dans tes yeux, afin de retourner là-haut où, pour la première fois, je t'aimai, je cours brûlant sous tes paupières.... »

Et cependant que répliquait l'amante à toutes ces doctes et subtiles louanges?

Hélas! Vittoria Colonna, qui se plaisait, à force de raffinements, à renchérir même sur les austerités et les continences, et qui, soigneuse à l'excès du renom de sa vertu, vivait avant tout, je le crains, pour le public, Vittoria Colonna dédiait ses rimes alambiquées et ambitieuses à Monseigneur Bembo, un cardinal galant, badin, érudit, épreuve avant la lettre d'un Bernis italien, à Francesco Mobza, disciple de Bembo, à la comtesse d'Amalfi, à Veronica Gambara, les précieuses et les femmes savantes, les *bas-bleus* mystiques de son cercle. Pour Michel-Ange, pas un distique, pas un vers! La noble veuve avait peur de se compromettre. Le grand homme n'en continuait pas moins, lui, à aimer et à chanter, et, bien qu'en se livrant à son adoration, on se refusât à son amour, il ne voyait et ne voulait voir que l'idéal supérieur. Vittoria Colonna, si j'osais moi-même raffiner et jouer sur les mots, devenait pour lui la victoire couronnée et la colonne qu'avaient entrevues tous ses vœux.

En 1527, Vittoria Colonna avait reçu à Rome

la visite de l'empereur Charles-Quint et celle de Michel-Ange. En 1541, elle s'était retirée à Viterbe, dans le couvent de Sainte-Catherine, où l'avait appelée son ami le cardinal Pole. Michel-Ange allait fréquemment la visiter dans sa retraite, et, dans ses voyages à Rome, elle recevait à son tour une hospitalité pleine d'effusion et de franchise dans la modeste maison de l'artiste. Leur flamme, platonique à la fois et chrétienne, s'avivait dans ces entrevues, mais s'épurait encore de plus belle. La tête blanche et grave de Michel-Ange disait d'avance la virginité sérieuse de sa pensée. Il peignit pour la marquise de Pescara des tableaux religieux : un *Christ sur la croix*, un *Jésus mort sur les genoux de sa mère*, un *Jésus enseignant au puits de la Samaritaine* : présents inusités aux mains des amoureux, mais qui, joints à des sonnets et à des madrigaux, nous font entrer dans le sanctuaire le plus intime des sentiments du poète-artiste, là où se maintenait inviolable sa souveraine et unique passion. Et Michel-Ange terminait aussi, en ce même temps, *le Jugement dernier*. Il prenait possession de cette gloire inaccessible, qu'il n'a point quittée depuis lors.

Puis il rêve un nouveau chef-d'œuvre, le portrait ou la statue, peut-être tous les deux, de Vittoria Colonna, et, dans des sonnets tendres et persuasifs, il supplie la *gentille dame* de consentir à ce caprice.

« Peut-être, s'écriait-il, peut-être puis-je à toutes deux donner la longue vie, soit par les couleurs, soit par le marbre, en reproduisant notre amour et nos visages, en sorte que mille ans après notre départ, on voie combien tu fus belle, combien je t'aimai, et pourquoi je n'étais pas un fou en t'aimant. » Le portrait de Vittoria devait être l'ode dernière, l'*exegi monumentum* du puissant athlète au terme de toutes ses victoires rayonnantes.

Vittoria Colonna, le croirait-on? ne se rendit point à de si instantes prières, et c'est nous qui en sommes punis. Nous avons la Fornarine et la Joconde, et, n'en doutons pas, la toile où Michel-Ange aurait mis de son pinceau fier et victorieux la flamme de son cœur et la clarté de son esprit, n'aurait eu rien à craindre d'aucune comparaison. La modestie orgueilleuse et la vertu revêche, ou mal comprise de Vittoria Colonna, ont privé la postérité d'un chef-d'œuvre.

On en vient à accuser l'illustre vieillard de n'avoir point su choisir la véritable muse, celle qui est l'inspiratrice toujours présente et toujours prête. Lui-même paraît l'avoir senti cruellement, et, s'affligeant de tant de froideur, se désolant d'éveiller un écho si faible, de trouver un si mince retour, il y a des heures où il s'adresse ainsi à l'infaillible Médecin de tous nos maux : « Je crie vers toi, mon Dieu! c'est

toi seul que j'implore contre mon aveugle et vaine passion ».

Malgré tout, il aimait encore et ne se lassait pas. L'amour est ainsi fait, pour son honneur ou pour sa honte : il pleure, il languit, il souffre, mais il est vaillant quand même et ne se décourage jamais. Michel-Ange a aimé Vittoria Colonna jusqu'à la mort, et son culte n'a pas laissé de la poursuivre au delà de la tombe.

Vittoria Colonna était venue de Viterbe à Rome, où elle partageait son temps entre les œuvres d'une dévotion très avancée et très parfaite et la société d'élite qui se pressait vers sa maison. Les étrangers de distinction, voyageurs ou diplomates, ne manquaient point de se faire présenter et admettre chez elle. C'était, dans une certaine mesure et à cette date de la Renaissance, comme une variété de comtesse d'Albany, rigoriste et rimeuse; mais de Michel-Ange à Victor Alfieri quelle distance! François de Hollande, que le roi de Portugal avait envoyé à Rome pour y étudier la peinture italienne, nous a laissé le compte rendu d'un après-midi de dimanche chez la marquise de Pescara, et de la conversation entre gens supérieurs où Michel-Ange exposa sur l'art en général et sur ses manifestations particulières de magnifiques et incomparables théories. Michel-Ange expliquant et commentant Michel-Ange, disant ses volontés, ses efforts, ses luttes décisives, son but, et cela

simplement, *humainement*, en bonhomme et en grand homme, qu'on s'imagine un si éloquent entretien!

Au commencement de 1547, Vittoria Colonna, dont la santé depuis longtemps était languissante, tomba gravement malade. Michel-Ange se tint au chevet de son amie, agonisant en quelque sorte et mourant avec elle; et quand Vittoria eut rendu l'âme, il s'enhardit pour la première fois et osa effleurer de ses lèvres les mains glacées de ce cadavre si cher. Pauvre amant et qui n'était point, en effet, de son siècle ni des autres!... On peut affirmer à coup sûr que Vittoria Colonna emporta Michel-Ange avec elle.

Toutes les pentes du génie et du caractère de ce vieillard, qui avait tout embrassé, tout deviné, tout appris, l'inclinaient vers le mépris du monde et de ses satisfactions passagères, vers la mélancolie, la tristesse et la foi. Par là encore, il tenait et ressemblait à Dante. La gloire lui avait souri; mais, l'ayant atteinte et soumise, il en avait vu le néant. L'art l'avait séduit et enivré; mais ayant fait le tour de toutes les inventions de l'art, il rêvait quelque chose d'au delà, de plus immuable et de plus beau : *il voulait voir derrière*, suivant une admirable expression de M. Sainte-Beuve, qui a paraphrasé lui-même, discuté et contredit magnifiquement le plus véhément sonnet de Michel-Ange, comme il faut discuter et contredire avec les grands poètes, — en se tenant sur

les mêmes hauteurs, et d'égal à égal, en parlant la même langue. Michel-Ange avait un peu tard, et à l'heure où d'autres se détrompent, connu les promesses de l'amour, et voilà que l'amour, comme tout le reste, n'était qu'un reflet pâle et froid des attaches meilleures et plus hautes, les seules dignes d'être appelées et recherchées. Puis l'âge était venu, le ciseau tombait des mains fatiguées et défaillantes du grand et valeureux maître; son regard ne distinguait plus les couleurs, ni la fermeté de la ligne, ni l'élégance du contour. Il était presque aveugle, car, a dit Chateaubriand, « la vieillesse est une voyageuse de nuit : la terre se dérobe à ses yeux, qui ne voient plus que le ciel ».

C'est donc le ciel radieux, au-dessus de cette terre déserte et sourde, décolorée et glacée, que Michel-Ange entrevoyait déjà quand il s'écriait d'une voix désespérée et sublime :

M'avveggio al fin con mia 'nfelice prova
Che quel per sua salute ha miglior sorte
Ch'ebbe nascendo più presta la morte.

« Je découvre enfin, par une malheureuse expérience, que celui qui, pour son bonheur, possède le meilleur sort, est celui qui eut en naissant la mort la plus prompte. »

Ne dirait-on pas que c'est la voix de Dante, affamé de patrie et d'amour, errant sur la terre et proscrit! — et cette voix se prolonge et

retentit le long des siècles, au cœur des grands hommes désabusés. Leopardi l'a fait entendre en nos temps, et d'un ton qu'auraient reconnu à la fois ses ancêtres Dante et Michel-Ange.

La perte de la femme qu'il avait aimée plongea Michel-Ange dans un morne et incurable deuil. Le dégoût de toutes choses, hors des choses de Dieu et de la vie future, de cet inaltérable Idéal de l'artiste et du chrétien, montait autour de lui comme un flot amer et l'envahissait de toutes parts. Il jugeait que la vague allait le couvrir et le submerger : « Je m'en vais peu à peu ; l'ombre ne cesse de s'accroître sur moi, et le soleil décline. Infirme et abattu, je suis près de succomber. » Et levant les bras au ciel, il ajoutait dans un sonnet splendide, où l'espérance et la crainte agitent tour à tour et troublent sa vision supérieure :

« Que vont devenir mes pensers, amoureux, joyeux et vains, maintenant que j'approche de deux morts, l'une certaine et l'autre qui me menace?

« Ni la peinture, ni la sculpture ne charmeront plus l'âme, tournée désormais vers cet Amour divin qui ouvrit ses bras en croix pour nous recevoir. »

Qui donc, excepté Michel-Ange, a jeté parmi nous des cris si profonds et si élevés? Où le désenchantement de la gloire et l'ennui de la vie ont-ils rencontré pour se plaindre de tels

accents immortels? Ah! parler ainsi, c'est de la gloire encore, c'est mettre la main sur le rameau d'or mystérieux qui ouvre les portes secrètes et que seuls les amis et privilégiés du sort peuvent atteindre et cueillir :

..... Non ante datur telluris operta subire,
Auricomos quam quis decerpserit arbore fetus....
Carpe manu....

M. Auguste Barbier, se rappelant les dernières amertumes de Michel-Ange, a pu dire avec la compétence de l'esprit qui sait et du cœur qui a compris :

Pauvre Buonarotti! ton seul bonheur au monde
Fut d'imprimer au marbre une grandeur profonde,
Et, puissant comme Dieu, d'effrayer comme lui.

Aussi, quand tu parvins à ta saison dernière,
Vieux lion fatigué sous ta blanche crinière,
Tu mourus longuement, plein de gloire et d'enuui.

Mais Michel-Ange n'est pas mort et, selon sa croyance même, il n'a fait que se transfigurer. Il reste! En revoyant naguère les peintures de la chapelle Sixtine, puis sous les voûtes de Saint-Pierre de Rome, et jusque dans le volume de ses poèmes, nous l'avons senti partout vivant, présent dans son autorité et dans sa force. Le géant palpite et parle toujours, tout entier dans l'héritage impérissable qu'il nous a légué.

Avril 1867.

ÉTUDES SUR LA POÉSIE LATINE

ENNIUS

Une jolie et touchante anecdote, que mon sujet semble amener naturellement, m'est revenue tout à l'heure à l'esprit, et je ne résiste pas au plaisir de la rappeler ici à mes lecteurs.

M. Campenon, le poète quelque peu oublié de *la Maison des champs* et de *l'Enfant prodigue*, s'en était allé voir, par un froid matin de janvier, l'honnête et bon Ducis, qu'il prit à l'improviste, haut juché sur une chaise, et parant d'un énorme bouquet des rares fleurs de la saison une petite gravure médiocre, encadrée modestement, et accrochée à la muraille de son cabinet de travail.

Ducis mettait à sa besogne un soin pieux et tendre, et je ne sais quelle solennité naïve.

Quand le bouquet fut attaché enfin et fixé, il se retourna en souriant et, devant les yeux ébahis de Campenon, il s'écria :

« N'ai-je pas raison, mon cher ami? C'est demain la Saint-Guillaume. Or, la Saint-Guillaume est la fête même de Shakespeare, et je ne saurais oublier jamais que les anciens, nos pères et nos maîtres, ne manquaient aucune occasion de couronner et de joncher de fleurs les sources bienfaisantes où ils avaient puisé. »

Ducis n'était parvenu jusqu'à Shakespeare qu'à travers la prose française de Letourneur, et quelque généreuse volonté qu'il eût de refléter, au vrai et au juste, dans de vigoureuses tragédies, le génie original et grandiose de l'immortel William, le succès, hélas! n'a pas répondu de tout point à l'effort. Toutefois (et notre anecdote en est la preuve), Ducis, qui était pour sa part un poète d'instinct élevé, délicat et pur, ne laissait pas de sentir profondément Shakespeare, puisqu'il en avait à ce degré le culte sincère et l'amour.

On ne peut trop honorer, en effet, la mémoire de ces ancêtres de l'intelligence, à l'ombre et à la lumière desquels nous nous sommes développés et nous avons grandi, et qui sont bien les sources sacrées, éternellement fraîches et savoureuses, où les générations iront puiser et boire. C'est d'eux qu'il faut dire ce qu'Homère disait des Muses : « Vous savez tout, ô déesses! Et nous,

humbles mortels, ne savons rien que vous ne nous ayez enseigné. »

Toutes les Muses, sérieuses ou légères, se sont révélées et elles ont parlé, pendant cette belle antiquité grecque et romaine, qui nous apparaît maintenant comme un printemps merveilleux, où les talents les plus divers ont rayonné et où les chefs-d'œuvre de toute sorte ont fleuri. La poésie et les arts dans leurs manifestations suprêmes, la philosophie, la politique, l'éloquence de la tribune et celle du forum, les inspirations de l'esprit et les sentiments du cœur, ont revêtu alors leurs formes les plus nobles, les plus vives, les plus élégantes. Les ouvrages des anciens — ce magnifique héritage qu'ils ont préparé pour nous et dont nous jouissons depuis des siècles — sont devenus la souveraine école, toujours ouverte, où, les vieux et les jeunes, trouvent à s'instruire; l'arsenal précieux, où l'orateur et le jurisconsulte ne cesseront jamais de découvrir de nouvelles armes et d'ingénieuses ressources; le trésor intarissable, où chacun prend à son tour et à son gré des richesses qu'il fera valoir.

Quand les soins et les tâches de la vie, l'ambition dévorante et les affaires, nous ont éloignés quelque temps de ces maîtres, si habiles à bien penser et à bien dire, avec quel empressement et quelle joie on y revient dès le premier jour de relâche, dès la première heure de loisir!

Il semble que la consolation, l'apaisement,

l'oubli en découlent, et, on l'a répété maintes fois, il n'est pas de plus douce compagnie, dans la retraite et le repos, que la compagnie d'Horace et de Virgile. Ainsi le croyait M. de Fontanes, qui avait été grand maître de l'Université de France, et qui écrivait plus tard ces charmants vers :

> Des feuillets d'Ovide et d'Horace
> Flottent épars sur mes genoux.
> Je lis, je dors; tout soin s'efface;
> Je ne fais rien et le jour passe....
> Cet emploi du jour est si doux!

Mais est-ce donc ne *rien faire*, que de se récréer aux feuillets d'Horace et d'Ovide! Et s'y plaire seulement, en goûter la délicieuse séduction, n'est-ce pas avoir profité?

Heureux les hommes qui, de bonne heure, se sont sentis, par leur vocation et leur préférence intime, entraînés vers de pareilles études et qui, même par les nécessités de leur profession, ont été amenés à vivre de près et familièrement avec les beaux génies de la Grèce et de Rome, ces pères incontestables de notre civilisation française et de notre littérature! Heureux ceux qui ont cédé à tant d'attrait et qui, ayant surpris les secrets de tant de grandeur, de force et de grâce, ont ensuite le don de savoir nous faire partager leur admiration et de nous associer à leur enthousiasme! M. Patin est un de ces hommes.

Les lettres latines sont, pour ainsi dire son domaine : il en connaît tous les chemins, et c'est

là que le vénérable et savant professeur a voulu vieillir, comme ces harmonieux bergers de Sicile qui n'auraient consenti pour rien au monde à quitter les rivages, où paissaient leurs troupeaux, ni la montagne odorante, où s'étageaient les ruches de leurs abeilles. Aussi, pour pénétrer dans ce sanctuaire illustre des poètes anciens, je ne sais pas de guide plus sûr, d'initiateur plus judicieux et plus compétent que M. Patin. Son opinion, en matière de poésie latine, est une sentence : elle a conquis parmi nous le crédit et l'autorité des *réponses* d'un prudent et d'un sage.

Joseph Joubert souhaitait que « les livres d'un professeur fussent le fruit d'une longue expérience et l'occupation de son éméritat ». Les *Études sur la poésie latine*[1], publiées il y a peu de semaines par M. Patin, sont bien un de ces livres composés soigneusement et longuement élaborés. Ce ne sont que des morceaux qui se rattachent diversement au cours qu'il a professé dès 1832 à la Faculté des lettres de Paris, mais ces morceaux, rapprochés et reliés les uns aux autres, n'en forment pas moins un ouvrage complet, une véritable histoire de la poésie chez les Romains, depuis ses origines les plus lointaines jusqu'à son renouvellement par Lucrèce et Catulle, et jusqu'aux écoles littéraires et aux poètes du siècle d'Auguste.

1. Hachette, éditeur.

La poésie didactique et la poésie satirique, qui paraissent avoir été plus particulièrement propres au génie romain, sont pour M. Patin l'objet d'un examen très attentif et d'une étude très détaillée.

La langue poétique est naturelle à l'homme : elle lui est inspirée, avec le luxe de ses métaphores, par les premières merveilles extérieures qui frappent ses yeux et éveillent son imagination, par les premiers sentiments, joyeux ou tristes, qui émeuvent son cœur. Elle est vraiment l'expression spontanée de toute sensibilité exquise. Elle est un don et non pas une science. Elle est une *vertu* native et non pas un art qu'on apprend. Elle va où elle veut, et choisit parfois, dédaigneuse de toutes les prétentions et de tous les orgueils, les lèvres simples du villageois, de l'ouvrier, et même de l'enfant. C'est pourquoi la poésie est née dans le berceau de la plupart des peuples. On dirait qu'avant de parler ils ont chanté. A Rome cependant, nous voyons tout d'abord un peuple que d'autres tâches absorbent et qui n'a pas été doué, ce semble, du talent d'embellir, au moyen du style et des fines expressions, ses sentiments et ses pensées.

« Pendant les cinq premiers siècles de son existence, Rome, cité agricole, politique, guerrière, s'inquiéta peu de poésie, dit M. Patin. Elle avait bien autre chose à faire. Il lui fallait cultiver ses champs et, dans les intervalles du

travail, vaquer sur le forum au soin des mille procès engagés entre les petits propriétaires obérés et leurs riches et exigeants créanciers. Il lui fallait, à travers la mobilité des formes politiques et la constante dissension des ordres, se constituer péniblement au dedans. Il lui fallait s'étendre au dehors par la conquête, gagner, pied à pied, avec une opiniâtreté infatigable, dans des guerres sans cesse renaissantes, les extrémités méridionales de l'Italie, d'où elle chassait Pyrrhus; pénétrer en Corse, en Sardaigne, dans la Sicile, où elle rencontrait les Carthaginois, qu'elle en chassait encore, les suivant jusque sur les rivages d'Afrique.

« Voilà, continue M. Patin, à quoi furent occupés les cinq premiers siècles de Rome, et si complètement qu'il ne lui resta plus de temps pour les arts de l'esprit, la littérature, la poésie. »

Mais c'est là une mauvaise excuse, et, quelque agriculteurs et guerriers qu'ils se montrent à nous, quelque envahis par les tracas d'une société à fonder et d'une nation à asseoir sur ses bases qu'on les suppose, les Romains, s'ils avaient eu en eux l'élan secret et le souffle, auraient été poètes et artistes, n'en doutons point. M. Patin le reconnaît bien vite, et il constate que « les Grecs, à cette époque, celle des guerres Médiques, de la guerre du Péloponèse et de tant de guerres civiles, étaient eux-mêmes bien occupés; et cependant, grâce à leur heu-

reux génie, au sein de tout ce mouvement social, se produisit le plus beau mouvement littéraire dont l'histoire ait conservé le souvenir. Rien de semblable n'eut lieu chez les Romains des premiers âges, gens pratiques, tout entiers à l'action, absorbés dans l'accomplissement des devoirs sérieux de la vie. »

Pas d'orateurs, pas même cette éloquence involontaire et inconsciente, mais qu'on rencontre, naïve et originale, chez les populations en apparence les plus grossières. Les Romains n'étaient encore que discuteurs et disputeurs. Ils n'avaient point de poètes; ils avaient des scribes, *scribæ*, qui rédigeaient, sur un *rythme horrible*, dit Horace, quelque chose qui ressemblait aux vers dorés de Pythagore ou, mieux encore, aux quatrains de Pibrac; des maximes à l'usage des gens de la ville et de la campagne, des formules législatives, d'informes chants de guerre et des épitaphes barbares. Malgré tout, M. Patin découvre, dans ce chaos, je ne sais quoi de l'ode et de l'épopée, et, liés à certaines formes scéniques, empruntées des Etrusques, les embryons même de la comédie et de la satire.

Mais rien ne fait pressentir que ces ébauches maladroites sont le commencement d'une grande littérature, et que, dans ces lueurs indécises, il y a une véritable aurore. Livrés à leurs seules forces, les Romains n'auraient donné au monde, je le crains, ni Virgile, ni Horace, ni Cicéron,

ni Tacite. Ils avaient besoin d'être élevés et formés par des maîtres; il fallait que Linus domptât l'humeur sauvage d'Hercule, qu'il assouplît ses doigts et les façonnât aux cordes de la lyre. Plus dociles que le héros, fils d'Alcmène, les Romains ont admirablement tiré parti et profit de la leçon.

« La marche progressive de la conquête du monde leur fit rencontrer les Grecs au ve siècle, dans l'Italie méridionale; au vi^e, dans la Sicile et dans la Grèce elle-même. Alors il arriva ce qui est toujours arrivé, ce qui est une loi de l'histoire, en vertu de laquelle la civilisation la plus avancée subjugue inévitablement celle qui l'est moins, quel que soit d'ailleurs le sort des armes; de sorte que le vainqueur peut se trouver intellectuellement, littérairement, le vaincu. C'est ce qui advint aux Romains, surpris dans leur barbarie par la politesse des Grecs, et, dès le premier contact, conquis à ses arts, à sa philosophie, à sa littérature, à sa poésie. »

Græcia cepta ferum victorem cepit,...

dit Horace. « La Grèce captive enchaîna son farouche vainqueur. » Le génie grec enfanta le génie romain. On se prit à étudier avec ardeur, puis à imiter avec passion ces étrangers si éloquents en toute chose, si ingénieux, si délicats et parfois si profonds! On adopta jusqu'à leurs erreurs et à leurs fables. Après s'être

appliqué à les traduire, on voulut importer dans le latin même leurs façons de parler, leurs biais et leurs tournures, leurs mots souvent, et la poésie qui, cette fois, naissait viable et se sentait vivre, adopta le nombre et la cadence, le rythme mélodieux des Grecs, se ploya aux règles qu'ils avaient inventées, et n'eut plus qu'une ambition, non pas de les vaincre, mais de marcher à leur suite ou de les égaler.

M. Patin nous fait assister à cette éclosion de l'intelligence littéraire et du goût à Rome, et personne n'a jamais mieux que lui débrouillé le dédale des commencements confus et obscurs de la poésie latine et signalé ses premières clartés. Il mêle toutes les patiences du chercheur érudit à toutes les clairvoyances du critique.

Ennius est le premier poète latin qui soit vraiment digne d'un pareil nom. Nous ne connaissons que trop peu de vers d'Ennius, et ces fragments sont loin d'être d'une qualité bien supérieure. Mais cet « ouvrier primitif de la poésie des Romains » a creusé les fondements de l'édifice que d'autres sauront bien élever plus tard, et il est curieux de voir quels ont été les fondements de cette œuvre grandiose et impérissable.

Ennius était un soldat, et, pour mon compte, je ne suis pas du tout étonné de voir la poésie se produire ainsi au milieu des armées. Est-il un métier plus propre à tenir en éveil et en haleine

l'instinct poétique que le métier de la guerre? La vie des camps, ses surexcitations, la variété de ses accidents et de ses surprises, ne laisse pas d'exalter l'imagination et de la porter en dehors, au-dessus des petits événements et des petites passions du monde prosaïque et terre à terre où s'agite la commune foule des mortels. C'est Caton qui découvre Ennius, en Sardaigne, « dans les rangs de l'armée romaine, où il porte le cep de vigne de centurion. Il l'amène, âgé déjà de quarante ans, à Rome, où s'achève sa longue vie, honorée par de grands talents, par des mœurs pures, et, dans la médiocrité de sa fortune, par l'amitié des personnages les plus considérables, des plus grands hommes de l'État. »

M. Patin consacre à Ennius et à ses œuvres un travail aussi complet que possible. Il analyse, au moyen de documents puisés, non seulement dans les livres des auteurs latins, qui ont touché à ces questions si controversées et interprétées en tous sens, mais encore dans les recherches des critiques, des scoliastes et des philologues allemands; il analyse, ai-je dit, et met au clair tout ce qui tient au patriarche des poètes latins et à l'influence qu'il exerça sur ses contemporains et ses successeurs.

C'est à Ennius, en effet, que les poètes didactiques remontent, et, dans une certaine mesure, Lucrèce procède de lui. Comme Lucrèce, et à une époque où de semblables hardiesses libre-

ment exprimées supposaient à la fois un grand essor de génie et un grand courage, il fait une justice éclatante des fables que la superstition a propagées et vulgarisées çà et là; et, par exemple, à propos de Jupiter, il s'écrie : « Ce dont je vous parle, c'est Jupiter, que les Grecs appellent Aer. C'est le vent, c'est la nue, puis la pluie, et après la pluie, le froid; ensuite, de nouveau, le vent et l'air. Toutes ces choses dont je vous parle, pourquoi est-ce Jupiter? Parce qu'il vient en aide aux hommes, aux villes, aux animaux. »

La satire était, nous l'avons dit, une des marques caractéristiques de l'esprit et du tempérament romain. La gent pratique et sensée, qui ne se laisse point distraire vainement de ses occupations et de son labeur, est volontiers portée à l'observation malicieuse, à la morale épigrammatique et *salée*, et, de la chose au mot, il n'y a pas loin. Les Romains ont excellé dans la satire, et, en ce genre du moins, je crois qu'ils ont de beaucoup surpassé les Grecs. Ennius est, en date, un des premiers satiriques latins. Horace lui-même le reconnaît, et, comme le faisait Ennius, il n'a pas dédaigné d'entremêler de jolis et piquants apologues à ses discours moraux.

Mais le titre qui recommande le plus Ennius à l'admiration et à l'estime de la postérité, c'est d'être l'auteur du poème patriotique intitulé les

Annales. Les *Annales* étaient du même coup l'histoire et l'épopée nationale : les faits mémorables et les hommes célèbres de la patrie y étaient recueillis et rassemblés avec soin, consacrés, couronnés, veux-je dire, devant toutes les générations à venir, et, comme dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère, c'est là que les nobles familles devaient rechercher à jamais la mémoire des aïeux et leurs vertueux exemples. Virgile, dans l'*Enéide*, fut animé plus tard du même désir, et, en nous reportant aux époques modernes, nous avons, dans les *Lusiades* de Camoëns, les archives de la noblesse portugaise, issue de braves guerriers et d'infatigables navigateurs. — Le vaste poème d'Ennius embrassait dans ses dix-huit livres l'histoire tout entière de Rome, depuis les temps les plus fabuleux jusqu'à l'époque même où écrivait le poète. C'était un vaste panthéon romain, où prenaient place les divinités et les hommes, l'Olympe plein de dieux, la Ville pleine de héros. « Par ses *Annales*, Ennius était devenu l'ami des illustres hommes de guerre, dont il avait été pendant tant d'années le centurion, mettant obscurément la main à ces grandes choses qu'il devait un jour célébrer. Les Fulvius Nobilior le payèrent par le titre de citoyen romain[1]; les Scipions, par une

1. Ennius était né à Rudies, en Calabre. Citoyen romain, il s'écrie :

Nos sumu' Romani qui fuvimus ante Rudini.

statue au milieu des images et dans le monument de leur famille. C'était bien à l'auteur des *Annales* que s'adressaient ces honneurs. Nous le savons par lui-même.... Il s'était préparé cette inscription où éclatait éloquemment le double orgueil du citoyen et du poète, sa confiance dans la durée du monument élevé par lui, non seulement aux lettres naissantes de Rome, mais à sa gloire politique et guerrière :

Aspicite, o cives, senis Enni imagini' formam
Hic vestrum panxit maxima facta patrum....

« Contemplez, ô citoyens, dans cette image, les traits du vieil Ennius. Voilà celui qui raconta les hauts faits de vos pères. Que nul ne prétende m'honorer par des larmes, des cris funèbres. Pourquoi? Parce que, vivant encore, je vole sur les lèvres des hommes. »

Ne rions pas de ces promesses que les poètes qui ont la conscience de leur génie et de leur œuvre osent ainsi se faire à eux-mêmes. L'œuvre peut s'altérer et se perdre, se disperser à tous les vents du ciel au point qu'on ait toutes les peines du monde à en retrouver les fragments épars, *disjecti membra poetæ*, mais le nom du poète reste à jamais dans les traditions, dans les honneurs, sans cesse renouvelés, du souvenir.

Ennius a composé des tragédies latines sur le patron des tragédies grecques. Ces tragédies,

au nombre de vingt-six ou de vingt-deux, et qui témoignent à la fois de la rare fécondité et de l'infatigable ardeur du poète, sont, la plupart, des imitations, des pastiches presque serviles du théâtre grec, tel que l'avaient créé et perfectionné successivement Eschyle, Sophocle et Euripide. Ennius adopta tous les procédés et tous les plans de ces maîtres incomparables, et il semble se pénétrer de leur esprit et comme de leur souffle. Eschyle, qui avait été soldat, lui aussi, excita naturellement son émulation et sa verve. Il imita de même Sophocle et Euripide, et s'efforça, non sans succès et sans gloire, de faire passer dans un style latin rude encore, résistant et revêche, à courber, pour ainsi dire, sous le joug, en ayant soin de les froisser le moins possible, les souples élégances des tragiques grecs. Il indiquait la voie, où, dans tous les ordres de composition, ses brillants héritiers, qui n'ont jamais cessé de relever des inspirations et des modes grecques, devaient le suivre.

D'Eschyle, Ennius a pris les *Euménides*; à Sophocle, il emprunta sa tragédie d'*Ajax* et peut-être ses tragédies d'*Athamas* et de *Télamon*; Euripide lui a fourni tout le canevas et souvent les broderies de son *Hécube*, de son *Iphigénie*, de sa *Médée* et d'autres pièces encore. Il prenait bravement, vaillamment, et de toutes mains. Ce Romain vainqueur se chargeait tant

qu'il pouvait et se parait des dépouilles opimes du Grec vaincu. Loin de nous la pensée de le blâmer ou de contester son droit, qui était, en définitive, celui de la bonne guerre.

Il ajoutait, d'ailleurs, autant que nous pouvons en juger par les fragments précieux qui nous restent de cette œuvre qui fut si considérable, il ajoutait et mariait aux qualités grecques la virilité romaine, la franchise et la force, cette honnêteté fière et sobre qui faisait dire à un autre poète latin, Publius Syrus, auteur lui-même de mimes et de parades burlesques, et, de plus, moraliste à la façon de Franklin et du *Bonhomme Richard* : « Nul ne saurait vivre avec plus de droiture qu'un citoyen romain. C'est pourquoi j'aimerais mieux un Caton que trois cents Socrates. »

Les Romains stoïques et, comme on dirait aujourd'hui, gens positifs avant tout, et peu accessibles aux illusions de toute nature, ont (Joseph Joubert l'a très finement et très judicieusement remarqué) introduit le beau moral et politique, où ils excellaient, dans le beau littéraire et civil, qui était le riche apanage des Grecs.

Dès Ennius, leur tendance de ce côté se fait voir et s'affirme.

« Telles sont, dit en se résumant M. Patin, les œuvres de formes variées, mais de caractère généralement philosophique et moral qui, attes-

tant l'activité poétique, le génie flexible dans sa rudesse d'Ennius, s'encadrent, pour ainsi dire, entre les grandes compositions auxquelles surtout s'attache son nom, ses majestueuses *Annales* poursuivies pendant toute la durée de sa vie de soldat, de citoyen comme de poète, les éloquentes tragédies par lesquelles il a marqué chacune de ses années. »

Qu'on ne dise donc plus le fumier d'Ennius, mais le champ qu'il a défriché et cultivé en tous sens et où les belles moissons viendront d'elles-mêmes après lui!

Mais nous n'avons touché ici qu'à un des chapitres, à l'un des plus intéressants, il est vrai, du remarquable ouvrage de M. Patin. Il y poursuit sa tâche, en étudiant l'ancienne tragédie latine chez les contemporains et héritiers d'Ennius, Pacuvius, Attius, etc. De là, passant à la comédie, il la prend aux Atellanes et aux Mimes, qui étaient des improvisations dialoguées et comiques, sur un motif plus ou moins satirique ou joyeux, licencieux même, et dont on retrouve un reste peut-être dans les farces italiennes proprement dites; puis il passe à Plaute, à Térence et à leurs contemporains. L'ancienne satire latine et Lucilius et Varron lui suggèrent des aperçus aussi justes qu'ingénieux. Cicéron, sérieusement examiné comme poète (un poète un peu sec, un peu pédant et qui sent son avocat!), sera encore, pour beau-

coup de lecteurs du livre de M. Patin, toute une révélation littéraire.

Lucrèce et Catulle, Virgile et l'*Enéide*, Horace considéré au point de vue du poète didactique, — tels sont les autres sujets que M. Patin a traités du haut de son érudition sans lacunes, avec ce sens du littérateur véritable qui, sans tomber jamais dans les minuties et les dissertations oiseuses, n'omet rien de ce qu'il faut dire et, à travers les questions qui semblent au premier coup d'œil les plus arides, sait nous intéresser peu à peu, nous retenir et nous instruire.

Juillet 1869.

LES FAUX DON SÉBASTIEN [1]

La curiosité des littératures étrangères nous est enfin venue, grâce au ciel, et, depuis quelques années, nous semblons avoir renoncé à ce préjugé d'Athéniens qui ne nous faisait voir et soupçonner autour de nous que des barbares. Que dis-je? nous avons passé d'un extrême à l'autre, et, au bout de toutes nos défiances, nous voilà tombés sur le compte de l'Angleterre et de l'Allemagne par exemple, dans un engouement tel qu'il n'est pas sans exagération, j'en ai peur.

Le Portugal a mis plus longtemps à gagner son procès chez nous, et c'est à peine si nous commençons à savoir qu'il y a en Portugal d'autres noms à citer que celui de Camoëns.

1. Étude sur l'Histoire de Portugal, par Miguel d'Antas, conseiller de la législation de S. M. le roi de Portugal en France; aujourd'hui Ministre plénipotentiaire du Portugal.

Certes, la patrie de ce poète des navigateurs et des conquérants, le pays illustre qui a donné au monde Vasco de Gama et Albuquerque et toute une lignée de grands hommes, n'était point fait pour se tenir en arrière dans le mouvement intellectuel et littéraire des peuples modernes. Aussi n'a-t-il pas manqué de se montrer brillamment et d'affirmer son individualité.

Je n'ai pas à entrer ici dans le détail et à prouver comment, de siècle en siècle, le Portugal a fourni son contingent aux sciences, aux lettres et aux arts; mais je tiens à constater qu'à notre date, il a ses poètes, ses critiques, ses romanciers, ses historiens, tous dignes de marcher de pair avec les plus justement célèbres et les plus recommandables.

Almeida Garrett, au moment où nos lettres contemporaines se rajeunissaient sous les inspirations de Chateaubriand, de Lamartine et de Victor Hugo, entreprit de rajeunir de même la vieille littérature classique portugaise, et il réussit vraiment à lui infuser un sang nouveau et fécond. Le roman, le drame, le poème proprement dit furent transformés merveilleusement et jetés dans les voies d'un progrès réel. Un aveugle harmonieux, M. Antonio de Castilho, unit bientôt ses efforts à ceux de Garrett et, grâce à lui, la lyre nationale a pu acquérir de la souplesse encore et de la sonorité. M. Antonio

Feliciano de Castilho, qui semble se rattacher à l'école anglaise, joint à des accents de lord Byron, des notes attendries et douces comme en a Tennyson dans ses rêveries les plus touchantes.

M. Mendes Leal est lyrique comme Victor Hugo et dramatique comme Alexandre Dumas. Ses odes et ses drames ont étonné et remué les esprits et les cœurs autour de lui. Mais, comme cela plus d'une fois a eu lieu même en France, la littérature a conduit M. Mendes Leal à la politique, et ce romancier, ce poète, a été député au Parlement et ministre d'État. La politique, par les sociétés qui vivent en ce siècle, se mêle à tout et, plus ou moins, nous tente tous. Nous la retrouvons chez M. Alexandre Herculano, chez M. Rebello da Silva, chez M. Teixeira de Vasconcellos. M. Alexandre Herculano s'est exercé dans bien des genres à la fois et, ce qui est plus rare, il a eu partout du succès. Ses vers et sa prose, ses études diverses, où il a traité savamment de l'histoire, de la philologie et de l'érudition spéciale des antiquaires, sont marqués au coin de ces œuvres qui durent, après avoir honoré le temps qui les a vues naître. MM. Rebello da Silva et Teixeira de Vasconcellos ont été de même, au début, des romanciers et des poètes fort distingués. M. Rebello da Silva a le coup d'œil profond et sévère, le goût des informations exactes, et ces qualités précieuses qui le rendaient particulièrement

propre à écrire l'histoire, il les complète par un style vigoureux et clair, tout à fait digne de la pensée qu'il doit interpréter et traduire. L'introduction à l'*Histoire de Portugal aux* XVIIe *et* XVIIIe *siècles* en est un glorieux témoignage.

M. Teixeira de Vasconcellos est un observateur fin, judicieux, et qui cache beaucoup de philosophie sous beaucoup de vivacité et de verve. Il a la pointe française, si l'on peut s'exprimer ainsi, et l'on devine à ses procédés littéraires que non seulement il est au fait de nos livres et de nos auteurs, mais qu'il a lui-même, dans un remarquable ouvrage, *le Portugal et la maison de Bragance,* pratiqué avec talent notre langue française. Publiciste éminent à Lisbonne, M. Teixeira de Vasconcellos serait un publiciste éminent à Paris.

Je m'oublie à travers ces souvenirs d'écrivains portugais et, me bornant à citer en courant, M. Andrade Corvo, poète dramaturge et savant; M. Castello Branco, qu'on ne craint point là-bas de comparer à notre Balzac; M. Thomaz Ribeiro, l'auteur d'un poème patriotique, *Don Jaime,* etc., j'arrive au plus vite à M. le chevalier d'Antas, un Portugais, lui aussi, mais qui me paraît destiné, plus que tout autre, à former le lien et à marquer la parenté entre l'esprit moderne de la France et l'esprit moderne du Portugal.

M. d'Antas, comme bien d'autres étrangers, comme Hamilton, comme Grimm, je dirais volon-

tiers comme le grand Frédéric, a subi de bonne heure l'influence de notre littérature et de nos idées. On n'habite d'ailleurs point Paris impunément; bon gré, mal gré, on sent dans cette ville incomparable, qui appartient au monde autant qu'à la France, que le meilleur passeport intellectuel, le plus accrédité en Europe et le mieux compris, est un passeport français.

Un livre écrit en français a toutes les chances possibles d'être lu cent fois plus qu'un autre, et s'il est bien écrit, la durée et la renommée lui sont à jamais acquises.

Voilà pourquoi M. d'Antas a, par patriotisme même, voulu écrire en français sa belle et sérieuse Étude sur l'histoire de Portugal, *les Faux Don Sébastien.* Il y a là, si je ne me trompe, un double hommage à l'adresse des deux peuples, et dont on doit lui savoir gré. Le Portugal est fier de l'œuvre, j'en suis sûr, et la France adopte l'auteur.

Je ne sais de quelle école historique relève le nouvel historien. Je crois qu'il s'est peu préoccupé lui-même des systèmes adoptés çà et là et des procédés en vogue; mais que, se réservant de dire les choses à sa manière, il s'est attaché surtout à connaître son sujet et à porter le plus de lumière et de vérité possible sur l'époque et les hommes qu'il se proposait d'étudier. Dans ce but, il s'est livré aux recherches les plus diverses et, pendant des années, il n'est

pas d'archives qu'il n'ait soigneusement explorées, pas de documents d'une certaine valeur auxquels il n'ait demandé une information, un témoignage, un enseignement quelconque. De là, dans cette histoire des *Faux Don Sébastien*, une précision et une critique aussi judicieuses qu'éclairées.

La narration est venue ensuite, — un récit sans prétention d'aucune sorte, mais net, concis, rapide, et qui, parce qu'il est naturel et simple, ne laisse pas, en mainte occasion, d'atteindre à l'éloquence même. « Il n'y a que les étrangers pour parler ainsi notre langue », me disait à ce propos un homme d'un grand sens.

Mais la philosophie et la leçon, où sont-elles? allez-vous dire. Eh bien! elles ressortent d'elles-mêmes d'un pareil ouvrage, lequel retient le lecteur comme un roman et l'intéresse sans relâche à des personnages qui, sous une autre plume, auraient paru mesquins, vulgaires, inférieurs au rôle que chacun d'eux reprend à son tour et trop étroits pour le costume royal dont ils s'affublent. M. d'Antas ne les présente, il est vrai, que comme des comparses sur une scène où se joue le drame, autrement saisissant et vif, de l'esprit de liberté en lutte avec l'esprit de domination et de servitude. Il s'agit de savoir si l'on peut étouffer dans un peuple l'instinct patriotique, le sentiment national, et s'il n'y a pas dans les âmes humaines des frontières telles

que les plus habiles politiques et les plus farouches conquérants ne pourraient ni les effacer ni les franchir.

Les Faux Don Sébastien sont un des livres les plus sérieux qui aient paru dans ces derniers temps, et qui ne sera point déplacé dans les bibliothèques, entre l'*Histoire de don Pedre*, de M. Mérimée, et les belles monographies historiques de M. Mignet, sur Marie Stuart et sur Antonio Perez. Félicitons et remercions sincèrement l'écrivain étranger qui s'est plu à enrichir ainsi notre littérature contemporaine d'un ouvrage si consciencieux et si méritant.

Le roi Don Sébastien de Portugal, jeune, ardent, mais téméraire à l'excès et livré de bonne heure aux scrupules d'une dévotion méticuleuse, s'engagea, en 1578, dans une expédition contre les Maures, et au moment où il rêvait d'une glorieuse Croisade, il fut vaincu et tué sur le champ de bataille d'Alcacer-el-Kebir. Avec lui périt une valeureuse et brave armée, la fleur et, qui plus est, l'unique ressource du pays tout entier.

Il est des malheurs qui tombent sur nous et contredisent nos espérances d'une façon si imprévue et si cruelle, que nous ne pouvons croire à ces coups de fortune. Le Portugal, frappé au cœur, se cramponna tant qu'il put aux dernières illusions. On se dit qu'un prince jeune et vaillant, comme était Don Sébastien,

est toujours défendu par la Providence, que le cadavre retrouvé et reconnu par quelques soldats et gentilshommes ne pouvait être celui du roi, que le roi avait disparu, qu'il s'était éloigné, mais qu'il reviendrait un jour plus fort et plus invincible que jamais.... Ne nous étonnons point de ces crédulités, familières à notre espèce, et souvenons-nous que, parmi les débris de cette grande armée qui ne se rendit pas, mais fut écrasée à Waterloo, plus d'un vétéran, il y a quelques années encore, soutenait intrépidement que l'homme de Sainte-Hélène restait vivant sur son rocher, et qu'il rentrerait à son heure dans sa grande capitale.

La crédulité pousse aux légendes et aux prophéties. Les prophéties et les légendes abondèrent tout à coup en Portugal, et quand Philippe II mit le pied sur ce royaume, elles devinrent la consolation et le refuge du pauvre peuple, que courbait le joug étranger. En attendant le retour du roi, on pensa à la France. La France est le pôle vers lequel se tournent irrésistiblement les regards des opprimés. D'anciennes traditions d'ailleurs établissaient une fraternité véritable entre les Gaulois et les Lusitaniens, et alors rien ne s'opposait, disait-on, à ce que les forts prissent en main la cause des faibles.

« Le mécontentement de la nation portugaise et ses regrets de l'indépendance perdue, dit

M. d'Antas, datent, nous le voyons, des premiers jours de la domination espagnole. M. de Vivonne de Saint-Goard, ambassadeur de France auprès de Philippe II, constate ce mécontentement dans de nombreuses et intéressantes dépêches, et cherche à convaincre son gouvernement des avantages qu'il y aurait à aider d'une manière efficace les Portugais à secouer le joug espagnol. Il conseille à Henri III d'envoyer des secours à don Antonio, aux Açores.... Plus tard, dans une dépêche datée du 26 juillet 1582 il va jusqu'à dire que si la France avait voulu profiter des occasions, les Espagnols ne se seraient pas emparés du Portugal, et que, même en ce moment, il était persuadé que si l'on pouvait effectuer un débarquement de douze cents hommes à Lisbonne, les Portugais se soulèveraient en masse, chasseraient les Espagnols et peut-être même réussiraient à s'emparer de la personne de Philippe II.... Malgré ses efforts, M. de Saint-Goard ne put décider le cabinet du Louvre à prendre une attitude énergique. L'ambassadeur n'avait réussi qu'à faire aimer la France en Portugal, parce qu'on espérait que de ce côté viendrait le salut. »

Mais voilà que l'espérance avait couvé assez longtemps dans les âmes pour éclore et se montrer enfin. Les imposteurs, qui savent profiter des circonstances et exploiter à leur bénéfice la naïve bonne foi des multitudes, commencèrent à

paraître. Il y a eu autrefois des faux Smerdis qui ont fait figure en Perse; un faux Démétrius a occupé le trône des czars; quelques faux Louis XVII ont essayé de surgir en France et de préoccuper la Restauration.... Tout événement mystérieux ou inexpliqué encore fait lever le ferment des mauvaises passions, du mensonge et des convoitises, et l'on voit alors des aventuriers qui se prennent à jouer aux dés avec la destinée.

Le premier faux Don Sébastien, qui est connu sous le nom du *roi de Penamacor*, était une sorte d'ermite défroqué, aimant la bonne chère et la vie joyeuse, et, à la tête d'une bande de sacripants comme lui, se plaisant à courir le monde pour mettre en valeur la munificence des riches et la crédulité des pauvres. Personne au monde ne ressembla moins au roi Don Sébastien.

Arrêté, emprisonné, jugé, condamné aux galères, le roi de Penamacor désarma la sévérité des juges par les plaisanteries qu'il débita sur son propre compte, et qui, s'il eût été un peu plus honnête, lui donneraient l'air du moine rabelaisien, frère Jehan des Entomeures. « En 1588, on retrouve le roi de Penamacor à bord d'un des bâtiments de la formidable flotte l'*Invincible Armada,* que Philippe II envoyait contre l'Angleterre, et qui appareilla dans le port de Lisbonne. Il était là sans doute comme galérien

rameur. Il parvint à se sauver et à gagner les côtes de France. »

Matheus Alvares lui succéda, pour ainsi dire, et celui-là est désigné généralement sous le nom du *roi d'Ericeira*. Un an à peine s'était écoulé depuis la disparition du roi de Penamacor, quand Matheus Alvares, soutenu par les sympathies des paysans, se déclara tout à coup pour le feu roi Don Sébastien. Lui aussi avait été ermite, mais du moins il avait l'âge du roi, et, comme Don Sébastien, il avait le teint blanc et la barbe rousse. Plein d'initiative et d'audace, doué même d'une certaine véhémence de langage, il attaquait rudement la domination espagnole, et avait l'art de séduire ses auditeurs qui ne tardaient pas à devenir ses partisans. Proclamé bientôt par de nombreux adeptes, Alvares en vint alors à causer de vives inquiétudes au gouvernement espagnol qu'il semblait défier de son quartier général d'Ericeira. Mais vaincu enfin par le corrégidor da Fonseca, il fut livré avec deux ou trois de ses compagnons et dirigé immédiatement sur Lisbonne.

Matheus Alvares confessa son imposture, et, devant ses juges, il fit entendre quelques paroles qui ne manquent ni de grandeur, ni de courage : « Si j'étais parvenu à réussir, dit-il, j'aurais abdiqué ma royauté d'emprunt et, du haut du balcon, m'adressant au peuple, je lui aurais dit : Regardez-moi bien, je ne suis pas le roi Don

Sébastien; mais je suis un homme de cœur, un bon Portugais, qui vous a délivrés du joug castillan. Maintenant que vous êtes libres, choisissez et proclamez roi qui vous voudrez. »

Le roi d'Ericeira fut décapité. — Il y a eu un intervalle de dix ans entre le second faux Don Sébastien et le troisième aventurier qui a essayé de jouer à sa manière le même rôle. Celui-ci avait nom Gabriel de Espinosa et il était pâtissier à Madrigal. Aucune distinction dans l'esprit ou dans le caractère, ni la moindre originalité ne semblaient encourager ou expliquer sa tentative. C'était un personnage absolument nul, plat et trivial. Mais tel quel, il devint le centre et comme le pivot d'une conspiration véritable.

Un prêtre portugais, Fray Miguel dos Santos, avait inventé ou découvert ce prétendant inattendu, et au moyen d'intrigues habilement ourdies, il ne tarda pas à intéresser à son sort la petite-fille de Charles-Quint, dona Ana.

Dona Ana, après la mort de Don Juan d'Autriche, son père, avait été jetée dans un couvent, sans qu'on eût pris la peine de consulter sa vocation ou ses goûts. Elle ne paraît pas, en effet, avoir eu jamais d'inclination pour le cloître, et, dans cette vie monotone et sombre de Santa Maria la Real, sa jeune imagination ne pouvait que s'exalter, en silence, au rêve ou au souvenir d'un monde qu'on lui avait si cruellement interdit.

Fray Miguel dos Santos était son confesseur, il dut comprendre de bonne heure tout le parti qu'on pourrait tirer d'une auxiliaire illustre et d'une femme passionnée et ardente comme dona Ana. Il lui ménagea donc des entrevues avec Espinosa, — ce roi détrôné et malheureux, un amant peut-être et un royal époux!

Espinosa se prêta à la comédie du malheur et de l'amour et, bien qu'il n'eût pas une seule des grâces ou des distinctions qui séduisent, on le plaignit. On lui dit sans doute : « Vous êtes mon cousin, et je sais comme vous tout ce qu'on peut souffrir! » puis, sans qu'on eût l'air de s'en douter, on l'aima.

Il est difficile qu'une femme, surtout dans les conditions où dona Ana se trouvait placée, n'aime pas le premier homme qui lui parle d'amour, fût-il laid, fût-il vieux même, et ne fût-il pas roi!

Fray Miguel triomphait....

M. d'Antas nous a raconté cet épisode de dona Ana avec un merveilleux talent d'observateur philosophe, et l'histoire ici prend tout l'intérêt et tout le charme d'une étude de mœurs comme on en écrivait autrefois et comme on n'en écrit plus, hélas! Les lettres de dona Ana à l'homme qu'elle regarde comme le roi Don Sébastien, sont semées des traits les plus naïfs, mais parfois les plus sentis et les plus éloquents. Un pas de plus, et nous aurions quelque chose

qui ressemblerait aux *Lettres d'une Religieuse portugaise.*

Mais la fille de Don Juan d'Autriche n'était qu'une femme faible à tous égards, et la part du sang du héros était petite dans ses veines. C'est pourquoi, quand Gabriel de Espinosa est tombé aux mains des juges espagnols et que son imposture est à peu près reconnue, nous voyons la pauvre recluse implorer humblement la pitié et la miséricorde de son redoutable cousin, le roi Philippe II, et se parjurer elle-même et se renier dans un abaissement qu'on regrette. Elle n'a qu'une excuse, c'est la propre vilenie d'Espinosa et la grossièreté de la trame où Fray Miguel n'a pas craint de la mêler.

Je n'entre pas dans toutes les complications du procès de Fray Miguel dos Santos et de Espinosa. J'y renvoie le lecteur, qui verra avec quel art et quelle adresse l'historien a su porter le jour de la vérité et de la critique dans un dédale, inextricable jusque-là, d'opinions diverses, de contradictions et d'erreurs.

Gabriel de Espinosa et Fray Miguel furent condamnés à être pendus et furent exécutés.

Mais le quatrième et le plus célèbre des faux Don Sébastien (car on pourrait dire vraiment qu'il y a eu toute une succession de ces prétendus rois) était un Italien, Marco Tulio Catizone, qui pensa que les émigrés portugais semés çà et là en France et en Italie pourraient fournir une

ample matière à son exploitation et à son industrie.

Le poète latin a cru devoir dire :

Una salus victis, nullam sperare salutem;

mais les vaincus et les exilés ne cessent jamais d'espérer, et, quelque déception qui survienne, de se reprendre à la moindre illusion qui remet sous leurs yeux le mirage de la patrie et de la liberté.

L'ancien prieur du Crato, le dernier représentant de l'indépendance du Portugal, était mort à Paris en 1595. L'émigration portugaise, qui s'était d'abord groupée autour de lui, se dispersa et l'on se mit à errer à travers l'Europe « cherchant partout les moyens de vivre et de conspirer ».

Or, le bruit se répandit un jour que le roi Don Sébastien, échappé miraculeusement au désastre d'Alcacer-el-Kebir, venait de se montrer à Venise. Plusieurs l'avaient vu, quelques-uns n'avaient pas hésité à le reconnaître.

On douta plus ou moins longtemps; mais la nouvelle était si bonne qu'on finit enfin par se rendre. A la tête des crédules qui motivaient leur foi, par toutes sortes de prophéties et de rumeurs qui avaient couru le monde relativement au retour de Don Sébastien, se trouvait Don Joam de Castro, un des personnages influents de l'émigration.

Le prétendu roi n'aurait pas soutenu un sérieux examen; il ne parlait point le portugais; il connaissait à peine quelques détails insignifiants de la vie de l'homme dont il usurpait la place; il ne fournissait à l'appui de ses dires que des preuves souvent ridicules, toujours insuffisantes. Qu'importe! On l'acclama en petit comité d'exilés, on salua en lui le véritable et l'unique roi de Portugal, et le complot serait devenu inquiétant pour l'Espagne, si l'on n'était parvenu, comme toujours, à mettre la main sur l'imposteur et sur ses principaux complices.

Ce Marco Tulio Catizone, qui n'avait pas laissé de préoccuper même les cabinets européens, n'était, somme toute, qu'un aventurier banal, de ceux qui cherchent à pourvoir à leurs plaisirs et à leur bien-être en faisant des dupes, et qui semblent se dire : — Soyons contents et menons la vie heureuse, au risque d'être rois!

On voit que l'histoire des quatre intrigants qui se sont donnés au monde pour le roi Don Sébastien, est curieuse et variée; mais, comme je l'ai dit en commençant, ils ne méritent le regard et l'attention du lecteur studieux que parce qu'ils ont été les marques vivantes que la nationalité portugaise palpitait encore et protestait sous l'oppression. S'ils ont obtenu quelque crédit, si l'on s'est laissé prendre à leurs artifices grossiers, si, pendant de longues années, les sébastianistes continuèrent à guetter le moment où le roi idéal,

c'est-à-dire le génie de tout un peuple, ressusciterait victorieux pour la gloire et le bonheur commun, c'est, comme l'a dit très bien M. d'Antas, que « la grande âme de la patrie vivait toujours et qu'elle usait ses fers en silence. Aussi, ajoute-t-il, quand l'heure providentielle eut sonné, elle se réveilla puissante, irrésistible, et, d'un seul coup, pour ainsi dire, la domination étrangère, écroulée de toutes parts, fut balayée du sol national. »

Là est la philosophie du livre de M. d'Antas, là est sa haute signification. Tout ce qui le distingue lui-même, l'étude sérieuse, le travail attentif et méthodique, l'ordre lumineux et précis, un esprit net et droit qui sait tirer des événements le sens et l'instruction qu'ils renferment et en montrer l'enchaînement et la portée; une manière qui n'exclut pas le charme, mais qui sait le tenir à sa place et qui ne donne pas trop à l'imagination, toujours prompte à se glisser par endroits dans l'histoire; un style très clair et très classique; — voilà quelques-unes des qualités si réelles, si positives, sans diffusion comme sans sécheresse, qui assurent à M. d'Antas une enviable place parmi les écrivains français contemporains, et à l'*Histoire des Faux Don Sébastien* un très haut rang parmi les études historiques, aussi bien en France qu'en Portugal.

Mai 1866.

JEHAN FOUCQUET[1]

Ce grand siècle de la Renaissance, qui nous apparaît tout fleuri et tout rayonnant, riche des merveilles de la poésie renouvelée et de l'art rajeuni, est l'œuvre lentement et soigneusement préparée du moyen âge. C'est le bel avril qui succède à des jours pâles, brumeux et froids, mais à des jours qui n'ont pas laissé de fournir leur tâche en quelque sorte : ils ont recueilli et abrité les germes précieux qui devaient éclore dans la saison suivante.

Le moyen âge est une époque fidèle avant tout et consciencieuse. La Providence, qui lui réservait la garde des trésors de l'antiquité, l'avait doué des vertus noblement jalouses et excessives des bons et loyaux dépositaires. Les lettres grec-

1. Heures de maistre Estienne Chevalier, trésorier des rois Charles VII et Louis XI.

ques et latines dans d'inestimables manuscrits, comme une rare et précieuse essence renfermée dans des vases d'or, n'étaient, d'une génération à l'autre, confiées qu'à des mains pieuses et savantes, qui avaient d'égales délicatesses pour les traités d'Aristote et les livres de saint Augustin.

Les couvents et les écoles, transformés en ateliers et en laboratoires, étaient peuplés d'ouvriers patients et studieux qui n'avaient qu'un souci : conserver dans leur intégrité et transmettre exactement à l'étude et à la patience de leurs héritiers ces grandes et sublimes reliques du génie et de l'industrie des aïeux.

Mais de pareils soins méritaient leur récompense. On ne pratique pas en vain les œuvres d'Homère et de Platon, de Virgile et de Tacite. Il s'échappe de toutes leurs pages un souffle qui vivifie et féconde tout ce qu'il touche.

La poésie éveille la poésie, l'art commande l'art. C'est pourquoi nous voyons poindre peu à peu des clartés dans le brouillard et les confusions du moyen âge. Les âmes chrétiennes puisent je ne sais quelle verve et quelle ivresse dans ces païens illustres qu'elles aiment et comprennent si bien, et, pour rester chrétiennes et orthodoxes, tout en ne reniant point leur enthousiasme et leur ivresse, elles se prennent à inventer l'art gothique, qu'elles opposent à l'art grec ; puis elles s'essayent dans des stances

et des hymnes religieuses, en attendant qu'elles aient la force d'aborder à leur manière l'épopée puissante et vaste où l'inspiration se déploie.

Elles l'aborderont magnifiquement avec Dante.

Mais que de tâtonnements! que d'efforts! que de tentatives diverses de la plume, du crayon ou du pinceau! Certes, ces travaux n'étaient pas sans valeur et sans gloire. L'art du moyen âge, qu'on a longtemps, bien à tort, appelé grossier et barbare, est au contraire, pour qui sait le voir et le saisir dans son mystère particulier et son symbolisme, plein de finesse naïve, et, jusqu'en sa bizarrerie, il a son sentiment et sa grâce. Il rappelle ces jeunes enfants qui nous plaisent et nous ravissent, soit que d'ineffables sourires se jouent sur leurs bouches roses, soit qu'ils bégayent des mots étranges et des phrases à peine articulées, ou même que de mutines et malignes grimaces tordent et crispent leurs jolis visages. Que voulez-vous? c'était là encore l'enfance. On la retrouve dans les fabliaux, dans les romans et les contes, dans les peintures et les sculptures, dans tout ce qu'entreprenaient ces chercheurs ingénieux qui furent nos pères; on la retrouverait, je le crois, dans le pédantisme de leurs écoles, lequel ne rappelle point et ne présage guère la morgue et l'outrecuidance du pédantisme qu'on a connu plus tard.

Le moyen âge est sans rival dans la science de l'ornementation, et, comme on dirait aujour-

d'hui, de l'illustration des manuscrits. Rien n'est plus exquis que les miniatures qu'on semait alors dans les psautiers et les livres d'Heures, et où des artistes ignorés, mais grands, usaient leur vie tout entière et livraient tous les caprices de leur imagination comme toutes les piétés de leur âme.

On a pu faire mieux, et, bien que les couleurs vives et franches des missels anciens aient retenu tout leur éclat des premiers jours, il faut convenir bien vite que le progrès a été rapide, et que, du XIVe au XVe siècle, l'exécution n'est plus du tout la même; mais, malgré les gaucheries et les inexpériences de ces peintre primitifs, il me semble que l'inspiration n'a jamais été plus parfaite, plus spontanée et naturelle, que de leur temps.

Il n'est pas de belle journée sans crépuscule du matin et sans aurore. La Renaissance a eu de même ses blancheurs matinales et ses rayons avant-coureurs. Au moment où elle va surgir, on la devine au mouvement qui se fait dans les esprits et surtout à la prodigieuse croissance à laquelle la littérature et les arts semblent être parvenus dès lors. Le génie moderne entre en son âge viril.

Je ne veux parler ici que d'un peintre de cette date, de Jehan Foucquet, qui remonte à l'extrême veille de la Renaissance et qui, à la façon d'un précurseur, d'un autre Jean-Baptiste, a l'air de

crier : « Préparez les voies! Ceux qui sont attendus vont venir. » Et il a lui-même sur le front un reflet des splendeurs qu'il annonce. On pressent que Michel-Ange et Raphaël ne tarderont pas à paraître.

La parenté est évidente entre Foucquet et le Pérugin. C'est comme l'air de famille qui se transmet d'un père illustre à un fils plus illustre encore.

Jehan Foucquet était Français, et même Tourangeau. Il était né à Tours en 1415 ou 1420, et il y avait, dans cette origine, tout un privilège véritable, — une sorte de prédestination au génie. N'est-ce pas dans ce Jardin de la France qu'allaient paraître aussi, l'un après l'autre, Rabelais et Descartes? L'art, la satire et la philosophie y devaient donner leurs plus belles fleurs et leurs fruits du plus haut goût.

Tours était d'ailleurs, à ce commencement du xve siècle, une ville où les arts étaient compris, cultivés, encouragés. Ses églises, parées richement de peintures et de sculptures d'un grand renom, offraient des modèles qui exaltaient l'enthousiasme et l'émulation des studieux, et, dans les rangs de sa noblesse, comme de son clergé, on citait dès lors des connaisseurs et des experts.

Nous savons peu de chose de l'extrême jeunesse de Foucquet, mais il n'est pas douteux qu'il n'ait réussi à fixer de bonne heure sur son talent

l'intérêt et l'attention. On remarqua ses ébauches, on apprécia ses premiers essais, au point qu'il ne tarda pas à devenir célèbre. Or toute célébrité artistique ou littéraire obligeait à un voyage à Rome. Rome, qui était le sanctuaire de toutes les traditions respectables, pouvait, à cette époque, et devait seule donner la consécration suprême aux supériorités d'ici-bas, de même qu'elle était chargée de marquer les places dans le ciel.

Foucquet partit donc pour Rome, où sa réputation était entrée avant lui.

Il semble avoir résidé dans cette métropole de 1443 à 1447. « En 1443, dit Chalmel dans ses *Tablettes chronologiques de la Touraine*, le pape Eugène IV fit placer dans l'église de la Minerve, à Rome, son portrait peint par Jehan Foucquet, considéré comme un des plus célèbres peintres de son temps, surtout pour le portrait. »

Jehan Foucquet aurait pu, s'il en avait eu la moindre envie, s'établir à Rome et passer à l'état de peintre italien. On le désignait déjà sous le nom de *Giovanni Fochetta* ou *Foccotta*, et on l'entourait de la considération la plus glorieuse. Il aima mieux revenir en France, dans sa jolie province de Touraine. C'est là qu'il se maria et qu'il eut deux fils, Louis et François, auxquels il légua son génie et sa manière, assez pour qu'on ait pu les confondre souvent avec lui-même. Charles VII régnait alors, et Agnès Sorel régnait

sur lui et avec lui. C'était une femme vraiment charmante, et que mille qualités et mille grâces défendaient contre l'opinion populaire, qui est peu portée d'habitude à l'indulgence envers ces hautes et belles pécheresses. On oubliait ce qu'il y avait d'irrégulier dans la conduite de la belle Agnès, et l'on ne pensait qu'à sa charité constante et à sa pitié inépuisable. On se disait que l'âme était excellente dans cette beauté sans défaut, et le peuple, comme le roi, se prêtait à la séduction.

Venue plus tard, et quand Bossuet tenait à la main les foudres de l'éloquence, elle eût été Mlle de la Vallière, mais, en aucune rencontre, elle n'eût ressemblé à Mme de Montespan.

« Près de Charles VII, a dit M. le comte de Laborde, s'élevait le fils de Jean Chevalier, son secrétaire. Estienne Chevalier montrait des dispositions heureuses; Agnès Sorel le distingua, le protégea et en fit son conseiller, peut-être même son confident. »

Quoi qu'il en soit, Estienne Chevalier, autant par son propre mérite et son dévouement que par la faveur de la noble dame, ne tarda pas à être appelé aux charges les plus importantes et il acquit des biens considérables. Nul mieux que lui n'était à même de prendre et de jouer avec honneur le rôle d'un Mécène intelligent et généreux. Il estimait Jehan Foucquet, et, de toutes ses forces, il aida à l'avancement de sa fortune et de sa renommée.

En février 1450, Agnès Sorel, qui relevait à peine de couches douloureuses, fut atteinte de la dysenterie. Mais la maladie se compliqua bientôt des plus alarmants symptômes, et l'on crut de toutes parts à un empoisonnement. On accusa le dauphin de ce crime : sa haine pour la maîtresse du roi autorisait toutes les suppositions.

Agnès fut forte devant la mort : elle l'accueillit avec résignation et courage, et ses dernières volontés ne demandèrent que de répandre ce qui resterait de sa fortune et de l'épuiser en aumônes abondantes et en bienfaits. Jacques Cœur, Robert Poitevin et Estienne Chevalier furent désignés par elle pour être ses exécuteurs testamentaires, et c'est Estienne Chevalier qui « conduisit les dépouilles mortelles de la noble dame à Loches, la paroisse la plus voisine de Fromenteau, lieu de naissance d'Agnès, et où elle voulut être enterrée ; c'est lui qui présida aux cérémonies de la sépulture, qui suivit les détails de l'exécution du monument funéraire destiné au chœur de l'église du château de Loches. L'artiste le plus en renom alors et le mieux préparé pour donner à la fois un bon portrait de la défunte et un modèle excellent de tombeau, c'était le peintre du roi Jehan Foucquet, qui avait connu la maîtresse du roi dans l'intimité de relations quotidiennes et qu'Estienne Chevalier estimait par-dessus tout.

« C'est probablement au milieu de ces soins,

continue M. le comte de Laborde, et dans la disposition mélancolique où ils devaient le placer, qu'Estienne Chevalier commanda à Jehan Foucquet un tableau *ex voto* pour l'église de sa ville natale, l'église de Notre-Dame de Melun, dont il était le bienfaiteur, et où il avait creusé le tombeau de sa femme en s'y réservant sa place. »

Foucquet devait, pour se conformer aux intentions d'Estienne Chevalier, le représenter lui-même en compagnie de son patron, à genoux devant Notre-Dame; mais voilà que, par une de ces hardiesses qui ont été si souvent imitées dans la suite, le peintre imagina de prendre Agnès pour son modèle de la Vierge, « de manière à confondre dans l'esprit d'Estienne Chevalier le but de sa prière et son objet ».

La divine Mère, dans ce tableau, est peinte au moment où l'Enfant vient de quitter son sein; elle regarde ce doux et frais nourrisson et, dans son extase muette, elle oublie de couvrir ce sein nu qu'elle lui donnait tout à l'heure.

C'est Marie assurément, mais c'est aussi Agnès Sorel, et personne ne se trompa à la ressemblance.

Cette Vierge de Melun disparut dans la tourmente de 1793 et, vendue à M. Van Ertborn, elle alla enrichir le musée d'Anvers.

Les œuvres de Foucquet sont considérables. Au moment où Boccace était l'auteur en vogue dans toute l'Europe, et où ses livres faisaient les

délices des seigneurs et des dames de la cour et de la ville, il est tout naturel que le futur peintre du roi Louis XI ait songé à décorer le manuscrit de Boccace d'élégantes et fines miniatures. Le manuscrit ainsi illustré est précieusement conservé à la bibliothèque royale de Munich. Mais ce n'est pas le *Décaméron*, comme on pourrait le croire, qui a fourni à Foucquet les sujets de ses compositions : il les a attachées à un livre moins gai, mais peut-être d'un profit plus réel et d'un intérêt plus moral : *les Cas des nobles hommes et femmes malheureux*, à commencer par Adam et Ève, l'infortuné couple du Paradis terrestre.

La Bibliothèque impériale de Paris possède une autre collection, fort remarquable, des miniatures de Jehan Foucquet : ce sont onze sujets destinés à illustrer un manuscrit des *Antiquités judaïques* de Josèphe.

On sent, dans ces belles pages, circuler partout l'esprit de la Renaissance. L'art nouveau perce de tous côtés, dans ses imaginations recherchées et ingénieuses, dans ses élégances d'attitude et de pose, dans son charme et jusque dans ses audaces; mais à la science de l'ordonnance pittoresque et déjà de la perspective, Foucquet joint cette naïveté délicieuse qui caractérise l'esprit et les procédés du moyen âge, et que rien n'a su faire oublier plus tard.

C'est là surtout ce que nous retrouvons dans le livre d'Heures que Foucquet fut chargé d'orner

et d'enluminer pour l'usage de maître Estienne Chevalier, son protecteur et son ami. Estienne Chevalier, nous l'avons dit, avait le goût du beau et, qui plus est, l'instinct du progrès en tout genre d'invention ou de découverte. Foucquet, pour répondre à ce qu'attendait de son savoir-faire le financier amateur, déploya les ressources les plus variées de son talent, et il réussit à composer une merveille ou plutôt une suite de merveilles sans égales.

Ce beau livre d'Heures, que de Gaignères et Montfaucon signalaient à l'admiration de la postérité, passa pieusement, par droit d'héritage, d'une bibliothèque à l'autre, jusqu'au commencement du XVIIIe siècle. Mais, déchiré alors par des mains ignorantes, les fragments s'en allèrent dispersés çà et là. Comment les recueillir? Comment reconstruire un document si précieux dans son ensemble et si nécessaire à l'histoire de la peinture en Europe?

Heureusement que M. Louis Brentano, à Francfort, et, à Paris, MM. Feuillet de Conches et Didot, se trouvaient possesseurs, celui-ci de quarante des miniatures incomparables, et ceux-là de quelques autres, non moins belles; heureusement encore que M. Léon Curmer a entrepris de réunir pièce à pièce et de nous restituer l'œuvre aussi complète que possible. Voilà pourquoi il se fait que, grâce au ciel, le livre d'Heures de maistre Estienne Chevalier non seulement n'est pas perdu,

mais qu'il est livré désormais tout entier, et à de nombreux exemplaires, à ce public délicat que les curieux et rares chefs-d'œuvre attireront toujours.

Nous avons ainsi *Marie Madeleine aux pieds du Sauveur*, l'*Arrestation du Christ*, la *Décapitation de saint Jacques le Majeur*, le *Couronnement de la Vierge*, *le Crucifiement de saint Pierre*, les *Funérailles*, etc., etc., toute une variété de sujets conçus avec une grande originalité de pensée et de sentiment, et interprétés en vraie main de maître. Le fond du tableau, c'est la France, c'est Paris. Le peintre religieux, en Jehan Foucquet, est aussi un peintre national. Les scènes qu'il groupe et qu'il déroule deviennent presque françaises et contemporaines de Charles VII et de Louis XI, par l'expression des physionomies, par l'ajustement et la coupe des costumes, par telles réminiscences de nos villes et de nos campagnes. Ici, près de Job sur son fumier, nous voyons le donjon et les fossés de Vincennes; là, derrière Jésus-Christ mort et descendu de la croix, c'est Notre-Dame de Paris et ses deux grandes tours; ailleurs, c'est la Sainte-Chapelle et le Châtelet. La bordure du tableau double ainsi l'intérêt qu'inspirent l'action même et les personnages. Et comme ces personnages vivent! comme ils sont bien naturels d'expression, de tenue et de geste! Quel goût parfait dans le coloris et même dans les détails acces-

soires, dans l'éclat des draperies et de l'ameublement!

Si Jehan Foucquet rappelle d'avance le Pérugin, il fait aussi penser à Raphaël — par je ne sais quoi de plus habile dans la touche, et à la fois de moins innocent et de moins ingénu que les illustres enlumineurs et imagiers qui l'ont précédé. On sent que les doigts de l'artiste se sont assouplis au pinceau et que désormais la main ne tâtonnera plus.

Après la mort de Charles VII, Louis XI, qui faisait le plus grand cas de Jehan Foucquet, le nomma *peintre du roi* en titre d'office et le chargea de travaux divers. En 1470, suivant un document authentique, on lui confia l'enluminure d'un livre d'Heures pour la duchesse d'Orléans, Marie de Clèves, la veuve de ce gentil Charles d'Orléans, qui nous a laissé de jolis vers. Elle cultivait elle-même, non sans succès, les lettres et les arts.

Vers 1474, Louis XI songeait sérieusement à la mort. Ses prières à Notre-Dame d'Embrun pouvaient bien, pensait-il, n'être pas suffisamment exaucées, et sa confiance en Coictier avait diminué de beaucoup. Il fit, en conséquence, quelques préparatifs et se préoccupa même de sa sépulture. Il tenait à être bien enterré, et comme il n'ignorait pas qu'en toute rencontre il ne faut point laisser faire à autrui ce qu'on peut faire soi-même, il manda son premier sculpteur,

Michel Colomb, et son premier peintre, Jehan Foucquet.

« Tous les deux, dit M. Vallet de Viriville, reçurent l'ordre de lui soumettre un modèle réduit de tombeau, celui-ci peint et celui-là sculpté. Les comptes royaux, sous la date de 1475, nous fournissent encore cette mention : « A Jehan Foucquet, peintre du roi, pour entretenir son estat ».

Jehan Foucquet, suivant toute apparence, mourut vers 1485. Il était âgé de soixante-cinq ou soixante-dix ans.

Depuis quelques années, M. Curmer a publié, coup sur coup, l'*Imitation de Jésus-Christ*, le *Livre d'Heures de la reine Anne de Bretagne*, *les Évangiles*, etc. Ce fut de toutes parts un cri d'admiration. Les manuscrits à date du VIIIe siècle étant copiés à s'y méprendre, et page à page, l'art se faisait voir dans ses métamorphoses les plus caractéristiques jusqu'au XVIIe siècle. Les échantillons choisis et groupés savamment révélaient dans M. Curmer, sous son modeste titre d'éditeur, un archéologue distingué et un critique. Les Heures de maistre Estienne Chevalier continuent brillamment des explorations si méritoires, à travers les produits de la science et du talent des époques antérieures.

11 mai 1886.

LUIZ DE CAMOËNS

Un poète a dit autrefois que « les petits livres ont leurs destinées » et maints petits livres admirables qui se sont couverts de gloire, Anacréon et Horace, par exemple, en passant d'une génération à l'autre, ont prouvé surabondamment la vérité et la justesse de cette parole.

Il y a dans l'histoire du monde, de petits peuples, nés pour de grandes actions ou des pensées mémorables, et qui ont montré, eux aussi, qu'ils savaient à leur manière se faire une place ici-bas et la défendre dignement des bras, du cœur et de l'esprit. Le Portugal, qui se détache et s'allonge, à l'occident, sur la péninsule hispanique, dans sa partie la plus accidentée, la plus montagneuse et tout à fait au bord de l'Océan, quelque resserré et mince qu'il paraisse au premier coup d'œil, n'en est pas moins un des pays

qui ont beaucoup fait parler d'eux sur la terre et dont il a fallu toujours réserver l'importance et l'honneur. Vous vous souvenez de la chanson de Mignon dans *Wilhem Meister*. L'idéal de la jeune fille, la contrée où les orangers et les citronniers fleurissent sous un ciel limpide et bleu, rappelle assurément le Portugal, ou mieux cette Lusitanie dont le nom est si poétique et si doux à prononcer.

Toutefois, malgré la beauté de leurs montagnes et de leurs plaines, malgré la richesse et la fécondité des eaux de leurs fleuves, les Portugais négligèrent constamment l'agriculture et, comme les races oisives de l'Orient, ils commencèrent par être bergers. Les bergers sont des contemplateurs et des rêveurs. L'horizon mystérieux, la mer plus mystérieuse encore, les étoiles qui voyagent sans cesse ou semblent voyager, — il n'est rien qui ne mette plus en mouvement et en marche leurs imaginations ardentes et vagabondes.

Les Portugais étaient chrétiens, et les musulmans avaient conquis leur pays. Le joug est dur d'un étranger, surtout quand cet étranger n'a rien de commun avec nous, pas même Dieu. Le besoin de l'affranchissement, l'amour de la gloire, le goût des promesses aventureuses et l'esprit de chevalerie créé par le christianisme changèrent bientôt en soldats et en matelots, le peuple des pasteurs. Les ambitions s'appellent et s'entraînent : peu à peu le champ des victoires

et des conquêtes s'agrandit. On avait mis le pied en Afrique, et l'on voulait aller plus loin. Le génie des découvertes, dont le peuple portugais paraissait doué, lui révéla, dès Alphonse V et Jean II, la forme péninsulaire de l'Afrique. Leurs navires franchirent dès lors la zone torride et ne tardèrent pas à doubler ce redoutable cap des Tempêtes qui, suivant l'expression prophétique de Jean II lui-même, devient pour eux le cap de Bonne-Espérance. Le chemin de l'Inde était ouvert, et l'on sait combien ils en profitèrent dans la suite.

Le Portugal, durant de longues années, ne s'est point regardé comme séparé du reste de l'Espagne, au moins moralement, si l'on peut ainsi s'exprimer. Les Portugais se reconnaissaient pour Espagnols, mais sans se confondre avec les Castillans, auxquels ils ne ressemblaient ni par le caractère, ni par la langue, ni par la littérature, très appréciables dès lors et très distincts chez les deux peuples. Ce qui ne veut point dire, qu'il n'existait pas dans ces caractères, dans ces langues et dans ces littératures, bien des parentés sensibles et parfois on ne peut plus fraternelles.

Le dialecte portugais, qui fut d'abord parlé en Galice, est, comme le dit très bien Sismondi, « du castillan contracté; mais la contraction a été si forte, qu'elle a fait le plus souvent disparaître des mots les sons caractéristiques.... Tel

est, ajoute-t-il, le rapport du hollandais au haut allemand, du danois au suédois, du vénitien au romagnol. »

Le portugais est agréable à l'oreille et même mélodieux, quoiqu'il soit un peu encombré de syllabes nasales, et il se ploie facilement aux exigences de la musique, comme aux élégances de la poésie. S'il faut s'en rapporter aux érudits de Lisbonne et de Coïmbre, cet idiome était employé déjà — très formé, très précis, très grammatical — parmi les chrétiens qui furent soumis aux Arabes lors de l'invasion musulmane en Espagne. Hardi, guerrier, porté volontiers aux entreprises lointaines, ce vaillant petit peuple portugais se sentait, en quelque sorte, de grands bras. La mère patrie, au bord de l'Océan, avait l'air d'un navire à l'ancre, mais qui envoyait de toutes parts, jusque sur les plages les plus inexplorées, des chaloupes industrieuses et conquérantes. L'Inde immense, renfermée dans son énorme muraille, connut et respecta la puissance portugaise. Cependant le Portugal ne négligeait point, comme on serait tenté de le croire, la culture des sciences, des lettres et des arts. Dès la fin du XIIIe siècle, un roi, surnommé le *Laboureur* et le *Sage,* dom Diniz, créa l'Université de Lisbonne et la remplit de savants illustres. Après des fortunes diverses, cette Université, qui avait été transportée plusieurs fois de Lisbonne à Coïmbre et de Coïmbre à

Lisbonne, fut définitivement fixée à Coïmbre par Jean III, et, pendant tout le XVIe siècle, en pleine Renaissance, elle étendit en France, en Allemagne et en Italie son renom et sa splendeur.

C'est elle qui ordonna et régla les études dispersées et jusqu'alors à peu près stériles, des érudits et des poètes indigènes, elle les réunit et les groupa eux-mêmes de manière à en faire valoir toutes les forces et toutes les aptitudes. La poésie avait eu, au XVe siècle, une sorte de floraison en Portugal, et le *Concioneiro*, imprimé plus tard par les soins de lord Stuart, contient les essais de cent cinquante rimeurs, fort adonnés au genre burlesque et bouffon. Ces joyeux et satiriques chanteurs, qu'on peut comparer à nos troubadours et à nos trouvères, préparaient le génie national et épuraient la langue pour la rendre propre à des travaux plus relevés et meilleurs.

Sà de Miranda marque la nouvelle ère. Il a des accents inusités qui étonnent et ravissent autour de lui, il façonne et ploie le rythme au joug capricieux de la pensée et de l'inspiration. Après Sà de Miranda ou avec lui apparaissent Antonio Ferreira, Diogo Bernardes, Pedro de Andrade Caminha, toute une pléiade ou tout un cénacle. Ces vifs et délicats esprits subissent, il est vrai, plus ou moins, l'influence des littératures étrangères, et les imitations des poètes italiens abondent dans leurs œuvres ; mais on ne pourrait

sans injustice leur contester une véritable et native originalité dans la copie même et la reproduction.

Dans cette éclosion remarquable d'une foule de beaux talents, gardons-nous d'oublier des prosateurs et des historiens d'un glorieux mérite : Fernand Lopez de Castanbreda, par exemple et Joâo de Barros, qui a écrit l'histoire de l'Asie portugaise. C'est Joâo de Barros qui se plaignait à Jean III de voir la jeunesse s'appliquer aux poèmes amoureux, et qui demandait qu'à la manière antique on s'efforçât plutôt de célébrer les vertus et les hauts faits des grands hommes et des héros.

Il était réservé à Luiz de Camoëns de réaliser ce vœu du sévère historien. Tels étaient les devanciers et les contemporains de l'auteur des *Lusiades*, du poète portugais par excellence et qui, en vouant sa plume à la gloire et aux triomphes de sa patrie, a donné à l'Europe le premier poème épique qu'on ait écrit, dans une langue moderne.

Vers 1370, la querelle qui éclata entre don Henrique II et don Fernando, le fils de don Pèdre le Justicier, obligea une ancienne famille de la Galice à aller s'établir en Portugal. Cette famille était celle de don Vasco Pires de Camoëns, lequel, dit-on, était habile à tourner de jolis vers en galicien. La reine dona Sianor Telles le nomma gouverneur de son cousin don Alfonso,

comte de Barcelles, et l'enrichit de terres considérables, en y joignant de nombreux privilèges. Mais cette prospérité ne fut pas de longue durée. Vasco Pires de Camoëns, ayant pris le parti de l'Espagne contre le Mestre d'Aviz à la journée d'Aljubarrota, vit tous ses biens confisqués et son héritage réduit à quelques domaines de mince valeur dans le district d'Alem Tejo.

Un de ses petits-fils, Joam Vaz de Camoëns, servit avec distinction sous le roi chevalier Alphons V; mais la famille resta pauvre et Simâo Vaz de Camoëns était revêtu d'un grade secondaire dans la marine d'Emmanuel, quand il épousa dona Ana de Sà e Macedo, une jeune fille noble, mais sans fortune comme lui. De leur mariage naquit Luiz de Camoëns, en 1524.

Où le poète des *Lusiades* a-t-il vu le jour? Lisbonne, Coïmbre, Santarem et Alemquer se disputent l'honneur d'avoir été son berceau, mais deux contemporains de Camoëns, Pedro de Mariz et le licencié Manoel Carrea, se prononcent en faveur de Lisbonne, où Simâo Vaz était né et qu'il habitait encore en 1524.

Or, en cette même année 1524, mourut le grand amiral Vasco de Gama, ce héros des poèmes de Camoëns.... Achille pouvait désormais disparaître du théâtre du monde et léguer à Homère la garde de sa gloire et de sa renommée.

M. le vicomte de Juromenha, qui publie la dernière et la plus parfaite édition des œuvres

de Camoëns, relève à son tour une singulière coïncidence : Ronsard et Camoëns ont reçu, chacun dans sa patrie, le surnom de Prince des poètes de son temps, et tous les deux sont nés en 1524! Mais ce ne sont là que des coïncidences fortuites et qui ne méritent guère l'intérêt du critique. On ne sait rien de la première enfance de Camoëns. Il habitait à Lisbonne le quartier de la Mouraria (quartier des Maures), sur la paroisse de Saint-Sébastien, et non loin d'un couvent où des religieux de l'ordre de Saint-Dominique, lesquels étaient les amis de son père, durent probablement lui donner ses premières leçons. A treize ans, on l'envoya à l'université de Coïmbre, toute peuplée alors de professeurs savants et habiles et dont les noms ont été conservés. C'étaient : Diego de Gouvea, l'ancien recteur de l'université de Paris, Vincent Fabriens, l'helléniste fameux, Pedro Nunrez, le cosmographe et le mathématicien, etc., etc. De là, pour Camoëns, une instruction aussi solide que variée et vraiment capable de nourrir et de réchauffer un précoce génie. Aux langues mortes, a dit lord Strangford, il ajouta la connaissance des langues vivantes. Il étudia l'anglais, le français, l'espagnol, l'italien et même le provençal. Son esprit dut prendre l'empreinte de ces lectures diverses, et c'est pourquoi on trouve en lui des ressouvenirs de Ronsard mêlés à d'autres réminiscences de Pétrarque et de Garcilaso. Il

ne cessa de professer pour ces deux derniers maîtres une admiration sans bornes.

« On dit qu'il y avait à Coïmbre, dans des salles consacrées à l'étude, a écrit M. F. Denis, une statue de la Sagesse, qui était aussi celle de la science, telle que l'entendait le moyen âge. Sur la base était gravée en lettres gothiques cette inscription : *Amice, sequere me et non dimittam te.... Disce vivere in servitute et mori in paupertate.* Il semble que cette vieille statue de la *Sapience*, était là pour dire toute la vie du poète. » M. F. Denis, que je viens de citer, nous a fait connaître en France, de première main, et Camoëns et la littérature portugaise. Ses investigations qui n'ont d'ailleurs rien négligé et qui ont porté la lumière sur tant de points obscurs, ou mal vus jusqu'à présent, de l'histoire, de la poésie et de l'art, se sont particulièrement attachés à l'Espagne et au Portugal. Il n'est pas un détail intéressant qu'il ne sache à merveille, — et qui veut pénétrer comme moi dans ce sanctuaire, quelque peu confus encore, des lettres portugaises, doit s'adresser à lui : il en a toutes les clefs.

Camoëns n'oublia jamais les douces et sérieuses journées qu'il avait passées à l'Université de Coïmbre. Il se plaisait à parler des « ondes sereines du Mondego », et, dans un retour mélancolique vers ses vieux professeurs et ses jeunes illusions, il s'est écrié quelque part :

« Oh! qui m'emportera au milieu des fleurs de ma jeunesse! »

Avant de quitter l'Université, il s'interrogea consciencieusement sur son avenir; il tâta le pouls, dit-il, à toutes les vocations; et sitôt qu'il en eut mis sérieusement en regard les inconvénients et les avantages, il se décida à n'être, hélas! que poète.... Il avait dix-huit ou vingt ans quand il retourna à Lisbonne.

Trop pauvre pour paraître à la cour et y faire figure, et en outre relégué à l'écart comme un cadet de famille, il fut du moins admis dans les cercles distingués de la ville et ne tarda pas à nouer de belles amitiés dans cette société d'élite, où les esprits et les cœurs étaient dignes de le comprendre. Il y rencontra don Constantino de Bragance, le duc d'Aveiro, le marquis de Villa Real, les comtes de Redando et da Sortelha, don Manuel de Portugal, qu'il appela plus tard son *Mécène*, et enfin le plus jeune, le plus cher et le plus regretté de ses amis, don Antonio de Noronha, dont il a pleuré si éloquemment la mort prématurée.

C'était un heureux temps pour lui et où rien ne manqua à sa gloire naissante, si ce n'est l'attention des poètes et des écrivains du temps, lesquels paraissent avoir ignoré complètement que leur plus redoutable rival et leur maître à tous, grandissait près d'eux en silence. Sà de Miranda vivait à la campagne; Gil Vicente

devait être mort depuis peu; Bernardin Ribeiro, plongé dans un deuil d'amour, se tenait caché dans sa « romantique » retraite de Cintra. De bonne heure Camoëns se montra sensible à l'attention et à l'estime des dames. Leurs enviables suffrages allaient au-devant de son talent et de ses œuvres. En outre, ses nobles amis lui donnaient l'exemple d'une galanterie raffinée : il n'en était aucun qui n'eût à faire parade d'une bien-aimée illustre ou obscure, toujours belle et charmante.

A en juger par les poésies galantes de Camoëns, il aima beaucoup et souvent. Imbu de la docte antiquité, mais enthousiaste admirateur des poètes de la Renaissance italienne, de Pétrarque surtout et de l'Arioste, il mettra donc au pillage, pour chanter ses amours, les Grecs, les Latins et les Italiens, mêlant la flamme purement classique des uns à l'esprit chevaleresque et aventureux des autres. Violante, Natercia, Dinamène, Nise, Gracia, Inez, Béatrix, Orithia, etc., défilent tour à tour dans ses vers.

Quoi qu'en aient pensé les biographes et commentateurs, je ne crois pas que tous ces noms n'aient voulu désigner qu'une seule et même personne, la Laure incomparable et unique du poète. Écoutez plutôt : « Au temps, dit-il, où j'avais l'habitude de vivre d'amour, je n'étais pas toujours attaché à la rame, mais, tantôt libre et tantôt esclave, je changeais de flammes et

je brûlais diversement ». On n'aime qu'une fois....

Ces inconstantes escarmouches où s'essaye le cœur ne sont que le chemin, plus ou moins accidenté, d'une grande passion qui domine la vie de la plupart d'entre nous et y mêle ses luttes, ses combats, ses revers ou ses triomphes. Le jeune poète était parvenu au temps de son suprême amour. On s'accorde à juger que Camoëns a dérobé le nom qui lui fut cher sous le pseudonyme de Natercia, qui ne saurait être que l'anagramme de Catarina. Mais quelle est cette Catherine qu'il a entourée, dans ses chants, de tant de pudeur jalouse et de discrétion?

J. Pinto Ribeiro, après avoir supposé qu'elle se nommait dona Catarina de Almeyda, et qu'elle était la parente ou l'alliée de l'illustre amoureux, revient sur cette première opinion et se prononce pour dona Catarina de Athayde. Manuel Faria e Sousa dit que ce pourrait bien être une certaine Isabel, louée tendrement et dans maint sonnet sous le nom de Belisa. Pedro de Maris tient pour Catherine de Athayde.

Chose remarquable, les poètes de la Renaissance se prenaient volontiers d'amour pendant les dévotions de la semaine sainte, et jusque dans les églises, devant les autels. Pétrarque rencontra Laure un vendredi saint; Boccace vit pour la première fois la divine Fiammetta une veille de Pâques. C'est dans l'église das Chagas

(des plaies de Jésus), à Lisbonne, que Camoëns, si l'on s'en fie à ses vers et à la biographie de Faria e Sousa, fut frappé au cœur à la vue de Catherine de Athayde, dame du palais, et sœur de don Antonio de Athayde, favori de Jean III. Lope de Vega, qui raffolait des vers de Camoëns, et qui l'appelait lui-même l'irréprochable et l'excellent, ne doute pas de l'aventure.

Toutefois, il se pourrait que le sonnet où nous apprenons comment préluda la passion du poète ne fût, comme on l'a indiqué déjà, qu'une imitation d'un sonnet de Pétrarque sur le même sujet.

Camoëns amoureux s'exalte et délire. Ses vers jaillissent en véritables flammes de son cerveau embrasé. Il parle comme Sapho, comme Héloïse, comme a parlé plus tard Mlle de Lespinasse. « J'écris sur l'amour, je vis d'amour! »

Et ailleurs : « O vous que l'amour assujettit à des volontés diverses, lorsque vous lirez en quelques pages des événements si variés, sachez-le, ce sont vérités pures et non choses feintes.... Selon que vous aurez aimé, il vous sera donné de sentir mes vers. »

Ces sonnets de Camoëns et ses poésies légères, en général, manquent peut-être de philosophie, mais on y trouve partout une admirable fluidité de langage, un art exquis à choisir le mot et à l'enchâsser dans la trame de sa strophe, qui sonne et chante sur ses rimes avec une har-

monie qui n'a d'égale que chez les plus suaves poètes italiens. On ne saurait porter plus loin le charme des paroles. Le castillan était alors fort en usage parmi les auteurs portugais, dont quelques-uns, tels que Manuel Faria e Sousa, ont composé leurs ouvrages en cette langue. Camoëns se plaisait à rapprocher les deux dialectes, je dirai presque les deux Muses, et à glisser des vers espagnols dans ses poésies qui sont pourtant si portugaises. C'est ce qu'il appelait marcher du même pas sur un pied portugais et sur un pied castillan.

L'amour, Dante l'a dit quelque part, provoque l'amour. Camoëns jeune, brave et riche de génie fut aimé, n'en doutons pas. Faria e Sousa laisse même supposer qu'il y eut une promesse de mariage échangée entre les deux amants.... Hélas! ils avaient compté sans ces barrières terribles et presque infranchissables que l'inégalité de fortune et de condition se plaît à dresser çà et là entre les âmes et les cœurs les mieux faits pour se comprendre. Les nobles parents de Catherine intervinrent tout à coup. On gagna des personnages influents à la cour, et on les persuada au point que Camoëns reçut l'ordre de quitter Lisbonne. C'est là que commence son apprentissage de l'exil. On a dit que Catherine, coquette et frivole comme bien d'autres, s'était déjà détachée du poète. Un sonnet plein de reproches fait allusion à cet oubli et à cette ingratitude.

« Aimer fut en d'autres temps une douce chose pour moi. C'était quand l'espérance me trompait. Mon cœur s'abandonnait alors à la confiance et se consumait de désirs. O faible et vaine espérance! Comme l'inconstance vous détrompe! C'est au moment où la félicité est la plus grande qu'il faut songer à son peu de durée.... »

Voilà une chanson éternelle, aussi éternelle que la fragilité humaine et la mobilité de nos sentiments. Bien des grands et des petits hommes l'avaient reprise et refaite à leur manière, quand Camoëns la fit entendre de nouveau. Ah! mon Dieu! quelques années avant cette date, le roi François Ier exprimait les mêmes regrets, mais sur un tout autre ton :

Souvent femme varie;
Bien fol est qui s'y fie!

C'est à Abrantès ou à Santarem, ou dans quelque autre ville ou bourgade du Ribatejo (pays qui côtoie le haut Tage), que Camoëns alla chercher un asile.

Il supportait impatiemment la solitude et l'éloignement de Lisbonne. Dans une élégie, il se compare avec plainte à Ovide, exilé chez les Sarmates, et nous montre la tristesse qu'il éprouve à suivre, d'un œil pensif, les barques qui sillonnent le Tage.

L'étude et le travail purent adoucir ou tempérer ces amertumes; il écrivit des pièces de

théâtre à la manière de Gil Vicente : *El rey Seleuco*, *Filodemo*, *Amphitritès*, etc. Il conçut et ébaucha le plan de son poème des *Lusiades*. Il se forma l'esprit par de bonnes lectures de Castanheda, de Barros, de Sà de Miranda, sans négliger pour cela les écrivains étrangers et les classiques anciens.

Et il aimait encore, il se souvenait et espérait toujours!

Il rentra à Lisbonne vers 1549. Son absence avait duré deux ans, et la rancune ou le dépit de ses ennemis aurait eu le temps, ce semble, de s'apaiser et de s'attiédir, si les méchants instincts n'étaient pas les plus opiniâtres de tous et les plus vivaces.

Mais que faire de sa jeunesse, et à quoi employer l'enthousiasme et la vigueur d'une âme et d'un corps de vingt-cinq ans?

Certes, le métier de soldat dut s'offrir tout naturellement au poète et le tenter. Le Portugal, à cette époque, menait de front, sur plus d'un point à la fois, de grandes entreprises. On se battait au Brésil, sur la côte d'Afrique et aux Indes, et qui avait soif de gloire ou de fortune n'hésitait point à prendre part à l'une ou à l'autre de ces expéditions. Camoëns résolut de s'embarquer pour Goa, et il se fit inscrire sur le registre des volontaires. Cet engagement curieux a été conservé. Le voici : « Luiz de Camoëns, fils de Simâo Vaz et de Anna de Sà, demeurant

à Lisbonne, en la Mouraria, écuyer, âgé de vingt-cinq ans, de barbe rousse, a donné son père pour répondant; il part sur le vaisseau le *Sáo Pedrodas Burgalezes*, sur lequel le vice-roi D. Affonso de Noronha se rend aux Indes ». On ne sait quel motif le fit changer subitement de desseins; mais, ajournant son voyage aux Indes, il partit pour l'Afrique et se rendit à Ceuta, où commandait D. Pedro de Menezes, oncle de son jeune ami, D. Antonio de Noronha.

Peut-être ce dernier accompagna-t-il lui-même notre poète. Ceuta, à travers les historiens et chroniqueurs espagnols de cette époque, est loin de nous apparaître comme une ville aimable et séduisante. Mais les jeunes Portugais ne dédaignaient point cependant une résidence où ils pouvaient s'exercer au métier des armes, et, comme plus tard nos jeunes officiers français, ils jugeaient que l'Afrique est une bonne école pour qui veut s'aguerrir et se ployer aux sévères et salutaires disciplines.

Camoëns ne tarda pas à faire connaître sa bravoure, et à prendre rang parmi les plus renommés dans les troupes portugaises. L'épée allait à sa main aussi bien que la plume, et, la pensée tournée du côté de cette coquette qu'il adorait encore, pendant qu'elle se montrait de plus en plus oublieuse à Lisbonne, il s'appliquait à se signaler, comme un vrai chevalier chrétien, contre les Maures infidèles : « Je ne les crains

pas, disait-il sans forfanterie, ma peau, comme celle d'Achille, n'est vulnérable qu'au talon. Personne n'a vu les miens et j'ai vu ceux de bien des gens. » Il advint pourtant que, dans une rencontre avec l'ennemi, notre poète fut frappé au visage et grièvement blessé à l'œil droit. Il combattait près de son père, Simâo Vaz, lequel était investi du commandement d'un navire portugais.

Estropié au service de la patrie et désormais borgne, comme Cervantes était manchot, Camoëns se félicite de son sort. Mais dans ces deux années qu'il passa en Afrique, son amour pour Catherine se réveillait souvent, plus fort et plus amer que jamais, et le soldat éclatait en plaintes et en élégies harmonieuses, qui n'avaient que le bruit de la mer pour écho : « Je vais dépensant ma laborieuse existence, et m'abandonnant à une entière solitude, le long d'une plage mugissante. Je considère l'Océan, l'Océan dans son agitation.... Je porte envie à ses flots, mais je ne sais me résoudre, quelque vive que soit ma détermination. Si je veux mettre un terme à ma désespérance au milieu de tant de maux, je ne le puis : l'amour et mes souvenirs ne me permettent pas de me donner la mort. »

Il revint à Lisbonne en 1552. Ni ses talents, qui n'étaient plus un secret pour personne, ni ses services, qui avaient été si réels et si méritants, ne parvinrent à désarmer la haine ou à

imposer silence à la jalousie. On méconnut le poète et le soldat. Les humiliations et les dégoûts, tout ce qui soulève un cœur droit et fier, fut prodigué à Camoëns. Ce n'est pas tout : pour avoir tiré l'épée dans une querelle où il avait défendu ses amis, il fut jeté en prison. C'est de là qu'il implora la clémence ou plutôt la justice royale, et sur sa promesse formelle de s'en aller aux Indes, on lui rendit la liberté.

Rien ne le retenait en effet, pas même cet amour qu'il emportait, cloué dans son sein, comme une flèche brûlante et empoisonnée. Aussi, en prenant place sur le vaisseau le *San Bemto*, que commandait Ferdinand Alvares Cabral, il se retourna du côté de Lisbonne, et s'écria comme Scipion l'Africain : « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os ».

Colère d'enfant, serment d'amoureux! La patrie vit en nous — douce ou cruelle, notre tourment ou notre joie, mais toujours vénérée, toujours chère — et nous l'emportons partout, où le vent des destinées nous promène. A peine le vaisseau avait-il fait quelques lieues en mer que, debout sur le pont du navire, le cœur gros et les yeux mouillés, Camoëns saluait à l'horizon les montagnes bleues du Portugal et leur tendait des bras de fils.

Puis il songea aux moyens de glorifier cette patrie et de la doter dans les âges d'un poème national impérissable, et durant cette longue

traversée de Lisbonne à Goa, ce fut là l'espoir unique et le sommet de son génie.

Camoëns, nous l'avons dit, appartenait à un peuple de marins et de soldats. Le champ de bataille et l'Océan se ressemblent. Tous les deux poussent à l'audace de la pensée et de l'action; tous les deux animent le courage et exaltent l'enthousiasme. Mais l'Océan, qui ne cesse de renouveler ses aspects grandioses et de rajeunir ses prestiges; l'Océan, qui mêle les séductions aux épouvantes, les caresses aux menaces, et qui, après des balancements de berceaux qu'on endort d'une chanson monotone, a de formidables secousses et des courroux indicibles, roulant ses vagues comme des troupeaux de lions, rugissant au loin, écumant et fumant, l'Océan est le maître supérieur des grands poètes épiques, et c'est lui qui a donné des leçons à Camoëns, comme il en avait jadis donné à Homère. L'un et l'autre pouvaient dire : « La mer est la nourrice et la conseillère de mon inspiration! »

Une tempête furieuse assaillit la flotte portugaise au cap de Bonne-Espérance.

Trois bâtiments jetés hors la voie n'arrivèrent à Goa que l'année suivante. Le *San Bemto*, plus heureux, entra dans le port de la colonie au commencement de septembre 1553.

Le vice-roi de Portugal, D. Affonso de Noronha, préparait alors une expédition contre le roi de Pimenta ou de Chembé, qui avait conquis plu-

sieurs villes appartenant aux rois de Cochin et de Porca, alliés du Portugal. Le *San Bemto* prit rang parmi les vaisseaux de guerre et Camoëns eut l'occasion de se faire connaître dans l'Inde, comme il s'était déjà signalé en Afrique.

Il était de retour à Goa depuis quelques semaines seulement, quand il apprit la mort de son ami, D. Antonio de Noronha, qui, dans une rencontre téméraire avec les Maures, avait péri devant Tétuan (18 avril 1553). D. Pedro de Menezes, oncle de D. Antonio, avait succombé aussi dans la même bataille. Camoëns a déploré la mort de cet ami, qui venait à peine de quitter ses dix-sept ans, dans une touchante églogue, où la douleur vraie perce de toutes parts sous le voile de la fiction et de l'allégorie. La forme du poème est frivole et un peu commune, mais le sentiment qui l'a dicté est profond et rare. Des sonnets et des cançoes sont dédiés, en outre, à la mémoire de D. Antonio de Noronha, la fleur des amitiés du poète.

D. Pedro de Mascarenhas remplace D. Affonso de Noronha, qui avait été rappelé en Europe (septembre 1554). Camoëns, à cette date, semblait se faire à sa nouvelle vie et, tout en écrivant des lettres fort jolies et fort malignes à ses amis d'Europe, il prenait son parti de vivre longtemps à Goa, qui est pourtant « une excellente mère pour les méchantes gens et une marâtre pour les gens de bien », et « où les avides d'ar-

gent se soutiennent sur l'eau comme des vessies, mais où les braves sèchent sur pied;... où les lâches aiment mieux se venger avec la langue qu'avec le bras,... pendant que les Portugaises, qui sont horriblement mûres et de couleur bise, n'ont rien qui puisse émouvoir le cœur d'un galant homme ou réveiller la verve d'un poète, etc. ». On voit la causticité fine et l'enjouement, mais on pressent de même le péril que semblaient provoquer ces intempérances de l'esprit et de la plume.

Cependant on combattait toujours, avec ou sans succès, et D. Pedro de Mascarenhas ayant résolu de châtier un corsaire, nommé Safar, qui faisait concurrence aux Portugais et leur barrait le passage à l'entrée de la mer Rouge, arma trois navires de haut bord et cinq bâtiments d'un port moins considérable, que D. Manoel de Vasconcellos fut chargé de commander (février 1555). La campagne n'aboutit à aucun résultat sérieux. Les Maures échappèrent aux poursuites des Portugais, et c'est à Ormuz qu'on dut passer la mousson d'hiver.

Camoëns, forcément oisif et ennuyé, en face du cap Guardafù et devant une mer où les tempêtes sont fréquentes, à la vue aussi des cimes désolées du mont Félix, pensait à l'Europe.... Après avoir peint cette nature aride, escarpée, ingrate, sans oiseau qui égaye l'œil et l'oreille, sans bête sauvage qui invite le chasseur, sans

rivières ni ruisseaux, et qu'on a nommée *Felix* par antiphrase, il se rappelle ses amours, et il s'écrie (X^e *cançao*) :

« .... Là je demeurai usant mes tristes jours, jours de malaise, de contrariété, de solitude; jours mauvais, pleins de fatigue, de dépit et d'afflictions, ayant non seulement à lutter contre la vie, le soleil ardent, les eaux froides, l'épaisseur des brouillards tièdes et lourds, mais ayant encore pour ennemies mes propres pensées, ce moyen de donner le change à notre propre nature. Elles rappelaient à mon souvenir ce peu de gloire fugitive et depuis longtemps écoulée, qui m'était échue dans le monde, au temps où je vivais, comme pour doubler le sentiment de mes maux et me montrer qu'il existe sur la terre beaucoup d'heures de contentement.... »

Le bonheur! le contentement!... N'est-ce pas le vieux Ducis qui a dit : « Le bonheur ici-bas n'est qu'un malheur plus ou moins consolé »? Mais cette consolation même a été refusée toujours à Camoëns.

A son retour à Goa, notre poète fut accueilli par le gouverneur Francisco Barreto, qui succédait au vice-roi don Pedro de Mascarenhas, mort depuis peu.

Francisco Barreto avait des qualités, dit-on, mais il les contre-balançait par un orgueil excessif et une personnalité aussi ombrageuse qu'intraitable. Camoëns, dans les rapports qu'il eut

avec ce gouverneur, se trouva froissé plus d'une fois, offensé peut-être. De là une véhémente et sanglante satire sous ce titre : *Disparates na India*, « inconséquences des Européens dans l'Inde ».

Vivacité de pensée, hardiesse de langage, dédain amer à la façon de lord Byron, invective brûlante à la façon de Juvénal, rien ne manque à Camoëns pour flétrir la vénalité, la ruse et la bassesse autour de lui, et pour châtier les insolentes prétentions des traitants de Goa à cette époque.

Le gouverneur, à raison ou à tort, se sentit atteint et se reconnut peut-être sous l'anonyme de ces traits divers. Excité contre le poète par des dénonciations particulières et aussi par son propre instinct, il lui intima l'ordre de quitter Goa et de se rendre au plus tôt dans l'établissement que les Portugais venaient de fonder sur les côtes de la Chine, à Macao.

Quelques semaines de prison préparèrent le malheureux satirique à son exil.

Camoëns quitta donc Goa; mais il a consigné son ressentiment dans ses vers : « Puisse, dit-il, le souvenir de cet exil demeurer sculpté sur le fer et la pierre! »

Un critique éminent, mais très sceptique, et qui admet trop volontiers les circonstances atténuantes sitôt qu'il s'agit des ennemis de Camoëns, M. Francisco-Alexandre Lobo, évêque

de Viseu, a dit que, par pitié, Barreto accorda au poète, à son départ pour Macao, le titre de *Curateur des successions*. Toutefois il est croyable que cette faveur ne lui vint que plus tard, et qu'il la tint de don Constantino de Bragance, lequel prit le gouvernement et la vice-royauté de Goa après Barreto, et était le frère même de don Théodosio, l'ami et le protecteur de Camoëns.

Après avoir longtemps erré de mer en mer, comme il eût été destiné à devenir l'Ulysse de la poésie et de l'art, après avoir visité les Moluques et passé quelque temps à Ternate, dont il a décrit le volcan dans sa VIe *cançao*, Camoëns séjourna dans les îles indiennes de Timor ou Tidor. C'est de là qu'il s'écriait (XIe *cançao*) : « Je suis depuis des années désabusé de l'espérance de trouver un soulagement dans la plainte. Mais au malheureux qui souffre, force est de crier, si sa douleur est grande;... j'expose des choses vraies et qui me sont arrivées. Plût à Dieu que ce fussent des fables et des songes ! »

Il se trouvait alors à trois mille lieues de Lisbonne. Mais les tristes nouvelles arrivent partout. On lui annonça la mort de cette Catherine de Athayde qui avait tenu et qui tenait encore une si grande place dans son cœur. Il avait pu l'accuser justement autrefois; mais désormais il n'avait plus de voix que pour ses regrets. Les sonnets, les églogues, les odes, les *cançoes*, les

sextines et les octaves, il n'est pas de moule littéraire où il n'enferme et n'exprime son désespoir : « Ame charmante, dit-il, qui t'es éloignée si rapidement de cette vie pleine de déceptions, repose là-bas en l'éternité des cieux; et moi, il faut que je vive toujours affligé sur cette terre!... » Et ailleurs : « Puisque je ne suis pas encore rassasié de la vie, puisque je sais déjà qu'une grande douleur ne tue pas, s'il existe une chose, qui cause de plus cuisantes angoisses, je la verrai, car je puis tout voir.... Je n'ai vu dans la vie que le manque d'amour : je n'ai vu dans la mort que la grande douleur qui m'est restée. »

Camoëns passa à Macao, dans cette ville chinoise toute peinte et originale, dix-huit mois de relâche et presque d'aisance. On y montre encore la *Grotte de Patané* et les ombrages où il allait penser, se souvenir, travailler et mettre les dernières stances à son beau poème des *Lusiades*, ébauché à Coïmbre, et continué courageusement sous toutes les latitudes et sous tous les cieux. C'est dans la Grotte de Patané qu'il recevait la Muse, une Égérie mystérieuse et idéale, qui lui racontait la gloire et les hauts faits de la patrie.

Lorsque l'œuvre fut terminée, quand le poète put dire comme Horace : *Exegi monumentum*,... l'exilé se ressouvint de plus belle, et il s'ennuya. Il s'appliqua néanmoins à se vaincre, à dominer ses penchants, et songeant enfin à la fortune, la seule chose, hélas! qui procure l'indépendance,

il se mit à tirer quelque lucre de sa place de *Curateur des successions*. Il parvint à amasser ainsi une somme, peu considérable sans doute, mais suffisante du moins à le tenir au-dessus des éventualités de la misère et de la destinée, telles qu'il les avait connues. Puis il voulut retourner à Goa, où don Constantino le rappelait.

Il se mit en route. Mais voilà qu'aux abords du golfe de Siam, le navire qu'il montait est brisé et dispersé par la tempête. L'humble fortune de Camoëns est engloutie sous les vagues, et lui-même se sauve à la nage, tenant à la main ou aux dents le trésor qu'il estime le plus précieux, son manuscrit des *Lusiades*, ce glorieux héritage de la patrie du monde. Un esclave javanais, autre épave du navire, nageait près de lui, et un même péril, des revers communs eurent bientôt rapproché ces deux hommes. L'esclave et le poète se lièrent d'une amitié immuable et qui s'affirmera de plus en plus. Ce noble et pauvre esclave dont on ne saurait trop louer le dévouement et la fidélité sans bornes, s'appelait Jean, suivant les Mémoires de Nicéron; mais Pedro Mariz, Manuel de Faria e Sousa et la tradition après eux, le désignent sous le nom d'Antonio.

Camoëns et l'esclave furent accueillis par des familles chinoises qui habitaient les rives du Mécom. Plusieurs morceaux dans les poésies diverses *(Rimas)* semblent avoir été écrits pendant ces quelques semaines de repos, entre autres

la magnifique paraphrase du psaume *Super flumina Babylonis....* Certes, le prophète exilé n'a pas été plus profondément triste que notre poète, et les pages les plus sombres et les plus désespérantes de l'*Ecclésiaste* peuvent être rapprochées ici des stances de Camoëns :

« Je me trouvais sur les rives du fleuve qui va à Babylone. Je m'assis et je pleurai.... Et je vis que tous les maux viennent de l'inconstance et l'inconstance des années, et je vis quelles déceptions le temps apporte aux espérances. Là je sentis combien dure peu ce que les hommes appellent grand bien, et comme le mal arrive avec rapidité, et dans quel triste état il se trouve, celui qui s'est fié au bonheur. Je vis que le bonheur qu'on prise le plus et celui qu'on comprend le mieux, c'est le bonheur qu'on a perdu. Je vis le bien se changer en mal et le mal se changer en un mal pire encore. Je vis que le repentir est acheté par bien du travail. Je vis qu'il n'existe aucun vrai contentement, — et je me vois maintenant jetant au vent de vaines paroles.... »

Comprend-on, devant des vers d'une telle et si navrante élévation, le jugement dédaigneux de La Harpe dans sa préface de la traduction des *Lusiades*? « Le Camoëns, dit-il d'un ton dogmatique, a laissé des poésies diverses qui ne sont pas dignes de sa réputation et qui ne méritent pas d'être traduites. » Mais ces poésies diverses, La Harpe, qui ne savait pas le portugais, ne les

avait point lues, et quels qu'en soient d'ailleurs les taches et les défauts, était-il vraiment de taille à en saisir lui-même la délicatesse, la grâce ou la profondeur? On se souvient malgré soi de l'épigramme que lui adressa un jour Le Brun :

> Ce petit homme, à son petit compas
> Veut sans pudeur asservir le génie.
> Au bas du Pinde, il trotte à petits pas
> Et croit franchir les sommets d'Aonie....

Un peu remis de son naufrage et *séché*, pour ainsi dire, Camoëns, après une halte à Malaca, reparut enfin à Goa, où, les mains pleines de belles rimes, il remercia dignement don Constantino. Puis il invita à un festin tous les poètes et autres amis des Muses. Don Francisco de Almeyda, don Vasco de Athayde, don Heitor da Sylveira, don Joâo Lopes Leitâo, don Francisco de Mello, etc., s'y rendirent. Sous chaque plat, découvert tour à tour, au lieu d'un mets vulgaire, on trouva un sonnet ou une ode, un quatrain ou une sextine. Camoëns, parmi ses mélancolies et ses chagrins, avait ainsi des accès de gaieté et de belle humeur.

La haine et l'envie n'étaient point désarmées. Don Constantino de Bragance eut pour successeur don Francisco Coutinho, comte de Redondo. Celui-ci, assiégé des anciens partisans de Francisco Barreto, des hommes que la satire de Camoëns avait flétris, ne sut pas leur tenir tête. On

accusa Camoëns de malversations dans sa place à Macao, et Miguel Rodrigues Coutinho, surnommé *Fios Seccos* (fils secs ou fibres sèches), se porta comme son créancier. Condamné à la prison, le poète n'en sortit qu'au moyen d'une fine et piquante requête au gouverneur. Il y raillait spirituellement *Fios Seccos*, et demandait à être rendu à la liberté afin de pouvoir prendre part à la prochaine expédition.

Grâce à l'obligeance d'un ami, don Heitor da Sylveira, Camoëns paya sa dette.

Les expéditions maritimes se succédaient; on hivernait à Goa. Camoëns, un peu consolé de la mort de Catherine de Athayde, se laissa plus d'une fois reprendre à de nouvelles amours : d'abord pour une gracieuse femme de Goa, qui repartit bientôt pour l'Europe et périt dans la traversée, puis pour une belle esclave, Barbe ou Barbara, dont il rougissait, à vrai dire, comme d'un attachement inférieur, mais qu'il a pourtant célébrée dans de jolis vers.

Malgré tout, il se retournait souvent du côté de l'Europe et aspirait à la patrie. L'ancien vice-roi, don Antonio de Noronha, qui avait pris la place du comte de Redondo, mort en février 1564, fut impuissant à le retenir près de lui et à le fixer.

Sur ces entrefaites, un parent de Barreto, trop semblable à celui-ci, Pedro Barreto Rolim, désigné pour administrer la capitainerie de Mozam-

bique proposa à notre poète, dont il aimait, disait-il, la société, de l'accompagner sur les côtes de l'Afrique orientale. On s'embarqua pour Sofala, à la fin de 1567. A peine arrivés, ces deux hommes, peu faits pour se comprendre, se brouillèrent. Camoëns, abandonné, fut réduit à la misère la plus affreuse, et, suivant Diogo do Couto, qui le rencontra pendant cette relâche, « on le vit se nourrir de la pitié de ses amis ». Ce n'est pas tout : on vola le pauvre; on lui déroba un ouvrage auquel il travaillait avec ardeur : *le Parnasse de Luiz de Camoëns.*

Des amis généreux le tirèrent de cette pénible situation, et, venus du port de Goa, ils lui offrirent un passage sur le vaisseau la *Santa Fé*, qui les ramenait à Lisbonne.

La traversée fut heureuse. Mais au moment où la *Santa Fé* approchait de Lisbonne, on apprit qu'une peste horrible décimait la population de cette ville. C'était à la fin de 1569. Les eaux du Tage étaient gardées et fermées avec rigueur, et, durant une quarantaine de plusieurs mois qu'on imposa aux navires qui revenaient de l'Inde, Heitor da Sylveira tomba malade et mourut en mer, en vue de Cintra. A force d'instances et de démarches, Diogo do Couto parvint enfin à débarquer seul (avril 1570), et il obtint de la cour l'entrée du port pour la flottille. Au mois de mai, Camoëns revit Lisbonne. Il était âgé de quarante-six ans.

Qui aurait alors reconnu la charmante et pittoresque capitale du Portugal? Jean III était mort, et le jeune roi don Sébastien qui lui avait succédé ne le rappelait en rien, hélas! Jeune, bouillant, téméraire, mais d'une conscience timorée et superstitieuse à l'excès, les intrigues les plus déplorables l'enveloppaient de leurs lacs. Il préparait déjà sa chevaleresque et absurde expédition d'Afrique, une croisade hors d'âge et de saison, en laissant d'ailleurs se rapetisser et s'amoindrir toutes choses autour de lui, et les destinées de l'État aller à la dérive.

Camoëns en eut le cœur serré. Toutefois il retrouva à Lisbonne quelques anciens amis et contracta une liaison particulière avec Manoel Correa, curé de Saint-Sébastien et examinateur synodal de l'archevêché. Manoel Correa fit faire un portrait du poète, qui a été gravé et reproduit souvent depuis lors : les traits de l'auteur des *Lusiades* y sont empreints d'une franche et véritable noblesse. L'aspect général est grave et sévère, presque farouche. On y devine l'homme désabusé, et qui a pris son parti de vivre solitaire. Camoëns, on le sait, était de taille moyenne. Son visage était plein et ouvert. Il avait le front proéminent, le nez fort, la barbe et les cheveux d'un blond roux. Son humeur, d'abord gaie et facile, s'altéra et s'assombrit sous le poids des années malheureuses.

Mais nous touchons à la date de la publica-

tion des *Lusiades*, l'œuvre emportée soigneusement et travaillée sans relâche dans les bons et les mauvais jours. Le dixième chant en fut refait tout entier à Lisbonne, avec une belle dédicace au jeune monarque don Sébastien et, mieux encore, de mâles avis : « Récompense tous les mérites.... Honore les guerriers.... Ne prends conseil que de l'expérience instruite aux leçons de nombreuses années.... Tu dois estimer les talents, etc. »

En 1572, le poème parut enfin, et deux éditions furent épuisées en moins d'une année.

Les *Lusiades* forment une épopée régulière et soumise à tous les préceptes anciens, comme à tous les exemples classiques d'Homère et de Virgile. Aristote n'y aurait rien trouvé à reprendre. La vérité s'y combine avec le merveilleux; les dieux et les hommes y prennent part aux mêmes événements et s'y montrent animés des mêmes passions. De plus, les *Lusiades* sont un poème de guerriers comme l'*Iliade*, et de navigateurs comme l'*Odyssée*. La poésie, riche et brillant costume, y revêt l'histoire et, avec l'histoire même, elle va aux conquêtes et aux découvertes pour les célébrer et les chanter. L'amour de la patrie, l'orgueil de son nom, le souci de sa gloire : voilà l'esprit qui souffle et palpite dans ce poème et sa brûlante inspiration.

Le héros, c'est Vasco de Gama, l'incompa-

rable amiral portugais, l'homme des dieux et du sort, préparé de longue main par un passé plein de promesses, et travaillant, dans des jours regorgeant de victoires, aux immortelles splendeurs de l'avenir. Le Portugal devient presque un royal vaisseau lancé à toutes voiles et sur toutes les mers, à la recherche de toutes les plages, pour les conquérir et y planter la croix du vrai Dieu. L'horizon, c'est la gloire; le lieu de la scène, l'Océan; le théâtre, la flotte portugaise. Que de couleurs pour l'imagination! Que de ressources pour le génie! Aussi les tableaux sévères ou riants, les vues grandioses, les idées profondes, les sentiments passionnés, joyeux ou mélancoliques, se pressent et se groupent dans cette bordure harmonieuse! Nous nous souvenons des Argonautes et de la Toison d'or; mais la tradition qu'interprétait Apollonius de Rhodes est bien au-dessous du plan que s'est tracé Camoëns. Il ne s'agit pas ici d'une poignée de Grecs aventureux; c'est l'histoire de tout un peuple qui anime le poème et le diversifie à plaisir. Ovide y coudoie Virgile, Lucain s'y mêle à l'Arioste, et, comme dans Shakespeare, le drame historique et patriotique y produit des effets inattendus et puissants. Relisez le touchant épisode d'Inez de Castro; souvenez-vous du fantôme d'Adamastor! Velloso avec les sauvages vous rappellera Ulysse chez Polyphème; le tournoi des douze Portugais vous

fera penser aux joutes des paladins. Et l'entrevue du roi de Mélinde et de Gama! Et l'apparition de l'Indus et du Gange! etc., etc. Les vers des *Lusiades* sont toujours adaptés au sujet, et, avec une rare et mélodieuse éloquence, ils le portent en quelque sorte et le promènent. On dirait les flots retentissants, tantôt rebelles et tantôt dociles, sous les voiles rapides et légères de Vasco de Gama et de ses compagnons :

> Da branca escuma os mares se mostravam
> Cobertos, onde as proas vão cortando
> As maritimas aguas consagradas,
> Que do gado de Proteo são cortadas.

Joignez à cela l'exactitude scrupuleuse des descriptions et la réalité des peintures. Comme Homère, Camoëns est un peintre et un géographe. La science se fait, à son commandement, la vassale complaisante de la poésie.

Quant au mélange exagéré sans doute, et parfois hors de propos, du christianisme et du paganisme dans les *Lusiades*, mélange si fréquent chez les poètes et romanciers de la Renaissance au XVIe siècle, je dirai avec Mme de Staël qu'il ne produit pas ici une impression trop discordante : « On y sent très bien que le christianisme est la réalité de la vie et le paganisme la parure des fêtes, et l'on trouve une sorte de délicatesse à ne pas se servir de ce qui est saint pour les jeux du génie même ».

La renommée des *Lusiades*, immense en Portugal, passa bientôt la frontière. Elle alla en Espagne, et de là s'étendit en France, en Angleterre, en Italie, en Allemagne. Le Tasse, à la veille de publier sa *Jérusalem délivrée*, salua un maître en Camoëns, et lui adressa un sonnet enthousiaste, où Vasco de Gama et son poète sont associés et mis sur le même rang.

A Lisbonne, on acclamait Camoëns, le poète national, le sublime assembleur des traditions héroïques du pays et de ses exploits mémorables; on se le désignait l'un à l'autre avec orgueil dans les rues et sur les places.

Mais, en ce temps-là, on voyait fréquemment la fortune tourner le dos au mérite, même reconnu et glorieux. Tout en n'admettant qu'avec réserve les légendes qu'a pu faire naître la vie besogneuse de Camoëns, il faut convenir pourtant que sa misère allait croissant de jour en jour, et que l'indigence ne se fit pas attendre. Il y a, certes, un fonds de vérité même dans les détails apocryphes qui nous sont parvenus à cet égard.

Ainsi la modique pension de 15 000 reis (500 francs d'aujourd'hui) que le roi D. Sébastien avait accordée au poète, avec la clause expresse que le titre en serait revisé tous les trois ans et que le titulaire résiderait à Lisbonne, était si peu exactement payée que Camoëns allait jusqu'à dire qu'il aimerait que les 15 000 reis

fussent changés en 15 000 coups de fouet pour les ministres avares ou négligents.

Il fallait vivre. D. Ruy Dias de Camara, ou, d'après Faria e Sousa, D. Ruy Gonçales, lui commanda une traduction en vers des *Psaumes de la Pénitence*. L'œuvre se faisant attendre, l'acheteur se plaignait avec dureté. Le poète, dont tant d'alternatives douloureuses avaient tari la veine, répondait alors : « Quand je faisais des vers, j'étais jeune et bien portant, amoureux, entouré de l'affection de nombreux amis et de la faveur des dames. Cela réchauffait et animait ma verve. Aujourd'hui je n'ai plus d'esprit, je n'ai plus cœur à rien. Voici mon Javanais qui me demande deux moëdas pour avoir du charbon, et je ne puis les lui donner. »

Ce Javanais, le matelot Antonio, allait la nuit, dans les carrefours et les ruelles écartées, mendier une aumône pour son maître et son ami. Un Anglais, M. Mickle, ne craint pas d'ajouter que Camoëns, qui avait vu mourir ou s'éloigner tous ses protecteurs, implora plus d'une fois lui-même, debout sur un des ponts de la ville, la pitié des passants. Je ne le crois pas. Sa fierté eût fait taire jusqu'aux cris de la faim. Mais Faria e Sousa rapporte qu'une mulâtresse, marchande d'herbes et de fruits, remit bien souvent au Javanais quelques légumes pour la maigre table de l'auteur des *Lusiades*, et même

que, touchée de tant de détresse, elle lui fit accepter quelque argent.

Camoëns habitait une humble chambre, étroite et humide, et attenante à l'église du couvent de Santa Anna des religieuses franciscaines. Il a adressé à l'une d'elles, une novice fort jeune et fort jolie, un doux et gracieux sonnet. Peut-être, elle aussi, avait-elle eu un regard de pitié pour le pauvre rimeur!

Le roi D. Sébastien était parti pour l'Afrique et, oublieux du grand poète, il s'était fait accompagner de Diogo Bernardes, médiocre et pâle rival de la gloire de Camoëns. Et pourtant celui-ci, loin d'en témoigner aucun dépit, se proposait, dit Faria e Sousa, d'écrire un poème en l'honneur de la guerre que le roi faisait aux Maures.

Sur ces entrefaites le Javanais mourut. Le poète dès lors se sentit tout à fait seul. Plus rien pour l'aimer; aucun lien en ce monde, où sa vieille mère, tombée dans l'enfance, ne le reconnaissait plus et ne pouvait guère elle-même subvenir à sa propre indigence! Elle était destinée pourtant à survivre à son fils!

Frappé au cœur, Camoëns fléchit enfin sous le fardeau de tant de peines. On le transporta malade à l'hôpital. C'est de là qu'il écrivit à D. Francisco de Almeyda, ou, selon d'autres biographes, au comte de Vimioso, D. Francisco de Portugal, une lettre ironique et amère, dont

voici un fragment : « Qui pourra jamais dire que sur un aussi étroit théâtre que ce misérable grabat, la fortune se soit plu à donner le spectacle d'une aussi grande infortune? Pour moi, loin d'accuser la rigueur du sort, je me range de son parti contre moi-même; car il y aurait une sorte d'imprudence à vouloir résister à tant de maux. »

Le comte de Vimioso arracha Camoëns à l'hôpital. Ce grand homme ne mourut donc pas, comme on l'a dit, sur le lit de la charité publique.... Il fut inhumé dans l'église du couvent de Santa Anna, D. Francisco de Almeyda fournit le drap pour l'ensevelir.

Après tout, autant valait mourir à l'hôpital!

Camoëns était dans sa cinquante-cinquième année (1579). On dit que, sur son lit de mort, il reçut la nouvelle de la défaite d'Alcacer-el-Kebir, et que, prévoyant les suites funestes de ce désastre, il pleura sur les prochaines destinées de sa patrie, en s'écriant : « Au moins je meurs avec elle! » Il avait entrevu de ce regard profond, tout intérieur et prophétique, que la mort donne à certains hommes, le cercle de revers et d'illusions où devait être entraîné le Portugal. Le poète avait deviné Philippe II mettant le pied sur le royaume de l'illustre Jean III et du malheureux D. Sébastien.

Camoëns ne s'était point marié. Il ne laissa point d'enfants, et son pays fut son dernier

amour, son pays qui négligea même de marquer pour lui la pierre d'un tombeau. Philippe II lui-même s'en étonna plus tard, et les étrangers en murmurèrent. Ce ne fut que seize ans après sa mort, que D. Gonçalo Coutinho retrouva la fosse de Camoëns et la fit couvrir d'un marbre où on lisait : *Ci-gît Luiz de Camoëns, prince des poètes de son temps. Il vécut pauvre et misérablement, et mourut de même. Année de* 1579. Et plus bas : *Cette tombe a été construite aux frais de D. Gonçalo de Coutinho : que personne n'y soit plus enterré!*

« Je ne connais pas, a dit M. Magnin dans l'excellente notice qu'il a consacrée à Camoëns, je ne connais pas l'épitaphe de notre bonhomme Chapelain, lequel mourut pour s'être mouillé les jambes dans le ruisseau de Saint-Honoré, de peur de perdre son jeton à l'Académie; mais je parierais qu'elle était plus longue et plus pompeuse. »

Le tremblement de terre de Lisbonne, en 1755, renversa le temple et le tombeau. Mais, après la réédification de l'église de Santa Anna, on a cru retrouver la place des os de Camoëns, qu'on a protégés cette fois d'un monument.

Quant à la maison où il avait vécu, elle resta déserte. Personne n'osa l'habiter après lui. C'était frayeur peut-être; peut-être était-ce le respect instinctif qu'on doit à ces grands hommes à qui nul ne succède.

Les *Lusiades* ont été traduites dans toutes les langues. La vie de Camoëns, ses malheurs, ses amours, ses aventures, ont fourni bien des sujets divers aux poètes, aux historiens, aux romanciers. Illustre à jamais en Portugal, il n'est pas moins célèbre dans toute l'Europe. On l'a acclamé partout, on l'a nommé le Grand, et tous les suffrages lui sont gagnés dans les cœurs et dans les esprits.

Amant comme Ovide, soldat comme Eschyle, proscrit et exilé comme Dante, prisonnier comme le Tasse, pauvre jusqu'à quêter son pain comme Homère, quelle est donc l'épreuve qui lui a manqué? Il adora sa patrie par-dessus tout et se dévoua sans réserve à ce culte enthousiaste et désintéressé. On pourrait dire sans exagération qu'il a été *le martyr de la patrie*.

La justice lui est rendue désormais, la grande et pleine justice, et personne ne saurait plus marchander la gloire à ses œuvres et à son nom. Justice et gloire! c'est le soleil qui ne se lève, hélas! et ne luit que pour les morts.

Octobre 1866.

GIACOMO LEOPARDI

De communes origines rattachent étroitement l'une à l'autre la littérature italienne et la littérature française. L'Espagne aussi, il est vrai, et le Portugal parlent des langues de provenance latine; mais par le mélange même de l'élément arabe introduit de bonne heure dans les idiomes dérivés du latin, et surtout par la dissemblance très accentuée des inspirations et du génie, l'Espagne et le Portugal se rapprochent moins de nous que l'Italie. L'Italie, au point de vue littéraire, nous est une *sœur germaine*; l'Espagne ne nous est qu'une sœur consanguine et le Portugal qu'un demi-frère.

Ce qui est bien certain, c'est qu'il y a des siècles, et avant que les deux autres nations eussent marqué chez nous une trace distincte, avant que nous eussions nous-mêmes rayonné chez

elles, la France et l'Italie se connaissaient, s'estimaient, s'aimaient et pratiquaient déjà, pour ainsi dire, le commerce des esprits. Plusieurs monuments survivent de cette exportation mutuelle.

Les langues humaines ont leur destinée et leur histoire comme les peuples, la même destinée et la même histoire que les divers peuples qui les ont parlées chacun à son tour. Elles ont leurs périodes successives de formation, de développement laborieux, de maturité active et de déclin; elles sont naïves et gracieuses dans leur enfance, énergiques et fortes dans leur âge viril, capricieuses et bizarres, quelquefois honteusement cyniques, dans leur caducité. Puis les voilà qui tombent, qui meurent et disparaissent. Non, elles ne meurent pas. Rien ne meurt selon la complète acception du mot, et la loi suprême, c'est le rajeunissement continu, la métamorphose, aussi bien dans l'ordre moral que dans l'ordre naturel. Les langues se transforment comme tout le reste : elles changent de physionomie et d'aspect, se moulent en quelque sorte sur les besoins et les instincts nouveaux, mais elles gardent toujours l'air de la race; — ce sont des enfants bien nés qui rappellent tout de suite leurs aïeux : mieux encore, ce sont les aïeux qui revivent, un peu modifiés et recréés, dans une longue génération.

Le christianisme, en s'introduisant dans la

société romaine, y bouleversa du même coup les idées et les mots. Plus que toute autre cause, avant les hordes du Nord, l'invasion de ces doctrines imprévues jeta dans la circulation un vocabulaire étrange, qui devait singulièrement déranger l'harmonie cicéronienne. Les derniers auteurs païens n'ont pu échapper à la contagion; ils ont beau protester en faveur des dieux paternels, ils ne les invoquent plus désormais que dans ce langage, tordu, disloqué, frelaté, qu'ils ont forcément subi. Quant aux écrivains chrétiens, ils pratiquent sans scrupule le néologisme et le barbarisme, et ils semblent même les encourager. C'est une victoire comme une autre.

Le latin de saint Augustin, par exemple, et des Pères de l'Église aux IIIe et IVe siècles, est des plus mauvais. C'est un style plein d'affectation et de recherche, d'alliances baroques d'expressions, d'allitérations et d'assonances; c'est une langue tourmentée, déviée, faussée. On y chercherait en vain le plus petit vestige de César ou de Cicéron, de Tacite ou de Pétrone : tout au plus y trouverait-on quelques-uns des défauts de Sénèque, et le mot faisant calembour ou antithèse, comme dans Martial. Ce n'est pas que saint Augustin manquât pourtant de génie et qu'un pareil écrivain ne fût très à même de choisir et d'employer un bon style; mais la langue latine était décidément sortie de son lit, comme un fleuve trop envahi de navires, de

bagages et de passagers, qui déborde et n'a plus qu'un cours factice et irrégulier.

Habile à exprimer la philosophie, l'éloquence, la poésie païenne, elle devenait impuissante à dire les nouveaux sentiments, les nouvelles pensées, les nouvelles doctrines. Le monde ancien n'était plus; les vieilles langues devaient, bon gré mal gré, se transformer en idiomes plus flexibles et ployés dès le commencement aux vues et aux instincts des nouveaux peuples. Le latin de saint Augustin et des Pères est en train de subir péniblement cette métamorphose, et c'est là pourquoi il est si peu naturel d'attitude et de courant, pourquoi il est si surchargé de mots et d'épithètes, qu'il paraît toujours vouloir embrasser et dire plus qu'il ne peut.

L'italien vulgaire sort du latin populaire et barbare. Il est d'abord, si j'ose parler ainsi, la victoire du barbarisme sur le latin savant et académique. La langue primitive résiste longtemps; on dirait que plus d'un mot se roidit et lutte pour garder son individualité, sa qualité de patricien et de consulaire, à travers cette foule grossière et jargonnante venue on ne sait d'où. Aux xe et xiie siècles, l'italien est encore tout amalgamé de latin; il suffit, pour s'en convaincre, de lire saint François d'Assise et les poètes de cette école que Frédéric Ozanam nous a si bien fait connaître. Saint François d'Assise, le doux frère de tous les êtres créés, des oiseaux, des

agneaux et des fleurs, le convertisseur des loups, l'amoureux ardent de la *Pauvreté* et le poète du soleil, laisse son inspiration se débattre dans les lisières et dans les langes d'un idiome qui n'est, à sa date, qu'un patois.

Amor te menava como'homo venduto, dit-il éloquemment; mais *homo*, on le voit, n'est pas même encore devenu *uomo*. Tel quel, François d'Assise est à la tête de l'école ombrienne. Les écoles sicilienne, bolonaise, toscane, s'essayaient en même temps aux compositions religieuses, aux hymnes, aux chansons imitées des troubadours provençaux. Chose remarquable : c'est de France que la poésie et la littérature ont été importées en Italie. Brennus avait pris autrefois aux Romains le cep de vigne, dit-on; après des siècles pleins de hasards, d'aventures et d'écroulements, nous avons enseigné à notre tour aux héritiers de Rome, qui avaient tout oublié, l'art de ciseler et d'embellir comme une coupe, cette mélodieuse complainte où l'on verse la divine ivresse de son âme et de son cœur. Je pourrais multiplier les exemples jusqu'à Dante da Majano et à ses sonnets, si originaux déjà cependant et si libres d'allure. Mais nous touchons à l'autre Dante, au sublime Alighieri, le père assurément et le créateur de toute la littérature italienne moderne, fleuve nourricier qui penche son urne et qui féconde au loin l'avenir. Son œuvre en est comme le portail grandiose et l'entrée magni-

fique, en même temps qu'elle est aussi le dernier mot et comme la boucle de diamant de tout un cycle littéraire antérieur. La langue de Dante est sonore et nerveuse; elle a l'éclat et le *son* du bronze florentin; mais c'est une langue toute individuelle et exclusive; personne ne la parlera plus après lui. En dehors de ce langage aux ressources inépuisables, grave, fort et flexible, Dante est encore un maître incomparable et souverain. La haine et la pitié, la colère et le sourire, le mépris et l'admiration, l'indifférence hautaine et l'humble bonté, l'amour passionné et la résignation paisible, tous les sentiments humains rencontrent chez lui dans la *Vita nuova* ou dans *la Divine Comédie* leur expression parfaite, leur note vraie, juste, profonde. Il a tout deviné, comme plus tard Shakespeare et Cervantes, tout compris, tout éprouvé. Il est aussi le maître des formes et des couleurs : il dessine, il peint, il sculpte, et, de quelque côté qu'il étudie ou nous présente ses personnages et ses types, on les voit se dresser, marcher, se poser et vivre selon toutes les exigences de la nature, selon toutes les belles lois de l'art. Les statuaires et les peintres ne sauraient aller à une meilleure et plus haute école. La lumière et l'ombre, les nuances exquises, les *valeurs* irréprochables sont répandues et distribuées dans les poèmes de Dante, aussi bien que dans les plus savantes peintures de Rembrandt. Comment

reconnaître cette langue dans cet italien leste et fringant, spirituel et libertin de l'Arioste, dans ces vers du Tasse, qui se ploient comme des rameaux verts où la rosée glisse en perles fluides et brillantes, dans les sonnets voluptueux et amollis de Pétrarque? Et, sur cette pente, la langue s'altère et se perd de plus en plus à travers les madrigaux, les concetti, les pastorales, même les tragédies, quand elles sont de la plume de Métastase. Ah! si Dante revenait une seconde fois au monde, comme il traiterait durement toute cette race dégénérée! « Poètes, leur dirait-il, qu'avez-vous fait de mon souffle puissant et vigoureux? et qui eût osé me menacer en mon temps de voir la forte langue nationale ravalée ainsi aux castrats de la chapelle Sixtine et aux ténors légers des opéras? »

Ainsi parlerait le vieux maître. Souvenez-vous de l'ombre de Fabricius dans Rousseau. Cependant Alfieri, nature énergique et mâle, un peu sèche, reprend, ou plutôt retrouve, quelques-uns des accents des meilleurs devanciers, et il montre que cette langue italienne, dès qu'elle est en de bonnes mains, se relève avec fierté comme un coursier de noble sang, qu'elle se tient droite et marche.

Giacomo Leopardi en a fourni lui-même une nouvelle preuve. — Né en 1798 à Recanati, dans les États Romains, il mourut en 1837, à trente-neuf ans, un peu plus âgé à peine que lord

Byron. Difforme dans son corps, il eut une enfance chagrine et maladive; il étudia pourtant, et s'adonna surtout aux lettres grecques. Il devint à la fois poète et philologue. Mais jeune, le monde lui apparut déjà sous les plus noires couleurs, la vie le dégoûta, et il aima la mort.

« Combien de fois, dit-il dans sa belle pièce *les Souvenirs* (*le Ricordanze*), combien de fois j'aurais changé contre la mort ma vie douloureuse et nue!... O espérances, espérances! s'écrie-t-il encore, aimables illusions de mon premier âge, toujours en parlant je reviens à vous.... Mais, je le sais bien, la vie n'a pas un fruit. C'est une inutile misère.... Et déjà, dans ce tumulte juvénile des contentements, des angoisses et du désir, j'appelai souvent la mort, et longuement je restai assis sur la fontaine, rêvant de finir du même coup, dans ces eaux, et mon espérance et ma douleur. »

Il a un amour malgré tout; mais cet amour a peu duré en ce monde, et c'est par delà le tombeau qu'il s'adresse à sa bien-aimée :

« O Nérine!... es-tu donc tombée de ma pensée? Où donc es-tu cachée, puisque je ne trouve de toi que le souvenir, ô ma douce amie? Cette terre natale ne te revoit plus; cette fenêtre, d'où tu m'entretenais d'habitude et où reluit maintenant le triste rayon des étoiles, est déserte. Où es-tu, puisque je n'entends point ta voix résonner, comme en ces jours où le loin-

tain accent de tes lèvres, quelque part qu'il vînt me joindre, me décolorait le visage? Autre temps. Tes jours ont passé, mon doux amour. Tu as passé toi-même. A d'autres est échu de passer sur cette terre et d'habiter ces collines odorantes. Mais tu as passé rapide, et ta vie a été comme un songe. Tu as fui en dansant; la joie brillait à ton front, et dans tes yeux, cette imagination confiante, cette lumière de la jeunesse.... Ah! Nérine, l'ancien amour règne encore en mon cœur.... Hélas! tu as passé, mon éternel soupir.... »

Je ne sais rien de plus éloquent que cette douleur, rien de plus tendre que ces plaintes. Ce sont là, on le sent bien, les cris d'une âme brisée et mortellement triste.

L'idée de la mort est sœur en lui de l'idée de l'amour, et il a écrit sur ce sujet un poème des plus élevés. Selon Leopardi, on veut mourir dès qu'on aime, comme si c'était là le complément indispensable du bonheur. C'est bien le même qui dira plus loin : « Le jour le plus funeste à l'homme est son jour natal », et qui se plongera délicieusement dans les funèbres rêveries, dans l'infini obscur et indéchiffrable, dans cette mer, s'écrie-t-il, *où le naufrage est doux* :

E il naufragar m'e dolce in questo mare.

L'amertume de Leopardi ne ressemble en rien à celle de Byron : il raille peu et ne se moque

pas. Il mêle plutôt au sentiment de René quelque chose d'Obermann; mais la nature qu'il observe, et qu'il rend avec génie, n'éveille en lui le plus souvent que l'irritation et le désespoir. Le souvenir de Dieu, de la divinité cachée et rayonnante à travers la création, ne lui vient çà et là que comme l'occasion de professer un cruel scepticisme. Leopardi est presque athée. Voici de lui une pièce que j'ai traduite en vers, plus sobrement peut-être et aussi fidèlement que j'aurais pu le faire en prose :

C'est assez, pauvre cœur. Repose-toi. Périsse
La vaine illusion, le risible caprice,
Qui t'a fait croire un jour à ton éternité.
Je sens bien à présent que rien n'en est resté,
Et que le désir même a suivi l'espérance.
Oh! c'est assez d'ennui, c'est assez de souffrance.
N'as-tu point palpité trop longtemps ici-bas?
Repose-toi. D'ailleurs, le monde ne vaut pas
Un de tes battements. Que laisses-tu derrière
Qui mérite un regret? Tout est fange et poussière.
La vie, une amertume, un dégoût; et le sort
Ne nous a fait qu'un don enviable, la Mort.
Endors-toi dans ses bras maintenant, et repose.
Désespère aujourd'hui pour la dernière fois.
Méprise la nature et toi-même, et les lois
De ce pouvoir brutal qui commande et dispose,
Invisible à nos yeux, insensible à nos voix....
Méprise l'infini néant de toute chose.

Telle est la philosophie du poète. Il ne voit de même, sur la terre, que des lâches et des malheureux. « Tu auras des enfants, dit-il à sa sœur Pauline le jour de son mariage, tu auras

des enfants qui seront ou lâches ou malheureux. Préfère les malheureux. »

Mais son inspiration s'éclaircit par hasard, il s'y glisse comme un rayon de printemps dans un brouillard d'automne, et il trouve alors des descriptions pareilles à celle-ci :

LE SAMEDI DU VILLAGE

« La fillette revient de la campagne au coucher du soleil avec son faix d'herbes; elle tient à la main un bouquet de roses et de violettes, qui lui servira, demain. jour de fête, à parer, selon l'usage, sa poitrine et ses cheveux. Du côté où le jour descend, une petite vieille, en compagnie de voisines, s'est assise sur l'échelle en filant, et la voilà qui devise de son bon temps, quand elle aussi, les jours de fête, elle se parait, encore jeune et svelte, et que le soir elle dansait parmi les compagnons de ce bel âge. — Déjà l'air tout entier se rembrunit, le serein redevient azur, et les ombres descendent sur les collines et les toits à la lueur blanchissante de la lune nouvelle. Puis la cloche annonce la fête qui arrive, et vous diriez qu'à son bruit le cœur se soulage. De petits enfants, réunis en foule sur la petite place, criant et dansant de tous côtés, font une rumeur joyeuse; et, pendant ce temps-là, le bûcheron revient, en sifflant un air, à sa table frugale, et il pense en lui-même au jour de son repos.

« Puis, quand çà et là toute lumière est éteinte et que tout bruit se tait, entendez le marteau frapper, entendez la scie du menuisier qui veille à la lumière, dans sa boutique close, et qui se fatigue, et qui s'applique à fournir l'ouvrage avant la clarté de l'aube.

« Des sept jours, celui-là est le plus agréable, plein d'espérance et plein de joie. Demain la tristesse et l'ennui traverseront les heures, et chacun, dans sa pensée, fera un retour vers le travail accoutumé.

« Petit garçon moqueur, ton âge fleuri est comme un jour plein d'allégresse, jour clair et serein qui court devant la fête de ta vie. Réjouis-toi, mon enfant; c'est là une halte suave et une station joyeuse. Je ne veux pas t'en dire davantage; mais que ta fête, qui tarde encore à venir, ne te soit point pesante. »

La plupart des poèmes de Leopardi sont traduits en français, tantôt en vers, tantôt en prose; je m'en vais en donner ici des échantillons, bien sûr à l'avance que le lecteur ne s'ennuiera pas trop.

A LA LUNE

Triste et portant déjà le poids des destinées,
Sur la même colline où je rêve ce soir,
Je vins à pareil jour voilà bien des années,
Astre charmant et pur, t'admirer et m'asseoir.
Je m'en souviens. — Partout la lueur fraîche et blonde
Eclairait la colline, et la prairie, et l'onde,
Comme aujourd'hui. Mais moi, de gros pleurs dans les yeux,
Je voyais au travers ton disque gracieux.

Il me semblait noyé, tremblant, et presque sombre.
Hélas ! mon âme était pleine de deuil et d'ombre.
Rien n'est changé, ni moi, lune chère, ni toi.
Déesse, je t'admire en pleurant. Laisse-moi,
Sous le calme rayon de ton chaste visage,
Me rappeler longtemps ma douleur et son âge.
Même quand le malheur dure et pèse sur nous,
Le souvenir des maux passés revient si doux !

Ces derniers vers sont, en quelque façon, une réponse à Dante, qui fait dire quelque part à Françoise de Rimini :

Nessum maggior dolore
Che recordarsi del tempo felice
Nella miseria.

Non, reprend Leopardi, même dans le deuil, même dans les amertumes durables, le souvenir, si triste soit-il, est encore doux.

Dans la relation de son voyage d'Orenbourg à Boukhara en 1820, le baron de Meyendorf raconte que les bergers de l'Asie, « vrais descendants des rois pasteurs et des mages, passent la nuit assis sur une pierre à regarder la lune et à improviser des paroles assez tristes sur des airs qui ne le sont pas moins ». Cette remarque a servi de motif et d'inspiration à Leopardi, qui a écrit le *Chant nocturne d'un berger errant de l'Asie*, et qui, sous ce titre, nous donne l'écho de ses propres chagrins et des préoccupations de son âme : « Que fais-tu dans le ciel, ô lune? dis-moi, silencieuse lune, que fais-tu?... La vie du berger est semblable à la tienne. Il se lève à

la première aube, il mène ses troupeaux dans les champs; il voit d'autres troupeaux, des sources, des herbes, puis, fatigué, il se repose le soir. Il n'espère rien autre. Réponds-moi, lune : à quoi sert sa vie au berger, notre vie à tous deux? Réponds-moi, où tend ma course brève? où tend la course immortelle? » Le poète poursuit sa comparaison entre l'astre content et paisible, qui sourit sans cesse aux mêmes bois, aux mêmes fontaines, aux mêmes vallées, toujours jeune et toujours beau, et le berger qui vieillit dans les travaux, dans les transes, dans les peines, et qui roule enfin dans l'abîme immense où tout s'efface et s'oublie. Le dirai-je? on se prend à regretter alors que cette grande âme désespérée n'aperçoive point, par de là les fatigues et les tourments, le crépuscule matinal d'un jour nouveau, plein de lumière et de fraîcheur; on voudrait, sinon une dévotion étroite et mesquine, du moins quelque immortelle espérance, une harmonie consolante et céleste, qui accompagnerait ces doutes et ces sanglots. Byron, du moins, sentait ainsi, et, ne fût-ce que pour lui jeter une raillerie ou un blasphème, il chercha toujours le ciel quelque part. Leopardi n'avait pas eu ici-bas sans doute les compensations du noble lord; il n'avait jamais connu les débauches passionnées et les ivresses enthousiastes; il avait vécu toute sa vie en face de lui-même et de son malheur, dans un

monde désert et sourd. Le cri de la douleur chez Byron aboutit souvent à un éclat de rire : chez Leopardi, le sourire, qui dure peu, mène presque toujours à une plainte ou à un regret. La plupart de ses pièces, même celles où la note est la plus légère ou la plus apaisée, se terminent en élégie. A propos d'élégie, en voici une qui m'a paru bien élevée et bien touchante :

A SILVIA

« Silvia, te souviens-tu encore de ce temps de ta vie mortelle où ta beauté resplendissait dans tes yeux riants et furtifs, et où, *joyeuse et pensive*, tu franchissais le seuil de la jeunesse [1]?

« Les appartements paisibles et les corridors alentour résonnaient de ton chant perpétuel, alors qu'attentive à tes ouvrages de femme tu t'asseyais, assez contente de ce charmant avenir que tu avais dans l'esprit. Le mois de mai était odorant; et toi, tu avais pour habitude de mener ainsi ta journée.

« Moi laissant alors les études élégantes et les papiers laborieux où je dépensais ma première saison et la meilleure part de moi-même, je ten-

1. *Lieta e pensosa* : ces deux mots accouplés me rappellent quatre beaux vers de Pétrarque. C'est le portrait de Laure :

In nobil sangue vita umile e questa,
Ed in alto intelletto un puro core,
Frutto senile in sul giovenil fiore,
Ed in aspetto pensoso anima lieta....

dais l'oreille au son de ta voix vers le balcon de ta demeure paternelle et vers ta main rapide qui parcourait la toile industrieuse. Je regardais le ciel dans sa sérénité, les chemins dorés et les jardins, — d'un côté, la mer dans le lointain, et de l'autre côté, la montagne. Il n'y a pas de langue humaine qui puisse dire ce que je ressentais dans mon cœur.

« Quelles suaves pensées, quelles espérances, quels cœurs unis, ô ma Silvia! Ah! sous quelles couleurs m'apparaissaient alors la vie et le destin! Quand je me rappelle une si complète espérance, une défaillance me prend, une défaillance amère et désolée, et je commence encore à me plaindre de mon infortune. O nature! nature! pourquoi n'as-tu point tenu les promesses que tu me fis alors? Pourquoi tromper ainsi tes enfants?

« Toi avant que le printemps reverdît les herbes arides, combattue et vaincue par un mal caché, tu mourus, ô ma toute tendre! et tu n'as pu voir la fleur de tes années ; la douce louange, tantôt de tes cheveux noirs, tantôt de tes regards enamourés et furtifs, ne t'a point ému le cœur, et tes compagnes, dans les jours de fête, ne se sont pas entretenues d'amour avec toi.

« De même périt ainsi en peu de temps ma douce espérance; de même les destins ont refusé la jeunesse à mes années. Hélas! comme tu es disparue, ô la chère compagne de mon âge nouveau, *mon espérance pleurée!* Qu'est-ce donc

que ce monde? Que sont les plaisirs, l'amour, les travaux, les événements dont nous avons causé tant de fois ensemble? C'est donc là le sort des races humaines? — Dès l'apparition de la vérité, toi, pauvre enfant, tu es tombée, et tu m'as montré de la main, dans l'éloignement, la froide mort et une tombe nue. »

On voit combien il y a d'unité dans cette mélancolie qui déborde sur toutes choses. La lyre du poète est toujours montée à l'accent de la douleur; mais aucune voix jamais n'en a été un plus fidèle, un plus profond interprète. Quand il parle de l'amour et de la beauté, il est original entre tous; il a ses idées ingénieuses, étranges même dans leur justesse, et des comparaisons admirables. Ainsi, dans le poème intitulé *Aspasia*, il s'écrie tout à coup :

« Ta beauté apparaît dans ma pensée comme un rayon divin. La beauté et les accords de la musique produisent en nous un même effet....

« Jamais, chère Aspasie, tu ne pourras imaginer la délicatesse que tu as inspirée quelque temps à ma pensée. Tu ne sais pas quel amour démesuré, quels soupirs attentifs, quels indicibles essors et quels délices tu as soulevés en moi, et tu ne le sauras jamais. De même l'exécuteur d'une symphonie musicale ignore tout ce qu'il produit avec la main ou avec la voix dans le cœur de celui qui écoute.... »

Les vers d'amour de Leopardi ont aussi je ne

sais quoi d'inusité et de naturel à la fois; c'est bien l'expression du cœur dans la passion, ce n'est jamais le convenu ou le pongif dans la chanson ou dans la phrase :

Pendant toute la nuit, le front bas, l'âme en deuil,
J'appelais de la voix la pluie et la tempête,
Et j'attendais, les pieds cloués à votre seuil.

Dieu! voici l'ouragan qui mugit sur ma tête,
La foudre gronde et brille, et le nuage est noir....
Mon cœur s'épanouit comme aux chants d'une fête.

Terre! nuages, ciel! Oh! que le désespoir,
Oh! que l'amour vous touche! Est-il une détresse
Plus cruelle? Demain doit partir mamaîtresse.

Redoublez de furie! Humides et frileux
Vents, sifflez et hurlez! crevez toutes les nues!
Pour qu'elle reste encore, mon amour aux yeux bleus.

— Mais, hélas! le ciel s'ouvre à des clartés connues.
Le jour paraît. Le vent tombe. L'orage fuit;
Et je sens dans mon cœur mes peines revenues.

L'implacable soleil se lève et m'éblouit.

Leopardi professait une sorte de culte pour la poésie grecque, et la science philologique lui doit de curieuses remarques sur les auteurs de l'*Anthologie*, sur Simonide en particulier, dont il a imité deux belles pièces. Il a imité de même, dans notre poésie moderne, la jolie petite fable d'Antoine Arnault :

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu?...

Ces vers sont dans toutes les mémoires, et M. Alexandre Dumas disait un jour qu'il donne-

rait ses trois cents volumes pour les avoir écrits. On se souvient qu'ils sont une touchante allusion à la chute du premier Empire, et qu'ils renferment, dans une élégante simplicité, les regrets d'un ami resté fidèle au malheur. Dans Leopardi, il y a une note nouvelle et que ne soupçonnait point Arnault :

> Je vais où le vent me mène,
> Sans me plaindre ou m'effrayer,

fait-il dire à la feuille errante; Leopardi ajoute : « Je vais sans cesse comme une pèlerine, et tout le reste (tout ce qui est par delà), je l'ignore ».

Mais il y a tout un côté poétique de Leopardi auquel nous n'avons point touché, c'est le côté patriotique, c'est l'amour de la liberté et de l'indépendance italienne. Le poète consacre trois chants des plus élevés et des plus énergiques à ces grandes prédilections de son cœur et de sa pensée. Le premier, dédié à *l'Italie*, est d'une piété triste et tendre : « O ma patrie, je vois les remparts, les arcs de triomphe, les colonnes, les statues et les hautes tours de nos aïeux; mais je ne vois plus leur gloire!... » Comment traduire ce poème? Comment traduire cette émotion souveraine qui se répand en généreux vers et qui se continue magnifiquement dans le chant consacré à l'inauguration du monument de Dante à Florence? Si jamais poète, en effet, a été digne de comprendre cette sévère physionomie du

Gibelin, si jamais poète a reproduit dans son style quelque chose du style dantesque, la sobriété vigoureuse et la mâle attitude, c'est bien Leopardi. Il ressemble encore à Dante par le noble dédain et par la hauteur du cœur.

La métaphore est rare dans les œuvres de Leopardi; il n'a rien de cette splendeur de pacotille, de ces paillettes et de ce bariolage de couleurs qu'on rencontre, hélas! trop souvent chez les poètes de sa nation. Il écrit presque toujours en vers libres, et ses rimes ne sont que suffisantes; il les amène avec une certaine négligence, qui est loin pourtant d'exclure l'art proprement dit et la cadence musicale du rythme. Il est net, incisif, concis, et ne donne à l'expression de sa pensée que tout juste le nombre de mots qu'elle exige. Il est laconique comme un Spartiate. Son vocabulaire n'admet que des mots de belle et forte race, de ceux qui ne se sont point énervés à courir les concetti et les madrigaux, et qui ont gardé, en quelque manière, l'air et l'habitude des aïeux, de Tacite, de Juvénal, de Lucain même et surtout de Dante. Aussi la lecture de Leopardi, tout attristante et amère, toute désolée et sceptique qu'elle paraît, nous attache et nous retient; on se sent en présence d'un grand poète et d'un grand cœur, d'un frère, malgré tout, par l'infortune et par l'angoisse.

L'admiration se double alors d'une vive et douloureuse sympathie pour ces doutes mêmes

et cette incrédulité dont il a tant souffert, et on répète, en pensant à lui, les beaux vers d'Alfred de Musset, qui l'avait lu plus d'une fois, qui l'avait imité à l'occasion, et qui le juge ici avec élévation et avec goût :

O toi qu'appelle encor ta patrie abaissée,
Dans ta tombe précoce à peine refroidi,
Sombre amant de la mort, pauvre Leopardi,
Si pour faire une phrase un peu mieux cadencée,
Il t'eût fallu jamais toucher à ta pensée,
Qu'aurait-il répondu, ton cœur simple et hardi?

Telle fut la vigueur de ton sobre génie,
Tel fut ton chaste amour pour l'âpre vérité,
Qu'au milieu des langueurs du parler d'Ausonie,
Tu dédaignas la rime et sa noble harmonie,
Pour ne laisser vibrer sur ton luth irrité
Que l'accent du malheur et de la liberté.

Juillet 1856.

MICHEL CERVANTES

En 1828, David d'Angers fit le voyage de Weimar, uniquement pour voir Goethe et tailler son buste.

On sait que le buste de Goethe est une des plus remarquables compositions de David.

Le grand poète allemand se prit d'affection pour notre statuaire — autant que ce cœur froid et marmoréen était capable d'aimer, — et jusqu'à sa mort il lui donna des marques d'amitié et d'estime.

A Weimar, pendant les séances et les heures de travail, il mêlait à ses causeries avec David des citations nombreuses de ses romans, de ses drames, de ses poèmes. C'étaient des fragments de *Hermann et Dorothée*; c'étaient *la Fiancée de Corinthe*, *le Roi de Thulé* ou *le Roi des Aulnes*, une page de *Faust* ou de *Werther*, tantôt une élégie, tantôt une idylle.

La lumière se plaît sur les fronts supérieurs, comme sur les hauts sommets et les larges cimes, et c'est son œuvre même qui donne au poète sa vraie beauté, son pur rayonnement. Le vieillard impassible et serein, « pareil à un dieu », s'éclairait en quelque sorte et se relevait fièrement à ces splendeurs, à ces gloires de son propre génie, au point que l'artiste ébloui était sans cesse obligé de repétrir son bloc de terre, de l'accroître ou de l'élargir.

« La tête de Goethe, racontait David, semblait prendre de jour en jour des proportions plus majestueuses, des aspects plus sublimes. On a prétendu que j'avais exagéré le développement de son front; mais j'affirme que, par une puissance particulière et comme sous une impulsion intérieure, ce front, que j'observais minutieusement, paraissait de jour en jour s'élever de plus en plus et grandir. »

Il disait encore :

« J'aurais eu à ma disposition toute l'argile d'une montagne, du mont Olympe ou du mont Athos, que j'aurais trouvé moyen de l'employer, rien qu'en reproduisant cette souveraine image de Goethe. »

Gardons-nous de sourire de cette fascination étrange que Goethe exerçait sur l'imagination et le regard du sculpteur. Ce n'était pas une illusion, une hallucination, un rêve. L'initiation aux grands esprits, aux grandes conceptions, à

toutes les grandes choses, est lente et malaisée; mais peu à peu tout s'illumine, s'embellit, se développe et s'explique en se continuant à travers d'infinies perspectives; et les quatre ou cinq génies, qui ont visité notre monde à de longs intervalles, révèlent ainsi et font pressentir par des reflets cet idéal, d'autant plus visible et lumineux qu'on l'étudie davantage.

Quant à ces génies eux-mêmes, ils n'ont pas de pays. Nous qui sommes si jaloux des nôtres, il faut en faire notre deuil. Mais le sacrifice est petit à mon gré, quand c'est au bénéfice de l'humanité tout entière qu'on se résout à l'accomplir.

C'est, en effet, au patrimoine de l'humanité qu'il faut rendre ces chefs primordiaux qui dominent nos littératures modernes. Ils ont jailli si complets pour tous les peuples, de la tête et des entrailles du genre humain, c'est tellement le sang de tous qui a couru dans leurs veines et l'âme universelle qui les anime, qu'il y aurait mesquinerie de jugement et de vue, à les revendiquer plus particulièrement pour un coin de terre quelconque.

Les grands hommes ne connaissent pas le coin de terre : Dieu leur a donné le monde. Pas de frontières pour eux! Ils enjambent d'une conquête naturelle le Rhin, les Pyrénées et la Manche; et comme le soleil, ils distribuent partout leurs généreux et cléments rayons.

Chateaubriand appelait ces hommes de la haute élite des *génies mères*. C'est là une belle parole. Est-ce que Moïse, Homère, Dante, Shakespeare et Cervantes n'ont point porté et mis au jour de véritables générations intellectuelles? Est-ce qu'ils n'ont pas été *gros*, pour ainsi dire, de tous les talents et de toutes les inspirations, plus ou moins, qui leur ont succédé?

Ils ressemblent à la fois à Adam et à Eve, au couple légendaire, puissant et fécond, — à Eve surtout, *magna parens virûm*, qui, vue de loin et dans le passé, nous paraît tenir plus intimement et de plus près, par ses erreurs mêmes et par ses faiblesses, à l'espèce humaine dont nous sommes tous, que ne lui a jamais tenu Adam.

C'est pourquoi les beaux livres de ces *génies mères* — j'entends parler des livres qui sont, comme eux, de tous les temps et de tous les pays — appellent les curieux, les observateurs, les philosophes, les passionnent et les retiennent, et ils demeurent éternellement jeunes et nouveaux dans la suite des âges. Qui oserait dire qu'on a trouvé le dernier mot de la Bible? Lequel de nous, après vingt lectures, ne découvre pas dans Homère des beautés qu'il n'avait point remarquées ou soupçonnées jusque-là?... Peu d'années après la mort de Dante, on fonda dans plusieurs villes savantes de l'Italie des chaires et des collèges où l'on interprétait exclusivement l'esprit et la lettre de *la Divine Comédie*; et voilà

qu'après tant de disputes, de dissertations et de commentaires, cette *Comédie* illustre est pleine encore pour nous d'étonnements, d'émerveillements et de découvertes.

On dirait que tels écrivains, prosateurs ou poètes, ont tout deviné, tout compris, et que, semblables à ces terres fécondes qui recèlent, de couche en couche et à des profondeurs sans limites, des trésors toujours plus enviables et plus rares, ces hommes privilégiés ne se lassent point de prodiguer aux défricheurs et aux chercheurs de quoi augmenter incessamment et renouveler leur trésor.

Ce que l'Italie a fait pour Dante, pour la glorification perpétuelle de sa mémoire et de son œuvre, l'Espagne aurait dû le faire pour Cervantes. Lui aussi, il méritait l'étude patiente et attentive, car ses ouvrages, comme ceux de Dante, sont bien le tableau ineffaçable de toute une époque, l'admirable et indestructible épopée du caractère, des mœurs, des croyances et même des folies de tout un peuple. Et la connaissance de Cervantes lui-même, de ses prouesses et de ses malheurs, cette vie, s'écriait à l'heure de sa mort le pauvre grand homme, « cette vie qui n'a été qu'une longue imprudence et n'a produit que des espérances avortées », reste pour nous, au point de vue philosophique et moral, comme sous son aspect littéraire, une des plus curieuses à pénétrer et à suivre. « Celui qui sait être de

son temps, a dit Schiller, sera de même de tous les temps. » Cervantes, le plus sûr et le plus fidèle témoin de son peuple et de sa patrie au XVIe siècle, est aujourd'hui vrai encore et vivant, et comme lui, malgré son casque grotesque et sa rondache, don Quichotte, à le bien voir, n'a pas cessé d'aller et de venir parmi nous. Il est notre contemporain et il le sera de ceux qui viendront après nous.

A Dieu ne plaise qu'il disparaisse et qu'il meure, emportant les dernières traditions, fussent-elles poussées jusqu'à la démence, de la noblesse magnanime et du courage, de l'honneur et de la vertu, de tout ce qui fait que l'homme, s'il dévie, n'est entraîné que par l'excessif amour du bien, par la passion démesurée de la justice et de la bonté !

L'Espagne et l'Europe entière ne tardèrent pas à lire *Don Quichotte*; mais ce livre, incomparable et unique, qui ne procède d'aucun autre et qu'on sera toujours impuissant à imiter, ne fut compris qu'à moitié, ne fut saisi longtemps qu'à la surface. On ne chercha que peu ou point à voir derrière ces gaietés et ces ironies, et l'intention de Cervantes échappa au plus grand nombre. La plupart n'y découvrirent qu'une farce satirique contre les romans de chevalerie. Cervantes visait plus haut.

Quoi qu'il en soit, le succès de *Don Quichotte* ne laissa pas de nuire aux ouvrages précédents

de Cervantes, et bien des compositions charmantes — nouvelles et comédies, drames et intermèdes — tombèrent, je ne dirai pas dans l'oubli, mais, ce qui est pis encore peut-être, dans un injustifiable dédain.

Et pour comble! les aventures si singulières et pourtant si attrayantes, dont a été semée la carrière de Cervantes ici-bas, ne furent plus, dans le souvenir de quelques-uns, qu'une suite incomplète de transmissions vagues, d'anecdotes plus ou moins apocryphes, où la fable se mêlait souvent à l'histoire. Jusqu'en ces derniers temps, Cervantes, à travers la confusion des détails épars et contradictoires, dans le dédale des opinions et des critiques, était un des génies les plus populaires, et à la fois les plus mal connus en Europe.

Il était réservé à un Français, écrivain de goût et de talent, passionné et consciencieux tout ensemble, comme on doit l'être dans l'accomplissement d'une pareille tâche, précieuse à tant de titres, de recueillir les témoignages divers, de les compulser avec soin, de les vanner et de les passer au crible d'un examen sévère, de manière à faire jaillir de tout ce chaos la belle et naturelle personnalité de Cervantes. M. Émile Chasles nous a restitué l'auteur de *Don Quichotte*, de *Galatée* et des *Nouvelles exemplaires*.

C'est là un grand et signalé service rendu à

la critique contemporaine. Et voyez comme le sujet, en cette occasion, est de ceux qui non seulement honorent la plume qui les aborde, mais aussi lui portent bonheur : M. Émile Chasles, en s'adonnant à l'étude de Cervantes, a écrit un beau livre. Ce livre, qui contient le résumé complet et la discussion sérieuse de tous les documents et de toutes les informations, durera, je n'en doute pas, comme l'indispensable commentaire de la vie de Cervantes et de ses œuvres immortelles. M. Chasles servira de guide à quiconque voudra pénétrer dans ce coin réservé, le plus brillant à coup sûr et le plus digne d'être exploré, de la littérature espagnole au XVIe siècle.

La méthode historique et littéraire qu'il a choisie me paraît être la bonne et grande méthode. « Le style, c'est l'homme », a dit Buffon. Cet axiome s'en va tout droit à Cervantes, et il s'applique dans sa justesse la plus rigoureuse à la bonne foi de sa vie autant qu'à la franchise et à la loyauté de ses œuvres. Ainsi l'a senti M. Chasles : « Je dois dire quel plan j'ai suivi dans la composition de cet ouvrage. Il est simple. J'ai entrepris d'éclairer la vie de Cervantes par ses écrits, et d'expliquer ses écrits par les circonstances de sa vie. Cette méthode, longue peut-être, qui exige du temps, des rapprochements minutieux et l'analyse des œuvres inconnues, est facile pourtant avec Cervantes, qui se

trahit partout et se révèle, car il n'a jamais su jouer un personnage ou se composer une attitude. On éprouve un charme extrême à découvrir la suite et la marche de sa pensée à travers son théâtre, ses nouvelles et ses poésies. Cœur loyal, grand esprit, caractère naïf, il est d'un commerce toujours nouveau. »

Puis M. Chasles ajoute avec éloquence :

« La vie véritable des hommes de génie est la vie de leur pensée; quelque curiosité qui s'attache à leurs aventures, n'oublions pas que le rôle des écrivains supérieurs parmi les hommes est purement spirituel : le caractère qui les distingue, leur marque, leur don, est de gouverner le monde idéal. Fils de l'esprit, messagers de lumière, ils doivent à la flamme qu'ils portent en eux, la puissance invisible qui leur est conférée. Si l'on cherche dans les faits de leur existence l'explication et l'éclaircissement de leur œuvre, il faut demander à leur œuvre même le secret de leur prestige. Étudions leurs écrits, démêlons-y le sens de leurs fictions, le progrès de leurs idées, les vérités ou les rêves qu'ils y ont répandus et qui ont exercé sur le monde une action intellectuelle. Par là ils ont vécu et survécu, par là ils se sont mêlés à l'histoire des siècles, comme des âmes parlant à des âmes, et leur langage a conservé sa fraîcheur, en dépit de la mort. Écoutons-les. Eux-mêmes nous diront le mot de leur poésie, le but de leur travail, quelle

influence ils ont prétendue, et quels enseignements sérieux ils voulurent cacher sous une forme légère et bouffonne. »

Michel Cervantes est un homme dans toute la hauteur et toute la simplicité du mot, un homme comme l'entendaient Ménandre et Térence; il est un chrétien dans toute la belle et humble signification du titre, tel que l'entend l'Évangile.

Quelle ville espagnole a été son berceau? Les conjectures à cet égard se sont produites et contrariées pendant longtemps. Madrid et Séville, Esquivias, Lucena et Alcazar de San Juan ont montré et soutenu des prétentions rivales. Ce n'est pas sans peine que la critique, à force d'investigations, en fouillant dans toutes les archives et en combinant toutes les dates, a pu se prononcer enfin et reconnaître que Miguel de Cervantes y Saavedra naquit, le 9 octobre 1547, dans la petite ville d'Alcala de Hénarès.

Sa famille était originaire de la Galice, et tenait peut-être par un lien quelconque à nos ancêtres gaulois. Le bon sens joyeux et fin de Cervantes ressemble tant à celui de nos satiriques auteurs de fabliaux, et de même son humeur et son style le ramènent si près des façons de penser et de dire de Rabelais, de Montaigne et, plus tard, de Molière, que j'aimerais, pour mon compte, à rattacher les uns aux autres tous ces grands noms dans une parenté, aussi loin-

taine qu'on voudra, mais réelle. Il y a eu, j'imagine, chez les nations étrangères, nos amies ou nos ennemies, bien des Gaulois et des Français *sans le savoir*.

Cependant, ce n'est là qu'une hypothèse, et je ne crois pas devoir insister.

Rodrigo de Cervantes et Leonor de Cortinas étaient hidalgos, mais des hidalgos de province, de ceux probablement « qui ont lance au râtelier, rondache antique, bidet maigre et lévrier de chasse. Un pot-au-feu plus souvent de mouton que de bœuf, une vinaigrette presque tous les soirs, des abatis de bétail le samedi, le vendredi des lentilles et, le dimanche, quelque pigeonneau outre l'ordinaire, etc. »

Dès les premières lignes de *Don Quichotte*, Cervantes se souvient assurément de la maison paternelle, où, quand il vint au monde, deux filles et un fils avaient déjà pris place à table et au foyer.

Noble et pauvre, il dut grandir sans vaine espérance, mais non pas sans fierté. La jeunesse, qui embellit d'ailleurs et illumine tous les horizons autour d'elle, ne tarda pas à remplir de poésie sa tête ardente et son cœur neuf. Il songea tout d'abord à être poète; ce qui est de tous les emplois celui, en somme, qui, en promettant le plus de gloire, exige le moins d'apprentissage coûteux et parfois le moins d'étude.

Alcala de Hénarès avait son université illustre,

et il n'est pas douteux que Cervantes n'ait quelque peu subi l'influence du mouvement scientifique et littéraire où il se trouvait jeté par hasard, car « il n'entra jamais dans le sanctuaire où se conféraient les grades, et ne vint pas disputer dans le *paranymphe* ». Mais, en dehors de toutes doctrines comme de toutes lisières, suivant sa fantaisie et son caprice, se laissant emporter au vent qui soufflait à ses oreilles et agitait ou faisait fleurir les branches des arbres autour de lui, il regardait, il écoutait, il observait, il s'imprégnait le plus possible de la nature et ne négligeait pas en outre d'y mêler, sans trop de discernement ni de choix, les livres, même incomplets et déchirés, des faiseurs de légendes, de gloses et de vers.

Il mit bientôt lui-même la main à l'œuvre et composa des allégories d'un goût médiocre comme était le goût d'alors. Un vieux prêtre, le seul maître véritable qu'il ait eu et qui se nommait Juan Lopez de Hoyos, encouragea néanmoins ses essais. Qui peut dire que ce n'est point à lui que Cervantes a dû de prendre et de tenir courageusement jusqu'à la fin cette plume qui a doté l'Espagne et le monde d'un chef-d'œuvre immortel, à côté d'autres ouvrages inspirés aussi, tous profonds ou charmants?

On sait que Molière, jeune et presque enfant, se plaisait aux spectacles de la foire, et qu'il pratiquait tout particulièrement les tréteaux du

Pont-Neuf et les farces italiennes de Scaramouche. Un acteur improvisé et nomade, Lope de Rueda, variété de Scaramouche et de Gauthier Garguille, qui courait les villes d'Espagne en mettant en scène et jouant les vieux contes nationaux, les pastorales nouvelles et les farces de tous les jours, ne laissa pas de même d'enflammer l'imagination du jeune Cervantes. C'est peut-être dès lors qu'il commença à pressentir que, lui aussi, il était de la race des ingénieux trouveurs, des *Contemplateurs*, comme disait Boileau, et des peintres. Ce qui est certain, c'est que sa vocation dramatique s'y forme et prend naissance.

« Lope de Rueda arrive un matin sur la place d'Alcala. Cervantes, qui ne peut se rassasier de le voir, accourt des premiers et s'assied sur un banc au pied des tréteaux; car il n'y avait pas de théâtre en l'an 1560, dans toute la ville d'Alcala, ni d'ailleurs à Madrid, ni dans toute l'Espagne. Point de machines en ce temps-là, dit Cervantes, point de défis entre Maures et Chrétiens, à pied ou à cheval; point d'apparition qui sortît ou parût sortir du centre de la terre; point de trappe à ce théâtre composé de quatre bancs mis en carré, de quatre ou six planches posées dessus et d'une scène élevée à quatre palmes du sol. Point de nuages, non plus, descendant du ciel et apportant des âmes ou des anges.... Non, la décoration était une vieille cou-

verture tendue sur deux cordes d'un bout à l'autre ; derrière le vestiaire, comme on l'appelait, se tenaient les musiciens, qui chantaient sans guitare quelque romance antique. »

Voilà qui est bien naïf, n'est-ce pas? et qui prouve que le théâtre moderne en ses premiers tâtonnements, a reproduit l'histoire et les aventures du théâtre de Thespis, promené de bourgade en bourgade, et, tellement quellement, posé partout où l'on pouvait l'ouvrir et le dresser comme une tente voyageuse. Et cependant sur ces ais informes, parmi ces comédiens vagabonds, il y eut bien des vérités, tristes ou gaies, qui amusèrent ou firent pleurer l'assistance ; — plus de vérités, j'en ai peur, qu'on n'en montre dans nos siècles raffinés sur nos scènes fameuses, où désormais il manque si peu de chose à l'illusion, que l'illusion même n'est plus possible.

Cervantes, se rappelant plus tard les farces et les saynètes du théâtre ambulant de Lope de Rueda, les regrettait en face même des comédies en style *culto* qui ne tardèrent pas à se produire, et les plus célèbres drames de Lope de Vega n'en altérèrent point en lui le doux souvenir.

Vers sa seizième année, Cervantes, qui, entraîné jusque-là par son penchant pour la poésie, n'avait pas eu le soin de se préparer à quelque profession lucrative, accepta une humble place de page ou plutôt de valet de chambre dans la maison du cardinal Aquaviva, qui partait pour

l'Italie. Mais l'état de domesticité que, deux siècles après, Rousseau dut subir à son tour, convenait moins encore au futur auteur de *Don Quichotte* qu'au philosophe rébarbatif et hargneux, très vaniteux et un peu bas, qui devait écrire la *Nouvelle Héloïse* et les *Confessions*. Cervantes, d'ailleurs, était un gentilhomme, et les traditions de l'hidalguie, conservées dans sa famille, autant que les aiguillons de sa propre humeur, le portaient à embrasser la carrière des armes. Il s'enrôla donc en 1560, et fit sous les ordres de Marc-Antoine Colonna la malencontreuse campagne de Chypre (1570). Le 7 octobre 1571, il combattait à Lépante, sous don Juan d'Autriche, et dans les rangs des simples soldats il se couvrit de gloire. Frappé deux fois à la poitrine, il eut la main gauche complètement broyée. Mais comme il gardera toujours le fier sentiment de sa vaillance, et comme il s'écriera devant tous, en levant son bras mutilé et difforme : « J'étais à cette journée bien heureuse où se brisa l'orgueil et la superbe des Ottomans! »

Et puis, du moins sa main droite était sans blessure. Avec elle, il se promettait bien de servir encore et de glorifier sa patrie. Estropié et désormais infirme, il n'en demeurera pas moins sous les drapeaux, fidèle à ce métier de soldat, qui fut pour lui bien stérile, car on ne voit pas qu'il ait obtenu jamais, malgré tant de

droits acquis, aucune distinction, ni récompense. Il assista bravement aux batailles de Navarin et de la Goulette et entra dans Tunis à la suite du marquis de Santa Cruz.

Dans le cours de cette existence très dispersée, le génie de Cervantes se développa tout naturellement et s'élargit; parmi ces contrées qui bordent la Méditerranée et qu'il eut occasion de visiter longuement et d'apprécier, il poursuivit en quelque sorte son noviciat intellectuel et littéraire. Plus encore, il commença à thésauriser et à faire son épargne : je veux dire qu'il recueillit et assembla soigneusement mille expériences précieuses, mille sages et piquantes observations dont il devait tirer parti dans la suite. Avant de bâtir, tout homme prudent se pourvoit de matériaux, et, pour les constructions de l'esprit et de l'imagination, il faut aussi se pourvoir de bonne heure de madriers solides et de pierres d'attente.

Revenu en Italie en 1575, Cervantes obtint de don Juan d'Autriche quelques mois de congé pour revoir sa patrie qu'il avait quittée depuis sept ans. Mais la galère qu'il montait fut assaillie le 26 septembre par une escadre algérienne commandée par le fameux corsaire Arnaute Mami, et, après une lutte inégale, Michel Cervantes devint l'esclave d'un Grec renégat qu'on appelait le Boiteux, ou en arabe Dali Mami.

A quelque chose malheur est bon! Une cruelle

captivité, qui ne dura pas moins de six années, ne fut pas du temps perdu, au contraire; Cervantes y trouva de grandes et nouvelles ressources pour les études que, à son insu peut-être, il ne cessait de faire à travers le monde et des milieux si bigarrés et si divers que son étrange étoile lui faisait parcourir. « Le poète, a dit à ce sujet Prescott, peut sortir de la profondeur de ses propres inspirations et le savant d'une bibliothèque; mais l'étude principale d'un auteur dramatique, soit en vers, soit en prose, est l'homme, — l'homme comme il existe dans la société; celui qui veut peindre la nature humaine ne peut l'étudier de trop près et sous trop de formes diverses.... Comme Cervantes, il doit errer au milieu des races et des climats étrangers, avant que son pinceau possède les touches si variées, qui reflètent les couleurs délicates et multipliées de la vie actuelle. »

La destinée de Cervantes a été, en ce sens, la complice de son génie et de ses travaux. La prison même lui fut une école; il se fortifiait et s'aguérissait sous les chaînes.

L'histoire de la captivité de Cervantes est on ne peut plus curieuse et attachante. Grand et courageux dans l'adversité comme sur le champ de bataille, il y révèle en outre, pour ses compagnons d'infortune, le cœur le plus compatissant et le plus dévoué. Il conspire tant qu'il peut pour la délivrance commune, et s'ingénie à

trouver les moyens de déjouer la surveillance turque, prêt toujours, quoi qu'il arrive, à assumer sur sa tête tous les périls et tous les revers et à dire généreusement :

« Je déclare que personne, parmi ces chrétiens, n'est coupable. Moi seul je suis l'auteur du complot et je les ai entraînés à fuir. » Les tentatives furent vaines, les complots furent déjoués, les vives et constantes requêtes à Philippe II restèrent sans écho.

Vers le milieu de 1576, Rodrigo de Cervantes engagea ou vendit, pour racheter son fils, non seulement son bien propre et le patrimoine de ses fils, mais encore la dot de ses deux filles, Andrea et Luisa. La somme, hélas! qu'on s'était procurée si chèrement, était insuffisante au gré du Maure, qui mettait, grâce à je ne sais quelle clairvoyance instinctive, la personne de Michel Cervantes au plus haut prix. On ne put obtenir que la liberté de son frère, qui avait aussi été emmené en esclavage.

Le 20 mai 1580, le père Juan Gil et le frère Antonio de la Bella, envoyés par Philippe II, débarquèrent à Alger. Ils offraient deux cents ducats, que la veuve de Rodrigo de Cervantes, lequel était mort avec le regret de n'avoir rien pu pour la rançon de notre captif, avait, pour la seconde fois, péniblement trouvés réunis. Doña Andrea, sa fille y avait sacrifié tout son avoir.... Folle espérance! le renégat tenait bon

plus que jamais, et il fallut que les frères Rédempteurs eussent recours à la bourse de plusieurs marchands et prélevassent ensuite, sur le fonds commun, de quoi rentrer en possession de leur illustre compatriote.

C'est le 19 septembre 1580, qu'après des souffrances sans pareilles, Cervantes rentra enfin dans cette Espagne si ardemment appelée et si longtemps souhaitée. Ses années d'apprentissage et d'épreuve étaient passées, il était libre.... Non! car la liberté, pour s'étaler à l'aise et fleurir, a besoin sans doute du ciel vaste et de l'air pur, mais elle a besoin avant tout de cette paix et de ce bien-être que les soucis du jour et du lendemain ne troublent pas. Elle a horreur de la misère, cet esclavage d'une autre espèce et qu'on rencontre en tous pays. Cervantes, en proie à d'autres vicissitudes continuelles et à d'autres tourments, dans le succès et même dans la gloire, était condamné à ne jamais pouvoir amasser une rançon suffisante et de nature à le délivrer pour toujours de ses entraves.

Il reprit son métier de soldat, de simple soldat, et fit la campagne de Portugal. « Il rapportait du moins sur la terre natale une qualité apprise en route; d'après Cervantes lui-même, cette qualité, c'était la patience. »

La bataille d'Alcares-el-Kebir (4 août 1578), où la personne du roi don Sébastien, enveloppée

par les troupes ennemies, avait mystérieusement disparu, livra le Portugal à l'anarchie et aux factions. En tombant dans les mains irrésolues et malhabiles du cardinal don Henri, le royaume, appauvri déjà et désarmé, ne pouvait que décroître encore. Philippe II d'Espagne se tint dès lors aux aguets. Ses convoitises n'attendaient, pour se montrer, qu'une occasion prochaine.

A peine le roi-prêtre don Henri eut-il fermé les yeux, que sans avoir égard aux prétentions du prieur du Crato, lequel se présentait comme l'héritier légitime de la couronne, le duc d'Albe s'était jeté avidement sur une proie devenue facile et le Portugal conquis, sinon pacifié, se voyait de force enchaîné à l'Espagne.

L'armée espagnole dut, cependant, occuper le pays pour le maintenir sous le joug. Or, c'est dans les rangs des envahisseurs que Michel Cervantes s'en alla prendre place, à côté de son frère Rodrigo. Embarqués l'un et l'autre sur l'escadre de don Pedro Valdès, ils se rendirent aux Açores, qui s'étaient insurgées contre la domination étrangère et, grâce à l'appui de l'Angleterre et de la France, se déclaraient en faveur du prieur du Crato. Il est probable que Cervantes montait, avec l'élite des vétérans espagnols, le galion San Mateo, et qu'il combattit à la bataille des Açores, où fut détruite la flotte française, que commandait Philippe Strozzi. En juin 1588, il se trouva de même à la prise de Cerceires, où

Rodrigo, son frère, se distingua glorieusement en s'élançant à travers les flots et en abordant un des premiers au rivage.

Cervantes, dans ces luttes terribles, fit son devoir, n'en doutons pas; il s'irrita plus d'une fois et reprocha à la fortune de n'avoir laissé au service d'une vaillance toujours intacte qu'un bras inégal et affaibli. « Lépante fit tort aux Terceires pour lui; mais le nom de sa famille résonna en Espagne et en Portugal, où l'on admirait le courage des Saavedra. »

Son séjour en Portugal, et particulièrement à Lisbonne, semble avoir été pour Cervantes, une halte véritable, pleine de confiance et d'oubli, dans ce long pèlerinage, qui a mêlé tant de mécomptes et d'humiliations à tant de gêne et de malheur. Accueilli et recherché du meilleur monde, il sentit son esprit s'épanouir, et son cœur, qui plus est, s'enflamma bientôt et se laissa prendre. Isabel de Saavedra, cette fille unique qu'il garda toute sa vie auprès de lui, était le gracieux et bien-aimé témoignage de ses galantes aventures à Lisbonne.

Sous ces inspirations d'un amour partagé, le soldat disparaît peu à peu, le poète commence.... La bucolique florissait alors. Les idylles de Théocrite, les églogues de Virgile et le délicieux roman champêtre de Longus, avaient donné naissance en Italie à un genre littéraire, qui nous paraît aujourd'hui insipide et faux, mais qui n'a

pas laissé de tenter à son heure les talents les plus ingénieux et les plus fins : Camoëns et le Tasse ont écrit des pastorales.

Un Portugais célèbre, Jorge de Montemayor, avait obtenu un grand succès avec sa *Diana Chamorade*, composée tout entière en pure langue castillane. Cervantes voulut consacrer, à sa façon, le souvenir de sa première passion dans une églogue, ou nouvelle pastorale. De là sa *Galatée*, une bergère née aux bords du Tage, et qu'adore le berger Elicio, qui n'est autre que le poète lui-même. Tous les écrivains du temps, amis ou compagnons de Cervantes, jouent leur rôle dans cette allégorie; déguisés en Tircis ou Damons, ils philosophent et subtilisent à qui mieux mieux.

Le style de *Galatée* est assurément un très bon style, et qui présage un maître; mais, à travers les descriptions excessives et l'abondance des épisodes de toute sorte, le goût s'y altère et se perd dans l'affectation et les fadeurs.

Cervantes n'était point fait pour une littérature mièvre, frelatée et bâtarde, qui trouvera plus tard en France son représentant le plus illustre dans M. le chevalier de Florian.

Revenu en Espagne, Cervantes publia sa *Galatée*, et, renonçant désormais aux liaisons passagères et frivoles, il épousa, le 14 décembre 1584, une jeune personne d'Esquivias, petite ville des environs de Madrid.

Doña Catalina de Palacios y Salazar y Vozmediano était noble et pauvre; elle n'eut pour dot que quelques pièces de terre et « une demi-douzaine de poules ». Ce fut là, on le voit, un vrai mariage de gentilhomme ruiné et de poète. Cervantes avait 37 ans. Se marier, c'est se mettre en ménage et accroître à deux le fonds commun.

Quel ménage que celui de Cervantes! Le fonds commun n'y était guère, hélas! que de beaucoup de besoins et de tout autant de privations. Mais si ses grègues sonnaient creux, la tête du grand homme était riche de fantaisies brillantes et de belles inventions, qui ne demandaient qu'à se produire au dehors, pour la satisfaction du public et la fortune de l'auteur. C'est pourquoi il quitta Esquivias le plus tôt possible et vint s'établir à Madrid.

Sa vocation, éveillée prématurément par le comédien nomade Lope de Rueda, s'était fortifiée et avait grandi. Il se sentait entraîné vers le théâtre.

« La cour d'Espagne, dit M. L. Viardot dans sa notice sur la vie de Cervantes, la cour d'Espagne, qui avait toujours voyagé d'une capitale de province à l'autre, se fixa tout à fait à Madrid en 1561, et vers 1580 on éleva dans cette ville les deux théâtres, encore subsistants, *de la Cruz* et *del Principe*. » Cervantes prit rang parmi les auteurs dramatiques, assez gauches et grossiers jusque-là, qui donnaient des comédies et des

farces aux deux théâtres, et il débuta par une comédie en six actes, *el Trato de Argel*. C'était le récit découpé en scènes et en dialogues, de ses propres aventures à Alger, et, en même temps, l'éloquent appel qu'il s'était promis d'adresser à Philippe II contre l'esclavage. « Ce n'est pas une œuvre d'art, c'est un acte d'honnête homme. » Telle quelle et malgré ses défauts, la pièce fut écoutée et applaudie.

Vingt autres la suivirent, gaies ou tristes, légères ou passionnées, et leur succès ne se démentit pas un seul jour. Notez que le poète en Cervantes se double du réformateur et du critique. « J'osai, dit-il, réduire les comédies à trois actes, au lieu de cinq qu'elles avaient auparavant. Je fus le premier qui représentait les imaginations et les pensées secrètes de l'âme, en mettant des figures morales sur la scène, au vif et général applaudissement du public. Je composai dans ce temps jusqu'à vingt et trente comédies, qui toutes furent jouées sans qu'on leur adressât des offrandes de concombres ou d'autres projectiles, et coururent leur carrière sans sifflets, cris, ni tapage.... »

Ainsi chez nous parlait le grand Corneille, quand, vieux déjà et un peu méconnu par une génération jeune et ingrate, il prenait plaisir à rappeler la carrière qu'il avait parcourue, toute marquée à jamais de mémorables tentatives et d'inimitables chefs-d'œuvre.

La tragédie de *Numance*, même avec les lacunes et les taches qu'une critique trop sévère y pourrait relever, est sans rivale dans le théâtre espagnol, et elle marche de pair avec les plus grandioses conceptions du génie humain. Elle est digne d'Eschyle et de Shakespeare.

Rome est sous les murs de Numance.

La rage de la domination et de la conquête est en présence du patriotisme héroïque et, dans cette lutte gigantesque, deux grandes passions ennemies se mesurent. D'un côté est la force, mais de l'autre est la justice....

La simplicité de l'action s'empreint d'une majesté étrange et terrible, et il circule, de ces scènes véhémentes, un souffle puissant d'indépendance fière, de liberté qui éveille toutes les âmes et transporte tous les courages. La faim et la maladie se sont faites les alliées des Romains; il n'est pas de fléau qui n'accoure contre Numance. Toutefois, elle ne tombera sous les coups de la destinée qu'après avoir épuisé tous les désastres. Ecrasée et détruite, cette poignée d'Espagnols, cette aire d'aiglons, n'aura point tremblé devant les conquérants du monde. Elle a vaincu ses vainqueurs!

« Au commencement de notre siècle, quand Saragosse fut assiégée, on joua dans cette ville la tragédie de Cervantes, et les spectateurs en l'applaudissant, s'applaudissaient eux-mêmes et s'encourageaient. Cervantes, ce jour-là, eut l'hon-

neur posthume de rapprocher, à travers vingt siècles, les défenseurs de l'antique Numance et ceux de la moderne Saragosse. »

L'auteur énergique de *Numance* a donné au théâtre un grand nombre de pièces d'un style tout différent, et où la moquerie joyeuse et spirituelle abonde. Ce sont les saynètes et intermèdes qu'on représentait dans les entr'actes des longues tragédies et des grands drames, et qui avaient pour but de varier agréablement le spectacle en faisant la part du sourire et des larmes.

Les intermèdes de Cervantes sont des modèles d'observation maligne, de verve satirique et de belle humeur. Jamais les petites manies, les singularités de caractères, les préjugés et les folies de la société bourgeoise, n'ont été saisis d'un pinceau plus vif et plus agile, ni exposés dans un relief plus net, plus naturel et plus amusant. *Le Juge des divorces (el Juez de los divorcios), le Rufian veuf (el Rufian viado)*, d'autres encore, ne seraient point déplacés entre *la Coupe enchantée*, de La Fontaine, et *les Folies amoureuses*, de Regnard.

Mais voilà que le découragement vint prendre Cervantes au milieu même de ses succès. Lope de Vega s'était révélé tout à coup, et la mode s'en mêlant, il n'y eut bientôt de place au théâtre que pour lui. Que faire? Cervantes était de taille, selon moi, à soutenir toute comparaison avec ses rivaux quels qu'ils fussent, et, à la suite de Lope

de Vega et de Calderon, la plume qui avait écrit *Numance* était loin, sans doute, d'avoir signé son dernier chef-d'œuvre. Malgré tout, sans envie comme sans colère, heureux même de saluer l'aurore d'une gloire nouvelle, qui allait éclipser sa propre gloire, Cervantes se résigna et consentit à s'effacer. On se souvient que Corneille ne céda point si facilement devant les triomphes du jeune Racine.

Il fallait vivre et pourvoir aux besoins d'une famille augmentée par l'arrivée de ses deux sœurs, qui ne lui apportaient qu'un surcroît d'ennui et de misère.

Cervantes à quarante-sept ans se fit solliciteur et il chercha un métier. Don Antonio de Guevara, conseiller des finances, avait été nommé en 1588 munitionnaire des escadres et flottes des Indes à Séville. Il dut s'adjoindre quatre commissaires; Cervantes fut l'un d'eux.

Le pauvre poète, devenu commis aux services, s'appliqua à remplir de son mieux des fonctions qui n'avaient rien de commun, hélas! avec les aptitudes de son génie. Il se plaisait d'ailleurs à Séville, une belle et bruyante cité, « et où l'observateur et le moraliste peuvent, à leur gré, faire une ample provision d'études diverses en vue d'ouvrages à venir. Et cependant, sa gêne ne lui laissant aucun répit, il adressa, en mai 1590, une requête au roi d'Espagne et demanda quelque emploi de payeur ou de *cor-*

regidor dans la Nouvelle-Grenade. Il voulait fuir.... On lui répondit de Madrid, au nom du conseil des Indes, une lettre, qui nous a été communiquée à nous-même aux Archives des Indes, à Séville, et qui n'est, à la bien comprendre, qu'un refus dédaigneux : « *Busqua por acà en que se le haga merced*, qu'il cherche par ici en quoi l'on peut le gratifier ».

S'il est quelque part sur la terre une contrée idéale, où, sous un ciel clément et pur et parmi les orangers en fleurs, l'imagination doive tout naturellement s'exalter, s'enflammer, et se peindre des couleurs les plus riantes, c'est assurément la radieuse et féerique Andalousie.

Les douces voix intérieures y chantent au cœur le plus triste comme à l'âme la plus contente, et il n'est pas jusqu'aux deshérités et aux indigents, qui ne s'y laissent ravir aux flatteries de l'espérance.

Cervantes menait à Séville une existence bien laborieuse et bien humble, et les tâches ingrates pesaient lourdement sur sa tête ; mais ce soleil si impassiblement beau et qui revêt de beauté tout ce qu'il éclaire, le soutenait lui-même sans doute. Il y voyait l'image de la providentielle et constante bonté. Toutefois, il n'avait point renoncé aux Muses, et le soir, après la sujétion pénible et inféconde, il venait — comme allait aussi autrefois Dante chez Giotto — se récréer et se retremper un peu dans l'atelier du peintre Francisco

Pacheco qui fut, on le sait, le maître et le beau-père de Velasquez. Il y rencontrait les beaux esprits de Séville, et, dans l'échange des pensées, des opinions, des saillies de toute espèce, il se préparait à écrire ces délicieuses *Nouvelles exemplaires*, qui ont été pour tant d'autres esprits, en France comme en Espagne, l'intarissable source d'inspirations délicates ou le motif et le canevas d'élégantes et rares broderies.

Dans *Galatée*, Cervantes avait subi le goût régnant, il avait accepté une forme littéraire où d'autres avaient fait leurs preuves avant lui. Dans les *Nouvelles exemplaires*, il est véritablement original et inventeur. Il a construit son moule et façonné son instrument. Le *Décameron*, de Boccace, imité ou traduit dans toutes les langues de l'Europe, n'était que pour peu ou pour rien, cette fois, dans les historiettes instructives et amusantes de l'auteur espagnol : ces historiettes, ces nouvelles, avaient jailli de sa veine, de sa seule veine, et c'est à juste titre qu'il disait: « Elles sont à moi, non imitées, ni volées; mon esprit les engendra, ma plume les mit au jour ».

Les *Nouvelles* de Cervantes sont de petits romans achevés. Leur brièveté en accroît l'intérêt et le charme, et l'art consommé de l'écrivain y couvre de toutes les richesses d'un style prodigieusement varié, les fantaisies du poète et les méditations du penseur. Sérieuses ou badines,

les *Nouvelles* s'enchaînent les unes aux autres dans une même portée morale; on les sent nées de l'expérience de la vie et du perpétuel enseignement des passions humaines. L'une d'elles, tout enjouée et capricieuse, *la Gitanilla de Madrid* (la Petite Bohémienne de Madrid), contient une première épreuve et plus qu'une ébauche de la *Esmeralda*, de Victor Hugo; une autre, *el Zeloso estremeño* (le Jaloux estramadurien), est le drame émouvant et fatal des étourderies de la vieillesse qui s'abuse et s'ignore :

> Qui n'a pas l'esprit de son âge,
> De son âge a tout le malheur,

disait Voltaire. Une autre Nouvelle encore, *el Licenciado Vidriera* (le Licencié Vidriera), nous représente un savant et un sage en proie à une idée fixe, qui réduit à néant sa science et sa sagesse.

Rinconete y Cortadillo, deux petits filous, deux fripons, Scapin et Crispin en herbe, nous initient à la cour des Miracles, à ce quartier pittoresque et picaresque de Triana, sur l'autre rive du Guadalquivir, où s'assemblent et délibèrent fraternellement les gitanos et les mendiants de Séville, les vagabonds de tout âge, les voleurs de tout sexe, les aventuriers de toute couleur.

Lisez et relisez *la Fausse Tante*, *le Curieux impertinent*, *l'Espagnole anglaise*, *la Force du*

sang, etc. Tous ces récits sont vivants et parlants : le romancier les a découpés dans la réalité même de notre vie passagère et les a doués d'immortalité. Les hommes passent, en effet, mais l'homme reste, et, sous la main d'un peintre comme Cervantes, le portrait d'hier sera également le portrait de demain.

N'aurait-il écrit que *Numance*, Cervantes se tiendrait encore au premier rang des grands hommes de l'Espagne. Il s'essayait et se montrait dans tous les genres littéraires. Ses vers, qu'on a critiqués sans mesure, prouvent du moins qu'il avait un vif sentiment de la poésie, et qu'en s'y adonnant exclusivement, il aurait pu se distinguer entre les plus renommés poètes de sa date. Les romans de chevalerie, tels qu'on les avait composés jusqu'alors et qui avaient vogue sur le marché public, lui paraissaient ridicules et absurdes, et il se préparait à en faire une éclatante justice. Néanmoins, il connaissait que là même on peut trouver d'heureuses idées et créer des personnages dignes d'estime et d'attention. Pour en fournir la preuve il écrivit les *Travaux de Persiles et de Sigismonde*, — deux amants chevaleresques qui, partis de l'extrême Nord, s'en vont courant le monde et promenant leurs amours et leurs aventures.

Certes, il y a dans cette odyssée, mythologique et chrétienne à la fois, à moitié polie, à moitié barbare, bien des singularités et des

bizarreries; mais racontée dans cette belle langue castillane d'un accent si sonore et d'un goût si franc, elle s'impose, pour ainsi dire, au lecteur, qui oublie les naïvetés et les gaucheries des personnages. Et puis, on était loin, en ce temps-là, de ce qu'on a appelé plus tard la couleur locale. Tel quel, le roman de *Persiles et Sigismonde*, qui tient du petit roman grec *Théagène et Chariclée*, de l'évêque Héliodore, et de l'*Amadis de Gaule*, se trouve à l'origine de plusieurs ouvrages modernes appréciés et vantés, des *Voyages du jeune Anacharsis en Grèce*, et peut-être même du *Pélerinage de Childe-Harold*. Les œuvres de l'esprit ont ainsi entre elles un germe mystérieux qui les produit l'une après l'autre et les rattache d'un même lien.

Qui sait? l'*Iliade* tout entière est née de quelques chansons populaires des environs d'Argos. Dans le ciel intellectuel et moral, la lumière en s'agrandissant toujours, va d'étoile en étoile jusqu'à ce qu'elle s'épanouisse et se fixe en soleil.

Quoi qu'il en soit, Cervantes, qui se trompait un peu sur la valeur des *Travaux de Persiles et de Sigismonde*, n'avait point encore atteint l'apogée de sa puissance et de son génie.

Victime de sa bonne foi et de la confiance qu'il avait témoignée à un négociant de Séville, nommé Simon Freire de Lima, lequel n'avait été qu'un dépositaire infidèle, Cervantes, accusé de

malversations, fut traduit devant le tribunal des comptes à Séville, et puis jeté en prison. Il en sortit sous caution, mais pour être inquiété de nouveau, pour la même misérable somme de 2 641 réaux (environ 670 francs). Il se rendit à Valladolid, où, depuis deux ans, Philippe III avait porté la cour.

C'est là qu'il présenta ses comptes de ménage; ils ne mirent en évidence que la pauvreté qui l'accablait lui et sa famille. Ensuite, au moyen de notes et de mémoires justifiant le payement antérieur, il parvint à régler ses affaires avec le tribunal. Son honneur était sauf.

« Il y a à Valladolid, dit M. Chasles, une pauvre maison étroite et basse, serrée entre les auberges d'un faubourg, près d'un ruisseau vide et profond, qu'on appelle l'Esguéva. C'est là que vint habiter Cervantes en 1603, à l'âge de cinquante-sept ans. J'ai visité avec une émotion que je ne puis rendre cette demeure située sur le Rastro, hors de la ville, et que ne signale ni une pierre, ni une inscription. Un escalier usé conduit aux deux modestes chambres qu'habita Cervantes : l'une où, sans doute, il couchait, est une pièce carrée, dont le plafond, à solives saillantes, est peu élevé; l'autre, espèce de cuisine sombre donnant sur les toits des appentis voisins, contient encore son *cantarelo*, c'est-à-dire la pierre creusée de trous ronds où se posaient les cruches pleines d'eau (*cantaros*). Avec lui

étaient sa femme, doña Catalina, sa fille Isabel, qui avait vingt ans, sa sœur doña Andrea, sa nièce Constanza, et une parente appelée doña Magdalena. Une servante s'ajoutait encore à la tribu, dont elle était le maître d'hôtel. Où logeait tout ce monde?... On travaillait en famille. Les femmes gagnaient leur vie en brodant des costumes de cour.... Le soir, tandis que l'aiguille des femmes courait sur l'étoffe, il prenait la plume, et, alors, sur le coin d'une table, il écrivait ses pensées!... » *Don Quichotte* avait été commencé en prison; nous venons de voir le milieu dans lequel il se continuait et s'achevait. Cervantes avait donc cinquante-sept ans. Son livre était le fruit attendu et mûr d'une vie qui avait connu toutes les épreuves. Prescott en fait la remarque, et il ajoute : « Fielding avait entre quarante et cinquante ans quand il écrivit *Tom Jones*; Richardson était dans sa soixantième année quand il fit *Clarisse*, et Walter Scott avait quelques années au-dessus de la quarantaine quand il commença sa série des *Waverley Novels*. »

Le monde, cette école du romancier, ne s'enseigne pas comme le programme d'une université, et la connaissance de ses aspects, si variés, doit être le résultat d'une longue et diligente observation. Les revers et les malheurs, toutes les amertumes avaient glissé sur l'âme de Cervantes et n'en avaient troublé ni la sérénité, ni

la paix. Son génie s'était tenu au-dessus des événements; il bravait les défiances de l'âge. Son style, plus que jamais, était plein de force, de fraîcheur joyeuse et de santé.

La première partie de *Don Quichotte* parut en 1604. Au bout de quelques semaines d'indifférence, la curiosité du public, éveillée tout à coup, fit explosion. Les éditions se succédèrent avec rapidité en Espagne et dans les Flandres. La France voulut à son tour connaître cette parodie sans égale, non seulement des romans de chevalerie, mais de tous les livres faux et prétentieux auxquels se laisse séduire une société moutonnière, et l'on eut une première traduction française, qui fut suivie de plusieurs autres dans toute l'Europe.

La gloire était venue enfin, et probablement la misère allait cesser dans l'humble maison de Cervantes. Hélas! sous ce rayon inattendu, les rivaux et les envieux se regardèrent, et devant telle allusion plus ou moins directe, ils se touchèrent la poitrine et le front. Ils étaient atteints! A ces éclats de rire sans menace et sans fiel, ils se préparèrent aussitôt à opposer une haine sourde et venimeuse. Cervantes n'y prit point garde; mais un jour il bondit, lui aussi, et s'indigna : on avait osé attenter à l'honneur même de son livre.

Il en est, on l'a dit, de l'œuvre d'un grand poète comme du cheval d'un grand capitaine,

que personne ne doit monter après lui. Un inconnu, un bouffon de bas étage, le trivial conteur de grosses farces obscènes et de lourdes drôleries, venait de mettre en vente (1614) un volume intitulé : Second tome de l'*ingénieur hidalgo Don Quichotte de la Manche*, et il ne craignait pas de s'y poser insolemment en continuateur de Cervantes :

« Nous continuons cet ouvrage avec les matériaux que Cervantes a employés pour le commencer, en nous aidant de plusieurs relations fidèles qui sont tombées sous sa main. Je dis sa main, car il avoue lui-même qu'il n'en a qu'une; et nous dirons de lui que s'il est vieux d'années, il est bien jeune de courage, et qu'il a plus de langue que de mains.... Au reste, permis à lui de se plaindre de mon ouvrage, puisqu'il lui fait perdre les bénéfices qu'il attendait de sa seconde partie. »

L'injure était abjecte et lâche. Cervantes répond de haut à l'insulteur : « Ce que je n'ai pu m'empêcher de ressentir, dit-il, c'est qu'il m'appelle vieux et manchot, comme s'il avait été en mon pouvoir de retenir les temps, de faire qu'il ne passât point pour moi; ou comme si ma main eût été brisée dans quelque taverne et non dans la plus glorieuse rencontre qu'aient vu les siècles passés et présents, et qu'espèrent voir les siècles à venir.... Si l'on me proposait aujourd'hui d'opérer pour moi une chose impos-

sible, j'aimerais mieux m'être trouvé à cette prodigieuse affaire, que de me trouver à présent guéri de mes blessures, sans y avoir pris part. Les cicatrices des braves sont comme des étoiles qui guident les autres au ciel de l'honneur! »

Cervantes s'est vengé. L'impudent travestisseur du *Don Quichotte*, Avellaneda, a été cloué par lui au pilori, suspendu au gibet. La postérité n'a pas été tentée jusqu'à présent de reviser le procès et d'en appeler de la sentence. Avellaneda continuera à subir son supplice le long des âges.

La seconde partie de *Don Quichotte* parut à la fin de 1615. C'est, en quelque sorte, l'élargissement lumineux et magnifique de la conception première. Les plans en sont plus vastes, la portée plus haute et plus profonde. Don Quichotte, Sancho, Dulcinée deviennent des personnifications, et leurs caractères sont des symboles. « En peignant l'esprit des romans de chevalerie, Cervantes est conduit à peindre de proche en proche celui de l'Espagne, celui de son temps, celui enfin de l'humanité, malgré lui sans intention, sans effort, par liberté d'allure, en se laissant conduire par son sujet il creuse de plus en plus. L'analyse psychologique l'entraîne; ce livre, qui était d'abord une simple parodie littéraire, devient une peinture philosophique, un tableau du monde illimité, universel; et

comme Cervantes interroge en même temps sa propre conscience, qu'il raille son passé, qu'il trahit ses intentions présentes, une autobiographie discrète se devine à travers le livre. »

Tout cela est spirituellement dit et judicieusement trouvé; et que nous sommes loin maintenant, grâce au ciel! des critiques outrecuidantes et incompétentes de La Harpe, qui nous a transmis son opinion sur *Don Quichotte*! La Harpe est risible, quand, avec sa myopie ordinaire dès qu'il lève les yeux vers certains sujets, il écrit en parlant de *Don Quichotte* : « Il y a des esprits sévères pour qui le fond de ce livre est trop frivole, et qui ne peuvent pas lire les folies d'un malheureux qu'il faudrait renfermer. C'est l'inconvénient de tous les ouvrages qui ne peignent qu'un ridicule particulier. Quelque mérite qu'ils aient, ils sont toujours au-dessous de ceux qui peignent l'homme de tous les temps et de tous les lieux.... »

N'est-ce point là tout le contraire de la vérité? L'homme immuable, l'humanité de tous les pays et de tous les siècles vit, respire et se fait voir avec ses désirs excessifs, ses entreprises démesurées, ses vertus hors nature et ses actions mesquines, dans cette suprême allégorie de *Don Quichotte*.

Mais, selon Pascal, notre grandeur éclate même à travers nos misères, et la grandeur morale du héros de la Manche est évidente pour qui sait lire et qui sait voir.

Ce monomane, qui s'émeut à toute idée de notre sacrifice, qui s'est fait le champion à l'épreuve des opprimés et des humbles, et que la soif de justice et d'honneur dévore, est bien près, ce me semble, d'être le modèle et le type des vrais grands hommes et des hidalgos magnanimes.

La satire des romans de chevalerie n'est là, en effet, que la bordure du tableau. Le tableau, c'est l'histoire côte à côte de l'esprit et de la chair, de l'idéal qui se prend pour le réel, et du réel qui ne cesse de regimber contre l'idéal. *Don Quichotte* est le héros humain et chrétien, tout imbu de l'esprit de l'Évangile, et que l'amour du bien, du beau, du vrai, entraîne dans toutes les folles rêveries, dans toutes les extravagantes illusions : mais telle est la puissance de l'idée sur la matière, que Sancho lui-même est séduit, entraîné, convaincu, aux deux tiers halluciné. Le maigre chevalier emporte avec lui son gras écuyer dans les nuages; Rossinante fascine le roussin qui suit naïvement, crédule et docile. Et à la fin, quand le chevalier don Quichotte redevient don Quixano le bon et le sage, quand l'illusion cesse et que le mirage est détruit, c'est que l'heure de la mort est arrivée.... Quelle mort! Je n'en pourrais citer aucune de plus majestueuse et de plus simple, de plus émouvante et de plus modeste. C'est, dans l'histoire et dans la fiction, la mort du juste et du

saint. Les justes et les saints ne seraient-ils donc ici-bas que des extravagants et des fous, détrompés seulement par les suprêmes clartés de la dernière heure?

Ne nous y laissons pas duper, je vous en prie : *Don Quichotte*, comme Gargantua et Pantagruel, ne joue et badine qu'à la surface. Le sens et la moralité en sont graves autant que l'observation en est juste et vraie. Nous tous, qui nous piquons de vivre dans les régions à part, au-dessus des petits métiers de nos frères, et qui cultivons les campagnes éthérées où le vulgaire ne se taille point des domaines, ne sommes-nous pas des *Dons Quichottes*? J'ai grand'peur que si et que Sancho Pança, avec sa vue terre à terre, son gros bon sens, aurait raison contre nous avec sa « botte de proverbes », Sancho Pança cet honnête et sage modérateur des amoureux de la lune, qui prennent les moulins à vent pour des géants féroces, et les forçats qu'on mène au bagne pour de magnanimes opprimés! Mais, d'une page à l'autre, dans toutes ces imaginations si sérieuses et si profondes sous leur déguisement burlesque, le poète et le romancier a semé à profusion les fantaisies les plus charmantes, les critiques les plus ingénieuses, les peintures les plus délicates. Elles vont, viennent, tournent et se déploient, ou se dérobent dans le tissu radieux d'un style tout miroitant, tout pétillant, tout coloré de nuances infinies. La

prose de *Don Quichotte*, appropriée à merveille aux caractères et aux habitudes des personnages qui sont mis en scène, prend tous les tons et se moule à toutes les formes; majestueuse et chevaleresque, rustique et roturière, patricienne et bourgeoise, ici incroyablement satirique et malicieuse, et là délicieusement naïve et bonne enfant, elle est, dans son genre, aussi inimitable que les vers de l'*Enéide* ou des *Géorgiques*.

Cervantès, avec ce glorieux *Don Quichotte* devant lui, n'était ni plus heureux ni plus riche. Tantôt protégé par celui-ci, tantôt calomnié par celui-là, dépendant toujours, il resta pauvre. Il ne parvint pas à maîtriser, ne fût-ce qu'un quart d'heure, les nécessités ou les tristesses de sa laborieuse existence. Il était vieux, et il tenait encore la plume. Les journées de répit et de trêve ne devaient point sonner pour lui. A soixante-huit ans, le 18 avril 1616, il écrivait la seconde partie de *Galatée*. Il était malade pourtant, et la plume pesait à sa main défaillante. Il ne la laissa tomber que pour se relever pieusement sur son lit, et recevoir le viatique des mourants. Puis, il voulut écrire une dernière fois à son ancien ami le comte de Lemos : « Hier, disait-il, j'ai reçu l'Extrême-Onction; mais en ce moment où le temps est court et où les angoisses de la mort augmentent, je me cramponne à la vie par l'amour que je lui porte et par le désir que j'ai de vous revoir encore. Mais s'il en est

autrement résolu, que la volonté de Dieu soit faite! Votre Excellence peut être assurée qu'il était un homme en qui le vœu de vous servir dépassait l'amour de la vie elle-même. »

Cervantes mourut, comme Shakespeare, le 23 avril 1616....

Ses funérailles furent obscures et humbles. On l'enterra, sans désigner, même par une inscription, la place où fut déposé son cercueil, sous une dalle dans l'église des religieuses Trinitaires de Madrid.

« Je m'adressai à un enfant de chœur, a dit quelque part M. Antoine de Latour, dans ses *Études sur l'Espagne*, je m'adressai à un enfant, le priant de me conduire au tombeau de Cervantes. L'enfant me regarda avec un profond étonnement et finit par me répondre ce naïf : *no sé*, contre lequel viennent se briser un jour ou l'autre, les gloires humaines les plus éclatantes et que Chateaubriand, nommant *Léonidas* au milieu des ruines de *Sparte*, avait rencontré sur les lèvres d'un pasteur de la Laconie. Cependant l'enfant eut pitié de mon désappointement et se tournant vers la sacristie, appela : *Jose Maria!* A ce nom, je vis s'avancer vers moi un jeune homme portant soutane, à qui je répétai ma question. Celui-ci me parut aussi embarrassé, mais autrement que l'enfant de chœur. « Quoi « donc! lui dis-je enfin, est-ce que les restes de « Cervantes ne seraient pas dans cette église? —

« On croit, en effet, qu'ils y sont, me répondit « Jose Maria avec un sourire intelligent. A l'épo- « que où l'ancien couvent de la Trinité fut détruit, « on apporta ici tout ce qu'il y avait d'ossements, « et comme il est certain que Cervantes y avait « été enterré, ses os seront venus avec les autres, « mais on ne sait où ils auront été mis. — Et où « se trouvait cet ancien couvent? — Dans la rue « de l'Humilladero. — Et à quelle époque eut « lieu la translation? — Quinze ou vingt ans « après la mort de Cervantes. — Raison de plus, « ajoutai-je pour que ses os n'aient pas été laissés « en arrière.... — Qui sait? J'ai vu des gens en « douter. » Pour l'honneur de l'Espagne, continue M. de Latour, j'avoue que je n'en doutai pas, et je me range du côté de ceux, c'est presque tout le monde, qui n'hésitent pas à croire que les restes de Cervantes sont bien effectivement au couvent actuel de la Sainte-Trinité, confondus, sans doute, avec de plus humbles, mais aussi mêlés à ceux de sa chère fille Isabelle. Le choix que l'Académie a fait de ce couvent pour y célébrer avec pompe l'anniversaire de la mort de Cervantes, est une preuve incontestable que l'Académie ne doute pas. Ne serait-ce point assez pour qu'elle fît placer dans quelque coin de l'église une plaque de bronze ou de marbre avec le nom de Cervantes, un nom, une date, et, dans les termes les plus humbles, ce douloureux aveu qu'on ne sait précisément sous quelle

pierre reposent ces restes sacrés? Ce correctif de la gloire, cette leçon donnée au génie par l'indifférence des hommes, auraient leur éloquence et pourraient un jour servir de texte à quelque futur panégyriste de Cervantes. »

18 janvier 1870.

DOUBLE ANNIVERSAIRE

DE LA MORT

DE SHAKESPEARE ET DE CERVANTES

23 avril 1616.

William Shakespeare et Miguel de Cervantes sont des *génies mères*.

L'un et l'autre ils sont morts le 23 avril 1616. Je suis de ceux qui ne voient rien de fortuit en ce monde, et cette date, qui marie les noms du plus grand poète de l'Angleterre et du plus grand littérateur de l'Espagne, ne passera inaperçue que pour les yeux des myopes.

La France aime la gloire, et conséquemment elle la vénère. Il n'y a pas d'amour sans piété.

Je voudrais dire ici quelques mots du double anniversaire qui réunit dans la mort et dans la gloire Shakespeare et Cervantes.

Shakespeare était encore dans la maturité de l'âge, mais en peu d'années il avait déjà entassé

bien des œuvres. Comédien, poète et prosateur, il avait ouvert ses deux larges mains sur toutes les cimes de l'art dramatique. Tout ce qu'on peut recueillir dans la tradition et dans l'histoire, il l'avait recueilli; tout ce qu'on peut découvrir ou inventer dans le domaine de l'imagination et du rêve, il l'avait inventé ou découvert. Il avait absorbé dans son esprit et dans son cœur, pour les faire refleurir et refructifier au dehors, en belles et admirables compositions, tous les germes qui flottaient à droite et à gauche, de quelque temps ou de quelque pays que le vent les apportât. Il avait épuisé le succès, il savait le dernier mot de la renommée, — et il n'en voulait pas davantage.

Après *Hamlet*, après *Othello*, après *Macbeth*, après tant de drames qui allaient passionner et tenir à tout jamais en haleine la postérité, il voulut prendre du repos.

Il avait cinquante et un ans à peine.

Il se retira à Stratford, là même où avait été son berceau. Il fait bon mourir, si l'on peut, sous l'horizon qui nous a vu naître. La mort nous ramène à nos parents, à nos ancêtres, et, comme les premières heures de la vie, c'est elle qui forme la famille, je veux dire qui la restitue et la rejoint. Shakespeare, qui avait vu ou pressenti tout ce qu'on peut trouver au-dessus et au-dessous des mille choses de ce monde, qui savait les peuples et les rois, qui avait pesé à

leur valeur la richesse et la pauvreté, le vice et la vertu, le bien et le mal, qui avait ému en diverses façons ses contemporains, les faisant pleurer ou rire, Shakespeare se mit à planter des mûriers. Le premier, il les introduisit dans le canton de Stratford, et ceux qu'il cultivait dans son jardin de Newplace, faisaient l'admiration des voisins. L'auteur d'*Hamlet*, félicité sur ses entreprises de jardinier et d'agriculteur, relevait la tête avec un orgueil qu'il n'avait pas connu peut-être aux plus célèbres soirées de ses triomphes. Il vivait simplement, il était tranquille, guéri d'ambitions et de rêves, il était heureux. Il mourut!

« Shakespeare, dit M. Guizot dans la préface de son excellente traduction des œuvres de l'admirable poète, Shakespeare fut enterré dans l'église de Stratford, où subsiste encore son tombeau. Il est représenté de grandeur naturelle, assis dans une niche, un coussin devant lui et une plume à la main. Cette figure avait été dans l'origine, suivant l'usage du temps, peinte des couleurs de la vie, les yeux d'un brun clair, la barbe et les cheveux plus foncés. Le pourpoint était écarlate et la robe noire. Les couleurs, ternies par le temps, en furent rafraîchies, en 1748, par les soins de M. John Ward,... sur les profits d'une représentation d'*Othello*. Mais en 1793, M. Malone, l'un des principaux commentateurs de Shakespeare, fit enduire la statue

d'une épaisse couche de blanc; conduit sans doute par cette prévention exclusive en faveur des coutumes modernes qui l'a souvent égaré dans ses commentaires.... »

Bien que cette malencontreuse réparation ait eu l'inconvénient d'altérer la physionomie du portrait de Shakespeare, elle n'a cependant pas tout à fait effacé, dit-on, cette expression de douce sérénité qui paraît avoir caractérisé la figure comme l'âme du poète. Sur la pierre sépulcrale placée au-dessous de la niche sont gravés quatre vers, dont voici la traduction : *Ami, pour l'amour de Jésus, abstiens-toi de fouiller la poussière ici enclose. Béni soit celui qui épargnera ces pierres, et maudit soit celui qui déplacera mes os.*

« Cette inscription, composée, à ce qu'on croit, par Shakespeare lui-même, fut, dit-on, la cause qui empêcha de transporter son tombeau à Westminster, comme on en avait eu le projet. Il y a peu d'années qu'il se forma, contre le mur de l'église de Stratford, une excavation qui mit à découvert la fosse même où avait été déposé le corps; le sacristain, qui pour empêcher les déprédations sacrilèges de la curiosité ou de l'admiration, fit la garde près de l'ouverture, jusqu'à ce que la voûte fût réparée, ayant essayé de porter la vue au dedans de la tombe, n'y aperçut ni ossement, ni cercueil, mais seulement de la poussière. Il me semble, ajoute le voyageur qui raconte le fait,

que c'était quelque chose que d'avoir vu la poussière de Shakespeare. »

Ce tombeau est aujourd'hui seul en possession des hommages qu'a longtemps partagés avec lui le mûrier de Shakespeare.

Voilà Shakespeare! de la poussière sans doute, mais un génie très jeune, très vivant, très immortel, et un tombeau vénéré, où la foule se presse et s'arrête, et médite. Il est le génie plein de force, de fraîcheur joyeuse et de santé.

De là sur lui ce mot d'Emerson : « S'il arrivait au milieu d'une société d'âmes humaines, qui ne voudrait se joindre à son cortège? Il ne touche rien qui n'emprunte santé et longévité à son style joyeux. »

La joie du style, c'est la qualité supérieure qui fait durer et vivre. Cette joie persiste et se prolonge même dans toutes les mélancolies et toutes les détresses de l'observation de Shakespeare; elle est le calme et la sérénité qui lui permettent de voir d'un œil juste et d'avancer d'un pied ferme, sans atténuer rien, ni rien exaspérer, ni rien calomnier.

Miguel Cervantes avait aussi cette bonne et saine humeur de l'esprit; mais comme la carrière qu'il a suivie ici-bas ressemble peu à celle du poète anglais! Lui, il a marché d'épreuve en épreuve. Poète, il a versé son sang sur le champ de bataille, et sa main mutilée a été chargée de fers. Après plusieurs années de captivité en

Afrique, il retourne en Espagne, et sa verve éloquente se répand et se prodigue sur tous les sujets : comédies, drames, romans, pastorales, etc.

Mais la fortune, cette maîtresse aveugle, qui s'éprend maintes fois du premier passant venu, ne laisse pas de montrer ses rigueurs aux mieux méritants. Cervantes en a fait l'expérience longue et cruelle.

Qu'importe!... Cet Espagnol illustre était né guerrier et chevalier. Il s'en allait à travers les hommes, aujourd'hui marchant parmi les foules, demain se tenant à l'écart, avec un cœur droit et fier et un génie prompt à répondre à toutes les injustices de la destinée.

Le sort, on le voit, a eu deux poids et deux mesures aussi, dans la vie et dans la mort, pour Shakespeare et Cervantes. Malgré tout, ils sont partis en même temps, chacun d'eux ayant fait sa tâche, ayant accru à sa manière le trésor de l'intelligence humaine et dignes l'un et l'autre, comme de bons et loyaux serviteurs, de la satisfaction du Maître.

Shakespeare et Cervantes se sont-ils rencontrés en ce monde? Se sont-ils connus? Rien n'autorise à le supposer. Ils travaillaient ensemble et d'un même cœur, mais probablement le nom de celui-ci n'arriva à aucun jour aux oreilles de celui-là. Se sont-ils devinés à distance? Je le crois et j'aime à le croire. Le génie appelle

le génie, comme sur les hauteurs la lumière échange des reflets mystérieux et charmants avec la lumière. « Les grands hommes sont pareils à des tours isolées dans la cité de Dieu, a dit Longfellow. Des passages secrets, existant à une grande profondeur au-dessous de la nature extérieure, et dont ceux qui travaillent à la surface de la terre ne se doutent même pas, permettent à leurs esprits de communiquer avec des intelligences plus sublimes, qui les fortifient et les consolent. » Pourquoi ne pas admettre que ces sublimes messagers, apportant des révélations mutuelles, se plaisent à rapprocher ces amis inconnus, si bien faits pour s'entendre et s'aimer?

Sous un tel regard, n'en doutons pas, Cervantes et Shakespeare se seraient tendu la main comme des frères.

Un jour, dans je ne sais quelle église de Rome, à Sainte-Marie-Majeure, ou à Saint-Jean de Latran, on vit entrer à la fois deux jeunes hommes, tous deux vêtus de l'habit religieux, le premier d'une robe blanche, le second d'une robe de laine brune. C'étaient deux étrangers, et qui venaient de deux points différents demander la bénédiction du pape et prier Dieu sur les tombeaux des martyrs. Le moine à la robe blanche était Espagnol, le moine à la robe brune était Italien. Jusque-là, ils ne s'étaient point rencontrés ici-bas, ils n'avaient aucun souvenir com-

mun, et sauf la même espérance d'obtenir le Paradis, aucune espérance commune. Ils prièrent longtemps, sans se voir, et leur ferveur était égale. Puis, comme poussés par un ange invisible qui les rapprochait l'un vers l'autre, ils se levèrent ensemble et s'avancèrent d'un même pas vers la même porte. Leurs mains, qu'ils tendaient ensemble vers l'eau bénite, se touchèrent, et, tous deux relevant la tête, ils se reconnurent à tel signe souverain que j'ignore et se saluèrent d'un coup d'œil rapide. Ce n'est pas tout : leurs bras s'ouvrirent aussitôt avec tendresse et, le cœur sur le cœur, ils se promirent une amitié éternelle.

« Tu es François d'Assise! s'écria l'Espagnol. Béni sois-tu dans toutes tes voies! — Tu es Dominique! répondit l'Italien, que le Seigneur mène et inspire toutes tes entreprises! » Après le baiser de paix, les nouveaux amis se dirent adieu — pour toujours.

François d'Assise avait entrevu l'auréole au front de Dominique, lequel, à son tour, avait vu le nimbe lumineux se lever aussi, sur le front de François d'Assise. J'imagine que, dans le chemin d'au delà qu'ils ont pris le même jour, et presque à la même heure, Shakespeare et Cervantes se sont rencontrés avec joie, et que se reconnaissant à cette auréole au front que les hommes de génie portent comme les saints, ils sont tombés dans les bras l'un de l'autre.

MADAME DE SÉVIGNÉ

Chacun entend la gloire à sa façon, mais je crois que si l'on demandait aux grands écrivains de tous pays, à ceux qui ont le juste sentiment de leur génie et la conscience de leur mission, quel est le monument qu'ils désirent le plus d'obtenir dans les âges, où ils se survivront à eux-mêmes, ils répondraient : « Une bonne, belle, correcte et complète édition de nos ouvrages ».

N'est-ce point là, en effet, le monument à jamais enviable, plus solide que l'airain, et qui commande à la pluie, au vent, et à la fuite même des siècles? L'idée de mort n'entre pas dans notre esprit quand nous lisons des pages immortelles, et, quelles que soient les distances qui nous séparent d'Homère, de Virgile, de Dante, de Cervantes, nous les sentons vivre avec nous

et près de nous; ils deviennent nos contemporains, nos amis, nos familiers, — tant est souveraine et puissante la pensée humaine recueillie, fixée et livrée ensuite avec courage au va-et-vient des générations!

La librairie de M. Hachette publie de magnifiques éditions de nos grands écrivains nationaux : on ne saurait rien faire, à mon avis, qui mérite mieux de la patrie et de la littérature. C'est sous la direction de M. Ad. Régnier que ces éditions se succèdent; elles ne peuvent être qu'excellentes.

Les *Lettres* de Mme de Sévigné ont inauguré une si recommandable série de beaux et bons livres, et, grâce à mille soins judicieux, à mille attentions savantes, nous possédons désormais une Mme de Sévigné authentique , avec ses tenants et aboutissants, si l'on peut s'exprimer ainsi; nous avons la pleine et parfaite connaissance, non seulement d'un génie unique et vraiment inimitable, mais encore de toute la société qui allait, venait, s'agitait et tenait la scène à la date où ce génie, l'œil au guet et l'oreille tendue, écoutait, regardait, écrivait. Et quel œil clairvoyant! quelle oreille délicate et fine!

On a tout dit de Mme de Sévigné, et tout a été trop bien dit pour que je veuille donner, à mon tour, des opinions qui ne seraient que l'écho des autres. Elle-même se tient au-dessus du paradoxe, et son talent décourage toutes les

malveillances. Vouloir atténuer son éloge, qui est consacré, ce serait vouloir, comme a dit le poète Le Brun, à propos du grand Corneille :

> Burlesquement roidir ses petits bras
> Pour étouffer *trop* haute renommée.

Dénigrer, d'ailleurs, répugne à la conscience, quelque sévère qu'elle soit, et là n'est point l'office du critique. Mais l'éducation et l'instruction de femmes sont une des questions à l'ordre du jour et qui ne laisse pas de préoccuper diversement les prudents et les sages. Bien des gens critiquent, blâment, discutent et, sans trop s'expliquer pourquoi, s'imaginent que la science un peu sérieuse, si par malheur elle atteint nos filles et nos sœurs, créera toutes sortes d'embarras et d'ennuis au sein du foyer domestique. Or, le souvenir de Mme de Sévigné peut sur ce point redresser plus d'une erreur, dissiper plus d'une crainte et faire justice d'absurdes préventions.

Mme de Sévigné appartenait à une aristocratie des plus éclairées, des plus instruites. Elle était elle-même une *femme savante*, dans toute la force du terme, et confinait aux *précieuses*; mais, soutenue par un tact exquis et défendue par ce bon sens qui était chez elle comme un don supérieur, elle ne tomba jamais dans aucune exagération. Mme de Sévigné, même dans ses engouements, a toujours eu horreur des extrêmes, et

sa vertu, habituée de bonne heure au devoir et aux bienséances, n'a point cessé de se tenir à cette place élégante et courtoise, où l'on se fait estimer de tous, aimer d'un grand nombre et où l'on ne déplaît à personne.

C'était la meilleure des mères, la plus fidèle et la plus dévouée des amies et, malgré tout, malgré son savoir si varié et son style si *littérairement* naturel, elle était une femme pratique, rangée et ordonnée, une véritable ménagère enfin et qui tenait la main au train journalier de sa maison et de ses affaires.

N'ayez donc pas peur de l'éducation et de l'instruction des femmes! Souvenez-vous de cette société toute polie et accorte du XVIIe siècle, et où Mme de Sévigné est loin d'être le seul exemple à citer. Puis, le temps ayant marché et les lumières, qui n'éclairaient d'abord que les cimes, se répandant désormais, avec une prodigalité fécondante sur les versants de la colline et au vallon, ne dérobez aucune tête à leurs rayons bienfaisants. La société française n'est plus resserrée et restreinte; elle embrasse maintenant la nation tout entière, et pourquoi ne verrions-nous pas refleurir autour de nous ce que nous admirons là-bas, dans ce splendide, mais inégal passé qui s'éloigne?

Qui oserait dire que la science nuit aux qualités modestes, et que ce qui agrandit le cœur chez l'homme soit destiné à l'amoindrir chez la femme?

Pour moi, je ne pourrais qu'applaudir à l'Université de France, lorsque, cédant aux inspirations généreuses d'un ministre actif, zélé, prévoyant, et qui est bien l'homme de son pays et de son siècle, elle se popularise pour ainsi dire, et qu'elle ouvre à tous les studieux, quels que soient leur sexe et leur rang, ses bibliothèques et ses écoles. Je vois là le complément nécessaire des salles d'asile, des ateliers et des ouvroirs.

Revenons, si vous le voulez bien, à Mme de Sévigné et à ses *Lettres*.

Mme de Sévigné va se ranger d'elle-même, dans l'histoire de notre littérature, à côté de La Fontaine, à qui elle ressemble par plus d'un trait original et piquant.

L'un et l'autre sont des génies spontanés et sincères, jaillis de la nature, qu'on goûte et qu'on respire en eux, et chez qui l'art est né du sentiment même de la vérité; l'un et l'autre sont, comme on dit, l'honnêteté en personne, et, sous un air de bonhomie, ils excellent à tout voir et à tout pénétrer chez le voisin qu'ils observent.

Mais la gaieté de Mme de Sévigné est plus bruyante; elle ne craint point l'éclat de rire, où toute sa verve se déploie, vibre et résonne. On pense à une coquette qui prendrait plaisir à étaler et à faire reluire l'écrin de ses trente-deux dents blanches. « Personne au monde, disait Bussy-

Rabutin, n'a plus de gaieté, plus de feu, ni l'esprit plus agréable qu'elle. » — « La joie, lui écrivait un jour Mme de la Fayette, est l'état véritable de votre âme ; le chagrin vous est plus contraire qu'à personne du monde. »

Mme de Sévigné, restée veuve à vingt-quatre ans, ferma son cœur à tout nouvel amour et reporta sur ses enfants tout le trésor de ses tendresses ; elle raffolait d'eux, de sa fille surtout. Toutefois elle avait pour les choses et les gens du dehors, pour la cour et le monde, un goût tout à fait déterminé. Elle se mêlait volontiers aux nombreux événements, qui se succédaient alors, elle était de toutes les fêtes, y prenait une vive part, et comme elle se faisait faire ou qu'on lui faisait partout galamment la place qui lui était due, elle a été aux premières loges pour assister à ces trente ou trente-cinq années du siècle de Louis XIV, dont elle est pour nous un témoin si précieux et un révélateur admirable.

Tous les beaux esprits, poètes et prosateurs, tous les hommes d'État, tous les grands seigneurs, les gens d'épée et les gens de robe, Conti, Turenne, Noirmoustier, Servien, du Lude, Rohan, le chevalier de Méré, le surintendant Fouquet, Benserade, Saint-Pavin, Mme de la Fayette, Mlle de Scudéry, Ménage, se groupaient en constellation autour d'elle et la recherchaient à l'envi. Parlait-elle, on était enchaîné et sous le charme ; écrivait-elle, c'était une

chaîne encore et un charme nouveau. Les sonnets, les madrigaux, les triolets, pleuvaient à ses pieds. Ménage l'a célébrée en français, en italien et en latin; Saint-Pavin passait sa vie à chercher et à trouver des sonnets et des rondeaux, où le dernier quatrain et le dernier tercet feraient flèche de courtoisie et d'amour.

C'était bien réellement une Muse que cette agaçante et insensible Mme de Sévigné, et il ne fallait que l'éclair de ses *paupières bigarrées*, comme elle appelait elle-même ses yeux, un peu différents de couleur, mais d'un égal rayonnement, il ne fallait qu'un éclair de ses paupières bigarrées pour mettre en branle tous ces cœurs et toutes ces lyres. Jamais la séduction d'un joli visage ne s'est mieux exprimée ni exercée.

Je regardais tout à l'heure un portrait d'elle, très bien gravé, d'après le pastel original de Nanteuil. Elle a vieilli : les lignes et les contours se sont altérés çà et là, mais la grâce enjouée et pénétrante à la fois, résiste; l'âme se reflète des yeux aux lèvres avec un mélange de vivacité, de légèreté et de finesse, qui devait être la marque distinctive de cette beauté douce et blonde, mais sans rien de trop doux et de fade; au contraire! On sent, dans ce portrait, la jeunesse prolongée de l'esprit et de la verve, un entrain et une pétulance de pensée et de propos, qui ont duré jusqu'à la fin et qui animent encore les plus petits billets de ce grand écrivain.

Oui, Mme de Sévigné est un grand écrivain et qui a connu tous les secrets du bien dire. Vif et prompt, son style court, bondit, caracole, fait maintes gentillesses et prouesses : elle n'a qu'à lui lâcher la bride sur le cou et à le laisser aller! Mais, quand elle veut, elle le ramène, le retient, le dirige et parvient alors aux expressions de la plus haute éloquence. Tous les genres lui sont familiers. S'il lui plaisait, elle aurait des accents de Corneille et des périodes de Bossuet. Elle excelle à enrichir la simplicité, même la plus trivale, et rien de ce qu'elle touche du bout de sa plume, en passant, qui ne se mette aussitôt à rire, à sauter, à chanter. C'est une perpétuelle allégresse des idées et des mots. Elle parle une langue réjouie et qui n'appartient qu'à elle seule. Comme je ne sais quel artiste grec, elle a créé son instrument mélodieux et, en mourant, elle l'a brisé.

Elle a sa pensée et son mot sur tout, et, prenez garde! c'est le mot juste, c'est la pensée judicieuse; c'est, même dans ses engouements et ses caprices, la note d'un sens net et profond, qui peut se tromper peut-être, mais qui, se trompât-il, ne laisse pas de trouver encore et de faire valoir bien des vérités imprévues et bien des leçons utiles.

Elle a été dure une fois en sa vie, au sujet des pauvres émeutiers de Bretagne, qu'on avait si cruellement massacrés et pendus ; mais, dites-

moi, n'y avait-il pas une circonstance atténuante dans les préjugés des meilleurs esprits de cette date, relativement au peuple et à la noblesse? Mme de Sévigné en avait conservé quelque chose. Néanmoins et malgré ces boutades passagères, le fonds général était très sincèrement bon! On en a mille preuves.

Singulier talent et caractère unique, où l'on dirait que tous les hommes illustres de ce temps-là ont coopéré pour quelque chose de supérieur : il y a du La Bruyère en Mme de Sévigné, comme du La Fontaine; il y a du Molière et même du Fénelon, et telle qu'elle est, telle que nous l'avons, elle est bien naturelle, bien originale, bien vraie; elle a tout embelli et transformé de son charme particulier, de la magie de son intarissable belle humeur et de son beau style.

Bonne et noble femme d'ailleurs, elle aime ses amis, quelque malheureux qu'ils deviennent; si elle critique, elle ne dénigre pas; si elle est maligne à l'occasion, elle n'est jamais méchante : toute vertueuse action l'exalte, et toute injustice, grande ou petite, l'indigne; elle n'est pas prude, elle n'affiche pas un rigorisme outré, elle est indulgente aux faiblesses des autres, et règle soigneusement sa propre vie. Sous ce rire si vite en éveil, vous ne découvrez en cet *admirable artisan de la parole* qu'un caractère droit et sûr, qu'une âme humaine, compatissante et tendre.

Mme de Sévigné avait marié sa fille en 1669.

C'est à Mme de Grignan, cette enfant bien-aimée, qu'elle jugeait être « la plus belle de France », que l'orgueilleuse mère adresse la plupart de ces *Lettres* qui, autant que les *Mémoires* de Saint-Simon, sont le journal vivant et la peinture parlante du siècle où elles ont été écrites.

Mme de Grignan avait hérité en partie des qualités morales et intellectuelles de sa mère, et, dans ce cercle de poètes et de courtisans, qui fêtaient sa beauté précoce, pendant que La Fontaine lui dédiait la fable du *Lion amoureux*, elle ne pouvait que se développer rapidement et grandir en talents et en grâce.

Elle dut habiter la province, le château de Grignan, haut juché sur une montagne comme un manoir du moyen âge, et dominant un grand village provençal. Elle nous apparaît, de loin et à travers sa correspondance, sous les traits d'une aimable et douce châtelaine, qui se résigne comme elle peut à l'époux déjà vieux et, somme toute, assez peu intéressant qu'on lui a donné.

Dans le riche album qui accompagne l'édition des *Lettres de Mme de Sévigné*, publiées par M. Hachette, nous avons un portrait de la comtesse de Grignan, qui est trop coquet et trop fin, selon moi, pour n'être pas ressemblant. Figurez-vous, encadrés dans les boucles d'une soyeuse et abondante chevelure, une jeune tête, un visage éclatant, plein de lumière, et vraiment tout imprégné de beauté. Cela brille, parle et

séduit. Le col légèrement détourné et incliné, les yeux longs et voilés, le nez délicat et pur, la bouche fraîche, souriante, bien modelée, un peu forte, l'ovale aux contours fermes et pleins et qui est d'une régularité extrême, forment un ensemble harmonieux et charmant, sur un corps on ne peut mieux approprié à tant d'attraits et revêtu de la toilette la plus galamment chiffonnée.

On comprend à merveille que Ménage et Saint-Pavin se soient escrimés à qui mieux mieux, dans leurs joutes poétiques, uniquement pour plaire à une si ravissante personne.

Mais, de Mme de Sévigné et de sa fille, ne restât-il, avec le souvenir, que l'œuvre pieusement et soigneusement conservée et transmise, il serait facile, l'imagination aidant, de rendre à ces esprits immortels la grâce extérieure qui les parait autrefois, de retrouver, au moins en rêve, leur beauté et le prestige qu'ils ont dû exercer dans ce milieu incomparable où ils ont vécu; et dès lors on excuse volontiers le philosophe M. Victor Cousin, quand, au déclin de ses jours et légèrement désabusé de la doctrine, il se prit d'une rétrospective et chevaleresque passion pour ces illustres dames du siècle de Louis le Grand.

20 juillet 1868.

MARCEAU

(1769-1796)

Le temps des dissertations purement littéraires et des vaines lectures est passé. Ce n'est point au milieu des préoccupations de la patrie et des palpitantes vicissitudes, où nos destinées, trop longtemps poussées à la dérive dans des voies indignes de notre génie et de notre nom, nous ont engagés cruellement, que nos esprits ont le droit de s'écarter à loisir du souci commun et de se distraire. Tout nous est étranger maintenant de ce qui ne peut tenir en éveil nos courages et enflammer nos âmes. Les odes d'Anacréon ne vont pas aux lèvres de guerriers spartiates ; il ne leur convient de chanter et d'entendre que les vaillantes chansons de Tyrtée.

Si, pendant nos courtes heures de répit, au bivouac et sous la tente, nous lisons encore un

peu, que ce soit du moins l'histoire de ces grands et vertueux modèles dont la tradition promène et fait briller, à travers les siècles, les images souveraines et impérissables. Lisons la *Vie des hommes illustres* de Plutarque, ou mieux encore, sans chercher si loin de nous, portons notre attention studieuse et notre admiration du côté de nos propres annales, et appliquons-nous à y retrouver les salutaires enseignements et les glorieux exemples. Tant d'hommes illustres et de héros ont surgi parmi nous qui, certes, valent bien les Grecs et les Romains de Plutarque!

Dans le nombre, aux premiers rangs de ces braves et invincibles soldats qu'a produits la Révolution française et qui tous, à des degrés divers, commandent le respect et l'enthousiasme, une tête jeune et gracieuse, fière et modeste à la fois, toute sympathique, rayonne doucement et nous attire : la noble tête de Marceau.

Marceau représente la gloire elle-même dans sa plus poétique et, en quelque sorte, dans sa plus printanière expression, la gloire souriante, précoce et tout en fleurs. Telle il l'a rencontrée et conquise dès ses premiers pas, telle encore elle reste sur son tombeau. « Celui que les dieux aiment meurt jeune », disaient les anciens. Marceau était donc aimé des dieux.

François-Séverin Marceau-Desgraviers naquit à Chartres, le 1er mars 1769. Son père était procureur au bailliage de cette ville. La tendresse

maternelle manqua complètement à Marceau, et son berceau ne connut pas les caresses accoutumées; mais, par une compensation non moins étrange, il se trouva que sa sœur Emira, prise pour lui de tous les sentiments d'une mère, se chargea d'en remplir aussi les devoirs. La nature se plaît souvent ainsi à guérir ses imperfections ou à les réparer.

Le père de Marceau, très faible, très indifférent peut-être, négligea l'enfance de son fils, qui fut abandonné à ses seules inclinations. Heureusement, ces inclinations étaient excellentes et toutes en dehors de l'appât d'une vie oisive ou dissipée. A seize ans, Marceau, qui ne dissimulait point l'antipathie profonde qu'il avait pour le barreau, quelques efforts que fissent ses parents pour l'y préparer, s'engagea avec un de ses camarades, nommé Richer, dans Angoulême-Infanterie, régiment qui devint plus tard le 34e de l'armée.

Sa vocation ardente et vive l'entraînait vers le métier des armes, et depuis longtemps Xénophon et Polybe, Feuquières, le maréchal de Saxe, Folard et Vauban étaient devenus pour lui des amis et des maîtres. Mais, emporté par le train rapide des événements, ses études forcément demeurèrent inachevées.

Amené par le hasard à Paris au mois de juillet 1789, il se mit sous les ordres d'un officier de fortune, Elie, du régiment de la Reine-Infan-

terie, « dont l'attitude dans cette grande journée (14 juillet 1789) fut constamment celle d'un homme des temps héroïques », a écrit M. Louis Blanc ; et il s'avança hardiment à la prise de la Bastille. Il marcha ensuite à la tête d'un détachement de la section Bon-Conseil (district de Saint-Jacques) pour repousser les troupes que la cour envoyait contre Paris.

L'ère de la liberté s'inaugurait magnifiquement. La France entière était debout, et, sous ces souffles divers de résurrection et d'indépendance, les bataillons de volontaires s'organisaient de toutes parts. Ce peuple de citoyens allait devenir un peuple de soldats. Le 12 juillet 1792, Marceau était nommé capitaine du 2e bataillon des volontaires nationaux d'Eure-et-Loir. Il rejoignait l'armée que commandait La Fayette, au moment même où ce général la quittait pour échapper à la proscription. On craignait une défection. Marceau, inconnu encore, sans expérience et sans crédit, sort des rangs, et d'une voix énergique, il s'écrie : « Soldats, il est un devoir plus sacré que l'obéissance à un supérieur, celui de ne pas laisser cette frontière sans défense ». Il n'en fallut pas davantage, pour ramener promptement des bataillons égarés et menaçant d'accompagner dans sa fuite, l'homme qu'ils regardaient comme le fondateur de la liberté du nouveau monde.

La France, à cette date, était en proie aux

mille difficultés qu'amènent l'écroulement d'une monarchie et la régénération d'un grand peuple. Les places étaient dégarnies, les trésors dispersés, les magasins dépouillés, les troupes en désordre et sans généraux, et la rancune ou la lâcheté semaient les anxiétés et la terreur, du Rhin à l'Atlantique, et des Pyrénées à la mer du Nord! Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, n'avait garde de ne point profiter de ce qu'il estimait être un moment favorable à ces entreprises d'invasion, de pillage et de conquête, qui sont dans toutes les inspirations et tous les instincts de la politique prussienne. De Berlin, il s'était précipité sur la Champagne, pour donner à l'Europe le spectacle d'une fuite ignominieuse et à jamais mémorable.

Marceau, avec le premier bataillon de volontaires d'Eure-et-Loir, se trouvait dans Verdun, au moment où l'armée du roi de Prusse, déjà maîtresse de Longwy, vint en faire le siège. La situation de la place était mauvaise. Les fortifications que Vauban a construites étaient mal entretenues, et 3 000 hommes environ, mal équipés et insuffisamment nourris, se trouvaient en présence de vieilles troupes parfaitement approvisionnées de toutes choses. Joignez à ces désavantages l'hésitation et la frayeur de toute une population qui, dès le premier bombardement, demanda à capituler. La garnison et le conseil de défense, présidé par Beaurepaire,

commandant le 2e bataillon des volontaires de Maine-et-Loire, s'obstinaient à vouloir combattre et tenaient bon. Les magistrats de la ville et les principaux habitants insistaient pour une reddition immédiate. Marceau protesta de toutes ses forces et de toute l'énergie de son courage; mais, vains efforts! la reddition fut résolue.

Beaurepaire indigné se tua dans la nuit, laissant le commandement des troupes et de la ville à M. de Nexon, lieutenant-colonel du 2e bataillon des volontaires de la Meuse. Marceau, condamné au rôle cruel que les lois de la guerre imposent au plus jeune officier, reçut la douloureuse mission de porter la capitulation à l'ennemi. Les yeux bandés et précédé d'un trompette, il se rendit au camp du roi de Prusse. Là, il ne put maîtriser son émotion, et les larmes coulèrent sur son visage.

Pendant le siège, Marceau avait perdu ses équipages, ses chevaux, son argent. Un représentant du peuple, envoyé à l'armée de Dumouriez, lui demanda : « Que voulez-vous qu'on vous rende? — Un sabre nouveau pour venger notre défaite », répondit le jeune guerrier.

La Convention décréta la mise en accusation des officiers, qui avaient consenti à la reddition de Verdun. 35 personnes comparurent devant le tribunal révolutionnaire; un seul fut nominativement et honorablement excepté..., Marceau!

Adjudant-major le 1er décembre 1792, lieute-

nant-colonel le 25 mars 1793, Marceau fut envoyé en Vendée, où l'insurrection se propageait à vue d'œil et avait déjà pris les proportions d'une grande guerre. Bourbotte et Julien de Toulouse y avaient été délégués pour examiner la conduite tenue par les chefs de la légion germanique. Tout l'état-major fut mis en accusation, et Marceau lui-même, par les ordres de Bourbotte, fut traduit en jugement comme suspect d'incivisme et complice de Westermann. Sa franchise toute naturelle et simple suffit à sa défense.

Il marcha vers Saumur. Le 9 juin 1793, cette ville fut attaquée par des troupes royalistes et violemment tenue en échec. Marceau était hors des murs avec sept cuirassiers, lorsqu'il aperçut une troupe de Vendéens qui entraînaient un prisonnier. Son écharpe tricolore le désignait suffisamment; c'était Bourbotte qui, ayant eu son cheval abattu par un boulet, avait dû tomber aux mains ennemies. Marceau met pied à terre, prend le député dans ses bras, le replace sur son propre cheval et le force de s'éloigner, en lui disant : « Il vaut mieux qu'un soldat comme moi périsse qu'un représentant du peuple comme vous ».

La Convention décréta qu'il avait bien mérité de la patrie, et il fut promu au grade de général de brigade.

A ce même siège de Saumur, « le général

Constard, reconnaissant que le feu d'une batterie causait un grand ravage dans nos lignes, chargea le brave Weissen, colonel du régiment dans lequel servait Marceau, d'enlever les pièces. « Où nous envoyez-vous, mon général? s'écria Weissen. — A la mort.... Le salut de la République exige ce sacrifice. » — La position fut emportée; mais la légion germanique, que l'infanterie avait refusé de soutenir, fut presque anéantie!

A vingt-quatre ans, Marceau, général de division, commandait à l'armée de l'Ouest. Rien n'égalait sa bravoure que son inaltérable générosité, et c'est par leur accord constant qu'il frappait surtout et domptait les rebelles. « Ce fut sous ce jeune officier, a écrit Beauchamp, que l'armée de la République porta les coups les plus décisifs aux royalistes; s'il ne recueillit point toute la gloire des combats qui anéantirent la grande Vendée, l'histoire, qui n'oublie rien, sera juste à son égard. »

En fait de témoignages, le meilleur, à notre avis, et le plus enviable est le témoignage d'un ennemi vaincu. On voit qu'il n'a point manqué à Marceau.

La bataille du Mans est, sans contredit, dans l'histoire des hauts faits de Marceau, une page des plus éclatantes. Ce fut une terrible journée que celle où l'on vit périr en quelques heures 10 000 républicains et 30 000 royalistes. Mar-

ceau, capitaine et soldat à la fois, s'y multipliait pour ainsi dire. Tantôt chargeant à la tête des bataillons et enfonçant les lignes ennemies; tantôt impassible et calme au milieu de l'armée qu'il dirigeait, modifiant son plan avec la soudaineté du génie, et faisant face à toutes les péripéties de l'action; puis, la victoire obtenue, heureux et fier pour sa patrie, modeste pour lui-même, prodiguant les éloges à ses officiers et à ses soldats, Marceau déploya toutes les grandes qualités de l'homme de guerre.

Le Conventionnel Bourbotte avait remis à Marceau la destitution du général Westermann, qui avait compromis l'armée par son imprudente audace. Aux approches de la nuit, Marceau, sentant de quel prix était un tel officier, donna l'ordre à Westermann de prendre position aux abords de la ville, pour attaquer le lendemain.

« La meilleure position, répondit Westermann, est dans la ville même. Profitons de la fortune; je vais attaquer.

— Tu joues gros jeu, brave homme, repartit Marceau en lui tendant la main. N'importe! marche, et je te soutiendrai. »

Malgré les dangers très réels auxquels l'exposait sa désobéissance, Marceau garda la destitution dans sa poche. Quand on eut gagné la bataille, il s'empressa de publier les obligations qu'il avait au courage et à la conduite de Westermann, qui, deux fois démonté et blessé,

n'avait point quitté le poste le plus périlleux, à la tête d'une avant-garde toute décimée par les balles. Westermann fut conservé.

Ne trouvez-vous point qu'il y a quelque chose d'épique dans le récit de ces luttes et de ces triomphes? Les guerres de la République française ressemblent de loin, dans leur enchaînement grandiose, à ces combats que célèbre Homère, et le jeune Marceau est bien digne de faire figure à côté d'Achille.

La compassion était familière à Marceau. En mainte rencontre, il laissa son cœur s'émouvoir, et ce qui n'était point faiblesse chez lui, mais sensibilité profonde, faillit une fois lui coûter la vie. Une jeune Vendéenne, qui avait pris part à la bataille du Mans, était poursuivie par les soldats républicains. La pâleur au front, les cheveux en désordre, elle se jette aux pieds de Marceau : « Sauvez-moi! cria-t-elle, épargnez-moi! » Marceau la rassura et la prit sous sa protection. « Par ses soins, elle fut confiée à un respectable curé de campagne. Il ne la revit plus; elle mourut plus tard sur l'échafaud, lui léguant une petite montre de peu de valeur. Marceau la pleura longtemps après, regrettant de n'avoir pu lui sauver la vie. »

Ainsi parle Sergent, le beau-frère de Marceau et l'époux d'Emira, auteur de notes biographiques, qui éclairent précieusement le caractère et la vie de notre héros.

Quoi qu'il en soit, Marceau, coupable d'avoir fait grâce à la rébellion, fut dénoncé, et une commission se forma pour procéder en secret à une instruction de l'affaire. Il allait être à son tour livré au supplice sans l'intervention de Bourbotte, qui se hâta d'aller rappeler les services que le général avait rendus à la France et démontrer l'injustice des soupçons qu'on n'avait pas craint d'élever contre son honneur.

Du Mans, tombé au pouvoir des républicains, Marceau poursuivit les royalistes, qui s'étaient retirés à Savenay. Westermann, Kléber et Beaupuy menaient avec lui cette campagne sanglante, et avec lui ils entrèrent à Nantes, « qui se porta au-devant des troupes avec des couronnes de lauriers ». La Société populaire offrit des palmes à Marceau, à Kléber, à Beaupuy et à Tilly.

Ces fêtes, néanmoins, éveillèrent quelques susceptibilités farouches : « Dans une séance de la Société populaire de Nantes, le représentant Thuneau monta à la tribune et réclama avec une sorte de véhémence contre les honneurs qu'on décernait à des généraux : « Ce sont, disait-il, les soldats qui remportent les victoires, ce sont eux qui méritent les couronnes, eux qui ont à supporter tout le poids de la fatigue et des combats. — Je sais, répliqua vivement et dignement Kléber, que ce sont les soldats qui remportent les victoires ; mais il faut aussi qu'ils

soient conduits par les généraux, qui sont les premiers soldats de l'armée, et qui sont chargés de maintenir l'ordre et la discipline, sans quoi il n'y a point d'armée. Je n'accepte cette couronne que pour l'offrir à mes camarades et l'attacher à leur drapeau. »

Ce sont là de belles et vraiment équitables paroles. La Convention nationale, après avoir acclamé ses chefs, décréta que l'armée de l'Ouest avait bien mérité de la patrie.

Marceau est l'homme de la patrie et de la république. Partout où l'ennemi paraît, on le voit aussitôt accourir. Les périls le tentent et l'attirent. On dirait qu'il a un pressentiment de la brièveté de sa carrière et qu'il est tout occupé à faire tenir, dans ces années si courtes, tout ce qu'il pourra réunir de services mémorables, de grandeur et de gloire.

Il fut appelé le 26 germinal an II à l'armée des Ardennes, et se signala à la prise de Thuin. Employé le 25 prairial an III à l'armée de Sambre-et-Meuse, il s'y montre l'égal, par les vertus patriotiques et la vaillance, de Championnet et de Kléber. Kléber était déjà l'ami chaud et dévoué de Marceau, et leur affection ne s'est dénouée que dans la mort.

Au mois de septembre 1794, Marceau, tout joyeux et tout fier d'avoir fait éprouver une perte considérable à l'armée autrichienne, écrit à un de ses compatriotes, son aide de camp Maugars :

« Frère, vive la République! Mon cher ami, je viens de remporter une bonne et excellente victoire sur nos voisins les Autrichiens. Mon avant-garde, chargée d'un poste important et la plus difficile qu'il y ait au monde, l'a emporté à la vraie baïonnette. J'ai tué beaucoup de monde à l'ennemi, lui ai fait plus de 500 prisonniers, pris plus de 15 pièces de canon, pour ma part, 40 caissons et plus de 100 chevaux. Ce n'est pas mal, comme tu vois. Les divisions se sont aussi bien battues, et ont contribué, de leur côté, à la victoire. Il ne manquait que toi, mon cher ami; la fête était complète, et nous marchions ferme ensemble dans le chemin de *Bazanco-Térenteté*. Dis-moi donc quand tu viendras. Je m'ennuie et de ne point te voir et de ne point recevoir de tes nouvelles. O mon ami, tu me négliges et me porterais à croire que tu ne m'aimes pas autant que je t'aime; je n'ai encore reçu de toi qu'une lettre.

« Mille choses à nos amis. Je pars demain. Dans quelques jours je me battrai, te donnerai de mes nouvelles et t'aimerai toujours de même, c'est-à-dire plus que tout homme au monde.

« Dis-moi, as-tu besoin de quelque chose? Amèneras-tu Auguste? On m'a promis un congé pour quelques jours à la fin de la campagne; nous retournerons ensemble. Embrasse nos amis. Si tu ne peux venir me joindre, je t'enverrai une prolongation de congé. J'ai

cependant et grande envie et grand besoin de te voir.

« MARCEAU. »

Nous avons tenu à citer toute cette lettre. Elle donne le ton de la simplicité même et de la modestie de Marceau. On l'y voit tel qu'il était dans l'habitude de la vie, tout affectueux et bon, et se laissant aller à la pente de tous ses souvenirs. Il ne pose point pour le brave, et dit sans emphase : « Je me battrai! » Servir la patrie et faire dignement son devoir, voilà, pensait-il, son métier et sa tâche; et il n'en tirait pas plus de vanité que l'ouvrier le plus désintéressé et le plus humble.

Nous insistons à dessein sur les qualités morales de Marceau, parce qu'elles donnent tout son relief à son original et charmante physionomie. Ce guerrier n'avait rien de farouche; au contraire, on n'éprouvait, en l'approchant, que la séduction de son affabilité, de sa candeur même et de la politesse de ses manières. Avant les batailles du Mans et de Savenay, Marceau, revêtu du commandement en chef, jugeait modestement que Kléber était plus digne que lui d'un si haut emploi : « Je prends le titre de général en chef, lui dit-il; mais je t'en remets toute l'autorité. Guide l'armée à la victoire; je conduirai ton avant-garde. S'il est question de responsabilité et d'échafaud, ils seront pour

moi. » Kléber n'accepta point. Ces généraux de la liberté ne se laissaient jamais vaincre, l'un par l'autre, en désintéressement et en grandeur d'âme.

Comme on félicitait Marceau sur les victoires du Mans et de Savenay : « Ce n'est pas moi qu'il faut complimenter, répondit-il, c'est Kléber à qui je dois tout ».

Est-ce que les guerriers d'Athènes et de Sparte ont trouvé jamais de plus dignes et de plus touchantes reparties ?

A Fleurus, Marceau, qui commandait l'aile droite, contribua vivement au succès de la journée. Un cheval fut tué sous lui, un autre fut blessé, mais il tint bon sous le feu et se conduisit en vrai « lion » des batailles, suivant les termes mêmes du rapport, qui fut envoyé au Comité de salut public. Sur les bords de l'Ourthe et de la Roër, il livra de nouveaux combats, et à Düren, disait Jourdan à Kléber, il se battit en « enragé ».

Le 23 octobre 1794, Marceau entrait à Coblentz, et Jourdan, qui commandait en chef l'armée de Sambre-et-Meuse, en donnait bien vite la nouvelle à Kléber : « Marceau a rempli sa tâche, mon cher camarade ; il a pris Coblentz. Tâche de remplir promptement la tienne et de prendre Maëstricht. Il paraît que nos affaires prennent bonne tournure devant cette place. J'espère que vous en serez bientôt maîtres. »

C'est de Coblentz, on s'en souvient, que le

duc de Brunswick-Lunebourg avait jeté, en 1792, son insolent et stupide défi à la Révolution française. Marceau releva le gant, et, du cœur et de l'épée, il vengea son gouvernement et son peuple. La mère patrie ne pouvait confier sa défense à de plus dévouées et de plus filiales mains.

En 1795, Marceau commandait l'arrière-garde de l'armée sur la rive gauche du Rhin. Chargé de brûler et de couler bas les vaisseaux qui étaient sur la Dieg, raconte un de ses biographes, au moment du passage de Bernadotte sur le pont de Neuwied, le capitaine du génie Souhait, auquel Marceau avait transmis cet ordre, l'ayant trop précipitamment exécuté, une partie de l'arrière-garde fut sur le point d'être compromise. Hors de lui, Marceau saisit un de ses pistolets et le porte à son front. Son ami et aide de camp Maugars, qui devine sa pensée, retient son bras et prévient un suicide. Pendant ce temps, Kléber accourt assez tôt pour être témoin d'un si grand désespoir, embrasse tendrement son frère d'armes, et lui relève le cœur par son sang-froid et par les bonnes paroles qu'il lui adresse : « Eh quoi! dit-il, as-tu donc oublié Kléber? Montons à cheval et tout sera réparé. »

Les efforts réunis des deux braves conjurèrent le péril qui les menaçait.

Dans cette même année 1795, Marceau parvient à chasser les Autrichiens des gorges du Stromberg, et, dans d'autres rencontres encore,

il les bat et leur fait de nombreux prisonniers.

En 1796, dès l'ouverture de la campagne sur le Rhin, le commandement de la première division de l'armée de Sambre-et-Meuse, forte de 12 784 hommes de toutes armes, fut remis à Marceau. Pichegru avait évacué récemment les lignes de Mayence : une diversion puissante en faveur de l'armée du Rhin était nécessaire. Marceau fut envoyé dans le Hunsdruck, où, après avoir battu l'ennemi à Creuznach, à Messeinheim, à Lunterecken, au confluent du Glan et de la Lauter, il se distingua surtout par l'habileté et la hardiesse de ses marches et contremarches. Il se souvenait probablement alors de Xénophon et de la retraite des Dix mille.

Dans un pays tout hérissé de rochers et de montagnes, tout sillonné de ravins profonds, tout semé de forêts impénétrables, il n'hésita point à se mesurer partout avec des forces bien supérieures aux siennes, et les harcelant sans relâche, il leur arracha, heure par heure et pas à pas, ce terrain âpre et difficile. Ses soldats le suivaient avec enthousiasme, car, plein d'attention et de sollicitude pour eux, prenant la plus grosse part possible de leurs veilles, de leurs fatigues et de leurs privations, il alliait à des soins de père les douces familiarités d'un frère aîné. Même aux vaincus, Marceau avait le don d'imposer l'amour du nom français, et ses pri-

sonniers n'élevaient la voix, disait-on, que pour le bénir.

A la tête de sa division, Marceau se croyait d'ailleurs invincible. Cette confiance ne l'abandonna jamais. Après avoir forcé la garnison du Thal, il marcha sur Ehrenbreitstein. Il avait promis que, sous huit jours, il serait devant les murs de cette place : « Je ne croirai plus à la parole d'honneur du général Marceau, disait plus tard le général autrichien, il nous avait promis d'être au bout de huit jours sur nos glacis, et il s'y est présenté le quatrième. »

Quand l'armée de Sambre-et-Meuse se replia sur la Lahn, Marceau avait sous ses ordres deux divisions. En son absence, on confia l'une au général Hardy. « Nous attendons l'ennemi, mandait Marceau à ce général, nous le vaincrons. Faites-en de même. Je connais la division que tu commandes. Avec de tels hommes on peut tout entreprendre. Rappelle-leur qu'ils sont de ma division. Elle ne doit jamais être malheureuse. »

A travers cette vie de fatigues continuelles et de luttes, les soirs même de ses plus brillantes victoires, Marceau souriait à l'espoir d'un repos glorieusement acquis et à la venue prochaine de la paix publique : « J'ai pu économiser deux cents louis, disait-il à sa sœur et à quelques amis ; je puis réaliser une autre petite somme encore. Je pourrai faire quelque bien. » La

bonne et maternelle sœur se prêtait à tous ces projets du grand homme, puis elle lui donnait ses avis et ses conseils. Mais Marceau, interrompant tout à coup, s'écriait : « Ma sœur, sais-tu ce que nous ferons en arrivant à Chartres?... Nous irons chez la vieille mère Francœur; il y a si longtemps que je ne l'ai vue! » Et il pleurait et riait tout à la fois de ces regrets et de ces souvenirs.

La mère Francœur était une pauvre femme du peuple, dont l'indulgence et les caresses avaient quelque peu consolé Marceau enfant de la sévérité de sa famille. Vœux stériles et vains projets! Marceau ne devait plus revoir ni le pays natal, ni la vieille amie dont la pensée lui était demeurée si présente et si chère.

Le 19 septembre 1796, l'armée de Sambre-et-Meuse fit un mouvement rétrograde. Après avoir fait face avec la plus grande valeur à des forces triples, Marceau partit de Freilingen pour rejoindre les autres divisions. Poursuivi et harcelé sans cesse dans sa marche par les troupes de l'archiduc Charles, il eut à soutenir des combats continuels. Mais ses soldats étaient ardents et aguerris, et malgré la supériorité de ses forces, l'ennemi ne parvint point à les entamer. Le troisième jour complémentaire de l'an IV, Marceau avait déjà franchi la chaussée d'Altenkirchen. L'ennemi l'observait. Pour le contenir, l'armée française n'avait cessé de se battre. Tout

en marchant, Marceau choisit un emplacement favorable sur lequel il fit établir une batterie de six pièces. Jourdan, qui sentait tout ce que cette situation avait de critique, avait promis à Marceau de venir le soutenir. Jusque-là, il devait s'arrêter et, coûte que coûte, faire tête aux Autrichiens.

Marceau, nous l'avons vu, n'avait point pour habitude de calculer le nombre des ennemis; il n'hésita point à exécuter l'ordre qu'on lui transmettait. Puis, voulant reconnaître le terrain, il s'avança accompagné du capitaine Souhait du côté des premiers éclaireurs.

Deux ordonnances le suivaient à distance. L'un de ces soldats, nommé Martin, avait servi avec Marceau dans la légion germanique et ne l'avait jamais quitté.

Le jeune général portait le dolman et le pantalon du 11e chasseurs, sans écharpe. Sur son chapeau flottait une partie du panache, qu'une balle ennemie avait coupé à l'affaire de Limbourg. A ce moment, un hussard du régiment de Kayser, qui caracolait devant lui, détourna l'attention de Marceau par les divers mouvements qu'il faisait faire à son cheval. Un chasseur tyrolien, qui se tenait caché derrière un arbre, reconnut le général aux marques distinctives de son grade, et, l'ajustant aussitôt, lui tira un coup de carabine. La balle, effleurant le capitaine Souhait, s'en alla frapper Marceau au

bras gauche et se logea dans le corps au-dessus de la dernière côte.

Le général chancelant fit quelques pas en arrière, et, jugeant bien qu'il était mortellement blessé, il ordonna qu'on le descendît de cheval, pendant qu'une de ses ordonnances se précipitait sur le chasseur tyrolien et le sabrait : acte de courage qui valut à ce soldat une carabine d'honneur.

Marceau s'empressa de recommander à ses officiers de cacher cet événement à la troupe. Il eut encore la force et l'énergie de donner des ordres et de faire prévenir le général en chef.

La chaleur était accablante. Emporté par des grenadiers sur un brancard qu'ils avaient formé avec leurs armes, Marceau répétait sans cesse : « Mes amis, c'en est fait de moi, mais que je ne tombe pas entre leurs mains.... Achevez-moi ! »

Cent fois il avait dit : « Jamais je ne serai prisonnier de guerre. Je saurai mourir. »

La douleur la plus profonde s'était répandue dans les rangs de l'armée : la mort de Marceau, c'était un deuil pour la patrie.

Jourdan accourut avec son état-major. L'entrevue des deux chefs, telle qu'elle nous a été rapportée par les historiens, a quelque chose d'antique. Tacite, qui a décrit avec tant d'éloquence la mort sublime d'Agricola, aurait pu seul trouver des traits dignes de ce jeune héros, « moissonné avant la saison ». « Général, mes

amis, disait Marceau d'une voix entrecoupée, pourquoi versez-vous des larmes? Je suis heureux de mourir pour mon pays. Général, je vous recommande, au nom de l'amitié qui nous unit, les officiers qui ont servi près de moi et ma famille. »

Puis, prenant la main de Bernadotte, il ajoutait :

« Allez aussi, mon camarade, vous faire tuer pour d'autres. Nous ne nous reverrons plus; mais faites qu'avant que je meure je ne voie pas nos troupes forcées de se retirer en désordre et de fuir devant l'ennemi.... Cette idée seule me tue.

— Non, mon ami, répondait Bernadotte, vous n'aurez pas ce chagrin. Tant que les troupes seront sous vos yeux, elles se défendront avec courage. Soyez tranquille, la retraite se fait avec ordre. »

L'armée française, en effet, tint en respect l'ennemi durant toute la marche.

On était à Walmerode, à trois petites lieues du bois où Marceau avait été blessé. « Marceau, raconte M. Doublet-Boisthibault dans son excellente Étude sur Marceau, Marceau fut conduit à Altenkirchen. Au bas du pont, il chargea l'adjudant-major d'instruire sa sœur Emira du malheur qui était arrivé. On voulait d'abord le transporter sur la rive gauche du Rhin, mais on reconnut qu'il était hors d'état de soutenir

le voyage; il demanda lui-même à rester à Altenkirchen. On le laissa aux soins du commandant prussien de cette partie de la ville, à la garde de deux chirurgiens, de deux officiers d'état-major et de deux ordonnances. » Jourdan écrivit aux généraux autrichiens, au pouvoir desquels Altenkirchen allait tomber, pour confier Marceau à leur humanité, sinon à leur compassion.

Mais les vertus de Marceau et sa gloire étaient de celles qui désarment la haine et l'envie; il avait reçu le don de se faire aimer et de conquérir jusqu'à ses vainqueurs. Dès le matin du 20 septembre, on était venu prendre des nouvelles du jeune héros, et le général Haddick offrit lui-même de veiller sur une vie si précieuse. L'archiduc général envoya son premier chirurgien. Le général Kray, que Marceau avait combattu dans deux campagnes, vint le visiter et, à la vue de ce jeune homme tombé « dès le matin de sa vie », le vieux soldat ne put vaincre son émotion et retenir ses larmes. Il resta longtemps près du lit, triste et le regard baissé, de temps en temps il saisissait les mains mourantes de Marceau et les pressait avec la douleur et l'affection d'un père.

Les officiers et les hussards de Barco et de Blankenstein pleuraient. Tous étaient inconsolables de la perte d'un ennemi si généreux, si digne et déjà si grand.

Marceau supporta sans se plaindre des opérations longues et cruelles, puis il s'assoupit. Sa respiration était gênée et son pouls égaré; dans la nuit, le mal s'aggrava et les tristes symptômes redoublèrent. A une heure du matin, il dicta ses dernières dispositions et les signa. L'agonie survint bientôt, une agonie pleine de rêves de batailles, de victoires magnifiques et de retraites savantes. A trois heures du matin, il reconnut le général autrichien Elsnitz, et le salua par son nom. A six heures (21 septembre 1796), sa belle tête pâle s'était affaissée sur l'oreiller; le rêve et la réalité venaient de finir : Marceau était mort.

Il n'était âgé que de vingt-sept ans.

Les officiers et les généraux, qui ne l'avaient point quitté, demandèrent à l'archiduc que la dépouille mortelle du général fût rendue à ses frères d'armes. L'archiduc y consentit.

Le corps de Marceau fut escorté par la cavalerie autrichienne jusqu'au pont de Neuwied. Les funérailles eurent l'éclat d'un triomphe et la majesté d'une apothéose : l'armée ennemie voulut y prendre part à côté de l'armée française, et, rare fortune! ce jeune homme, regretté de deux armées, fut enseveli au bruit de leur double artillerie.

Les coups de canon et les salves de mousqueterie sur les deux rives, attestaient que les troupes de la France et de l'Allemagne avaient, au moins

une fois, mis en commun leur deuil et leur vénération.

L'armée de Sambre-et-Meuse ouvrit une souscription pour élever à Marceau un monument modeste dont Kléber donna l'esquisse. Une simple pyramide devait rappeler aux âges à venir, que là étaient les cendres d'un soldat qui, « à vingt-sept ans, avait rendu des services signalés à la patrie, avait mérité l'estime de ses ennemis, l'amitié de ses camarades et l'attachement de ses subordonnés ».

Il est des épitaphes plus pompeuses : nous n'en connaissons pas de plus enviable et qui résume mieux la vie et les services d'un héros.

Le Directoire exécutif, dès le 14 vendémiaire an v (5 octobre 1796), adressait des condoléances à la mère de Marceau : « Les services que votre fils a rendus à la République, est-il dit dans cette lettre, et les regrets de ses braves frères d'armes rendent sa mort glorieuse, et sa mémoire sera toujours chère et honorée parmi les amis de la République.... Le Directoire s'empresse de vous donner ce témoignage des sentiments dont il était pénétré pour le général Marceau, et d'apporter à votre douleur un juste intérêt de consolation. » Jourdan, sollicitant peu après une pension pour la famille de Marceau, trouvait dans le souvenir d'une si glorieuse amitié, des accents véritablement émus : « Il est beau, s'écriait-il en terminant, il est beau pour un général, qui a

commandé cinq années, de mourir dans une honorable indigence; mais c'est un devoir pour les représentants du peuple, de venir au secours d'une mère dont il était le soutien et l'espoir. »

Marceau a des statues à Paris et à Chartres. Sa renommée, une des plus belles et des plus pures que l'histoire ait jamais consacrées, n'a cessé de s'accroître du consentement unanime des peuples. Le monument où ses cendres reposent a été de bonne heure le rendez-vous des voyageurs pieux et des poètes. Lord Byron l'a célébré en vers touchants et doux :

« Près de Coblentz, dit-il, sur un terrain qui s'élève en pente douce, est une pyramide petite et simple, qui couronne le sommet de la colline verdoyante. Sa base recouvre les cendres d'un héros, notre ennemi; mais que cela ne nous empêche pas d'honorer la mémoire de Marceau. Sur sa jeune tombe plus d'un soldat farouche versa de grosses larmes en déplorant le trépas qu'il enviait; car celui-là est mort pour la France, il est tombé en combattant pour reconquérir ses droits.

« Elle fut courte, vaillante et glorieuse, sa jeune carrière. Deux armées le pleurèrent. Ses amis et ses ennemis prirent le deuil. L'étranger arrêté dans ce lieu doit prier pour le glorieux repos de son âme intrépide, car il fut le champion de la liberté, et du petit nombre de ceux qui n'ont pas dépassé la mission de rigueur

qu'elle impose aux hommes qui portent le glaive. Il conserva la pureté de son âme, et c'est pourquoi les hommes l'ont pleuré. »

For he was Freedom's champion....

Oui, Marceau fut vraiment le champion de la liberté et de la patrie, dirons-nous à notre tour, et il est du devoir des cœurs que l'amour de la patrie et de la liberté embrase encore, de rappeler sans cesse et de rajeunir une si patriotique immortalité. Peu de jours ont suffi à Marceau pour conquérir les siècles : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.*

6 octobre 1870.

MADAME ÉMILE DE GIRARDIN

C'est une chose humiliante et cruelle pour notre humanité, que la mort, même la plus regrettable, laisse si peu de trace et dérange si peu, en définitive, le tumulte et le train du monde. On s'étonne d'abord et on s'émeut, on s'attriste, on pense avec plainte à celui qui vient de s'en aller et qu'on ne reverra plus; puis on se fait vite à sa douleur, ou plutôt on use vite sa douleur même, on sèche ses larmes, et, au bout de quelques heures, on est rentré dans ses habitudes, dans cette vie toute tissue de légèretés, d'ambitions étourdissantes et d'oubli. Cependant, ici ou là, à tous les degrés et dans tous les ordres, ceux qui nous quittent ainsi étaient souvent les meilleurs; leur place restera vide longtemps peut-être, et leur perte sera irréparable. — Dans notre littérature contemporaine,

par exemple, comment remplacer Mme Émile de Girardin, couronnée hier encore de succès et d'espérances nouvelles, et à qui les jours paraissaient bien ne pas devoir manquer? A toutes les époques, il y a eu des femmes qui ont observé le monde, qui ont pensé, qui ont écrit, et il n'est pas d'histoire littéraire où on ne les rencontre plus ou moins heureusement mêlées.

Elles y ont conservé leur caractère particulier et leur physionomie : il y en a de grandes et de fortes, d'aimables et de douces, de railleuses et de malignes; il y en a d'autres aussi qui n'ont aucune de ces qualités-là, et j'en pourrais nommer d'insupportables. Mme Émile de Girardin était des mieux douées; dès le premier jour et comme dès les premiers pas de sa blonde et belle jeunesse, elle avait mérité et gagné l'attention autour d'elle, et l'attention a été constante. Fille d'une mère de beaucoup d'imagination, de finesse et de talent, élevée dans un cercle des plus brillants et des plus lettrés, Mlle Delphine Gay trouva la poésie au milieu du monde, comme d'autres la trouvent dans la solitude; elle fut donc poète avec la grâce de son âge, en y mariant toutefois une note sonore et grave, presque virile, qui est encore aujourd'hui le cachet de ses œuvres poétiques. A côté de poèmes légèrement mystiques, comme *Madeleine*, elle eut des chants pour la patrie, pour ses triomphes, pour ses gloires : elle célébra dans ses vers la mort du

général Foy et l'insurrection de la Grèce. Elle prit rang, en un mot, parmi les poètes d'alors, et son rang fut des plus distingués et des plus enviables. La forme de ses vers est pure, correcte, assez classique, plus rapprochée pourtant de la manière de Soumet que de celle de Casimir Delavigne, un peu loin à cette date, du lyrisme de Victor Hugo. Elle y viendra avec le temps, et je n'aurais point de peine à signaler dans son poème de *Napoline* l'influence, jusque-là très indécise et très voilée, de la nouvelle école. Quoi qu'il en soit, Mme de Girardin portait déjà au sein même de la poésie l'observation maligne et satirique, le goût du portrait qu'elle avait au plus haut point, et dont elle a su se servir avec tant de bonheur et d'originalité dans les nombreux ouvrages qui ont suivi.

Mme Émile de Girardin était surtout et avant tout une femme d'esprit : elle avait de l'esprit comme on n'en a plus, comme Mme de Sévigné, comme Voltaire, quelquefois aussi comme Fontenelle. Dans ses romans, au théâtre, sur un divan de ce salon où elle était la reine à si juste titre, dans un dîner même, où qu'on la rencontrât et à quelle heure, c'était de l'esprit toujours préparé et toujours alerte, toujours bon jeu et argent comptant. Elle parlait, elle souriait, et la parole vive et piquante, le sourire adroit et sûr, naissaient, brillaient, jaillissaient, comme une flamme magique, comme un feu d'artifice, qui

étonne, éclaire, éblouit tout alentour. C'était un miracle, une merveille. Elle avait le mot heureux et facile, et elle ne tarissait pas; elle versait de quatre côtés à la fois, comme César qui dictait en quatre langues à quatre secrétaires; elle était inépuisable en saillies, en gaietés, en propos légers ou délicats, en paradoxes bien trouvés et souvent d'une vérité exquise, en railleries et en épigrammes, en malignités ingénieuses. Oh! c'était un fin archer; c'était plus, c'était un chevalier, et personne ne pouvait marcher de pair ni lutter avec elle dans ce tournoi sans pareil, où elle tenait à la fois le coursier, la lance et le bouclier. Qu'on se souvienne de cette fameuse *Croix de Berny*! Est-il un seul jour, un seul feuilleton, un seul paragraphe de feuilleton, où elle ait semblé céder la palme et le prix à l'un ou l'autre de ses collaborateurs et de ses rivaux, quoiqu'ils fussent assurément d'une grande verve et d'un entrain bien soutenu? Sa royauté, comme femme d'esprit, était incontestable : elle n'avait à craindre ni la révolution, ni l'invasion. Qui a oublié ce *Courrier de Paris*, publié dans *la Presse*, où, en se jouant à l'improviste et comme en déshabillé du matin, elle écrivait et dictait ces petits chefs-d'œuvre de style, de bon jugement et d'incroyable malice, qui ne sont pourtant, au bout du compte, que la chronique et le commérage des salons, des boudoirs, des antichambres?

C'est bien cette source inépuisable de causticité et d'observation parfaite qu'on retrouve dans tous ses romans, les premiers et les derniers, dans *la Canne de M. de Balzac*, dans *le Lorgnon* particulièrement, où l'auteur a réuni et fait valoir ses qualités dominantes et toutes ses supériorités.

Au théâtre, elle a conquis sa place, une place à part et bien légitime, à côté des plus élevés et des plus délicats : elle est classique dans *Judith* et dans *Cléopâtre*, mais classique avec nouveauté, originalité, invention; elle est de la descendance de Racine et de Molière. Son vers est ample, incisif, naturel, sans convenu, sans poncif comme sans périphrase, et la tragédie, telle qu'elle l'avait rêvée et comprise, éveillait encore, non plus seulement le bravo accoutumé et banal, mais l'émotion, l'intérêt persistant et parfois faisait venir les larmes.

Dans *Lady Tartufe*, Mme Émile de Girardin a touché à la plus haute comédie, à l'idéal même de Molière : elle a mis en scène la *femelle* de l'hypocrite de parti pris et de profession, cette femme monstrueuse, qui est intéressée et qui a des actions dans les bureaux de bienfaisance, dans les congrégations et les confréries; qui quête aux portes des églises pour la conversion des protestants et des juifs, mais qui cacherait au besoin un amant dans son oratoire, et qui compromet sans remords l'innocence et la pu-

reté d'une fille de quinze ans. Avec lady Tartufe, Mme Émile de Girardin a créé dans notre art dramatique contemporain un type aussi réel que celui du Tartufe et de l'Alceste de Molière, et qui restera sans doute à côté de ces sublimes personnifications.

La joie fait peur est une comédie tout à fait inusitée et nouvelle sur notre scène française. Au moyen de la donnée la plus simple et la plus facile, Mme de Girardin est parvenue à faire naître l'émotion la plus irrésistible et la plus intime, à la faire monter et descendre à son gré, à mêler comme à plaisir le sourire et les larmes, à s'amuser, si j'ose dire, avec le cœur, la pensée, l'âme des spectateurs; à intéresser, à attacher l'attention, tout en la faisant rudement souffrir, je vous jure. Il y a dans cet acte unique la science la plus profonde et la plus compliquée du cœur humain, de ses ressorts, de ses passions et de ses tendances; il y a aussi une admirable entente de la scène et de la *mise en scène* dans cet essai charmant qui n'avait jamais été tenté jusque-là. Joignez à cet immense et populaire succès, celui de la gracieuse et joyeuse comédie *le Chapeau de l'Horloger*, dont s'est régalé le Gymnase, et vous comprendrez sans peine, combien le vide qu'a laissé Mme de Girardin dans la littérature est douloureux et pénible au cœur de ceux que ces choses-là intéressent; vous devinerez le découragement avec lequel on a vu s'en aller un

talent si souple à la fois, si vigoureux et si puissant. Rien ne compense ces sortes de pertes, et devant toutes ces fanfaronnades ambitieuses et vides qui demandent leur place au soleil, vis-à-vis de ces extravagants et de ces bateleurs effrénés qui n'ont jamais étudié, observé, ni appris, et qui n'arrivent que sous le poids de leur outrecuidance injurieuse, le front s'attriste et l'âme se navre : on se réfugie dans le passé, aux pieds des maîtres saints et immortels, en pleurant ceux qui les aimaient avec nous, et qui s'en vont. Mme Émile de Girardin est entrée dans l'histoire de la littérature de ce siècle ; il est impossible, en décrivant les luttes et les travaux qui ont marqué l'avènement des grandes œuvres de notre temps, de la négliger ou de l'omettre.

Elle est du groupe d'ailleurs de ces esprits caractéristiques et originaux, qui sont bien, chacun dans sa mesure et dans sa voie, l'écho et la personnification de leur époque, comme ils sont aussi notre fortune et notre gloire, Mme de Staël et George Sand.

Septembre 1855.

SAINTE-BEUVE

S'il est, à notre époque, une physionomie d'écrivain originale et piquante, c'est assurément la physionomie de Sainte-Beuve.

Peu d'hommes tiendront dans notre littérature française contemporaine une aussi grande place que lui. Ses aptitudes diverses, ses vaillances infatigables, constamment au service de curiosités renouvelées sans cesse, ont multiplié autour de lui de véritables conquêtes où il a su se conserver jusqu'à la fin.

Mais que ce faiseur de portraits est lui-même difficile à peindre! Comme il glisse sous le regard, et comme, dans la diversité de son talent et la variété de son œuvre, il échappe à la fois aux traits de la plume et aux couleurs de l'imagination et du style!

Pour peindre, pour rendre avec vérité et jus-

tesse Sainte-Beuve poète, critique, romancier, historien, académicien et sénateur, ce travailleur passionné, perpétuellement en quête du *mieux* dans la pensée et dans la forme, il faudrait quelque chose de ce toucher fin, délicat, subtil jusqu'à la ténuité, qu'il a reçu du ciel comme un don; il faudrait avoir, en un mot, son génie à lui-même et son charme. Et puis ce serait une longue étude qui dépasserait de beaucoup l'analyse de cet analyseur inimitable que je ne veux qu'indigner ici en quelques lignes.

Nous ne savons pas ce que la postérité dira en définitive de Sainte-Beuve et de quels poids elle voudra le peser et l'apprécier; mais il nous paraît être du petit groupe de ceux dont l'œuvre vannée et criblée par les jugements successifs, demeurera presque tout entière. Il n'est pas jusqu'aux contradictions de Sainte-Beuve, jusqu'à ses corrections et à ses retouches, qui n'aient leur valeur et qui, dans l'ordre littéraire dont il ne voulait pas sortir, ne soient de nature à intéresser toujours les studieux et les délicats.

Studieux et délicat, c'est ce qu'il était lui-même avant tout et par-dessus tout. Il avait horreur du lieu commun et du paradoxe, et si la philosophie et la politique du temps entraient quelquefois *de côté*, dans sa vie, ce n'était que par accès, au gré d'une humeur passagère; il s'en détournait au plus tôt pour reprendre, disait-il, ses *sentiers préférés*.

Un jour, nous parlions tous les deux de la gloire ici-bas, telle que la comprennent du moins la plupart des gens : « Fi, s'écria-t-il, de ces mêlées où les masses se traînent et se vautrent autour d'un nom! Rien qu'un petit grain d'encens bien pur, et que respireront d'âge en âge les fins et délicats connaisseurs. »

Il ajouta : « Voyez Balzac! Voilà, certes, un homme qui s'est acquis un beau renom; mais, de son vivant même, il sentait combien, dans ces applaudissements et ces bravos, les grossiers suffrages gâtaient tout le reste.... L'odeur de la pipe et de l'estaminet pénétraient jusqu'au cœur du temple.

« Voulez-vous savoir, reprenait Sainte-Beuve, ce qu'était la gloire au sentiment de Balzac, qui cette fois voyait clair et disait juste?

« La gloire, racontait Balzac, je l'ai connue un jour en Russie. Je me présentais chez la princesse T..., pour qui l'on m'avait donné une lettre de recommandation. La princesse T... fut pour moi d'une bonne grâce extrême. Avant d'avoir pris connaissance de la lettre que j'apportais, et simplement sur ma mine honnêtement et cordialement française, elle me combla d'attentions et de prévenances.

« Olga, dit-elle à sa fille — une ravissante « fillette de seize ans, — Monsieur a voyagé tout « le jour, et je ne doute pas qu'il n'ait besoin « de rafraîchissements. »

« La jeune fille se leva donc, douce et charmante, et quitta le salon. Pendant ce temps-là je présentai ma lettre.

« La princesse T... me tendit la main, et, en quelques minutes, je fus traité comme un vieil ami de la maison. Ce n'est qu'en Russie que l'amitié éclôt, et porte tous ses beaux fruits en un moment. Et l'on dit que c'est un pays barbare et froid. Vous n'êtes tous que des niais!... Il est vrai que plus tard, je dus me résoudre à ne sortir qu'en manchon, comme une douairière frileuse de la rue Grenelle-Saint-Germain; mais cela ne fait rien à mon histoire.

« Apprenez maintenant, continuait Balzac, comment il m'a été permis de connaître la gloire.

« La belle jeune fille Olga, pareille aux héroïnes d'Homère, à Nausicaa elle-même, la fille du divin Alcinoüs, parut tout à coup portant de ses deux mains un plateau chargé de rafraîchissements.

« C'était le moment de s'écrier : Ah! les mains sont d'or, qui portent ce plateau d'argent!

« Je résistai pourtant, et j'adorai en silence.

« Eh bien, monsieur de Balzac, dit alors la « princesse T..., puisque vous êtes des nôtres « pour quelques jours.... »

« A ce nom *M. de Balzac*, la délicieuse Olga, semblable aux divinités de l'Olympe, rougit, pâlit, perdit la tête comme une simple mortelle,

et patatras! le plateau, les flacons et les verres roulèrent à ses pieds.

« Elle avait lu *Eugénie Grandet* et *la Recherche de l'Absolu*.

« Ce plateau renversé, ces flacons, ces verres volant en éclats, cette déesse toute tremblante, si ce n'est point là de la gloire, de la vraie gloire, je dois convenir que je ne m'y connais pas du tout. Mais je m'y connais! »

Ce récit de Balzac, que Sainte-Beuve citait volontiers et refaisait malignement, avec les exagérations d'enthousiasme et de style du romancier, nous avons cru devoir le rappeler ici, parce que, selon nous, cette émotion et ce trouble dans un cœur de seize ans, au milieu de la chute des plateaux et des coupes, nous montrent ce que le fin critique aurait peut-être envié le plus dans tous les succès de Balzac.

Nous avons connu longtemps et vu de près Sainte-Beuve. Cette liaison familière n'a pas duré moins de dix années entre nous. Ce sont assurément les années les plus caractéristiques de la vie et du talent de ce maître illustre, celles de sa pleine force et de sa belle et riche maturité. Nous étions alors un jeune homme à peine, presque un enfant. Aussi cette amitié tout indulgente et gracieuse va-t-elle se mêler, dans la vivacité de notre souvenir, aux meilleures et aux plus sereines dates de notre jeunesse à nous-même.

Nous étions à l'âge heureux et poétique où, sous le rayon d'une naturelle et naïve admiration, on voit mieux sans doute de ses propres yeux qu'on ne fait plus tard au moyen de toutes les loupes et lunettes de la discussion et de l'analyse.

Nous écrirons prochainement la petite histoire de ce passé déjà lointain, et nous tracerons de Sainte-Beuve un portrait sincère, où, à défaut d'autres qualités, nous nous flattons que tous ceux qui l'ont approché alors et pratiqué le retrouveront ressemblant.

Sainte-Beuve est né à Boulogne-sur-Mer en 1804. « Il naquit en deuil », a-t-il dit quelque part, son père étant mort quelques mois après son mariage. Mais ce père était un homme profondément et très littérairement instruit, et qui avait le goût de la plus classique et de la plus pure antiquité. Il transmit à son fils avec le sang une sorte de vocation pour la poésie et l'initiation facile aux élégances de Virgile et d'Horace.

C'est peut-être à sa mère, que j'ai eu l'honneur de connaître [1], que Sainte-Beuve doit le

1. *L'Année boulonnaise* de décembre 1886, par Ernest Deseille, archiviste de la ville, contient ce qui suit :

M. Octave Lacroix m'écrivait le 26 avril 1885, en réponse à une demande d'*informations* sur le ménage intime de la mère et du fils :

« J'ai connu beaucoup Mme Sainte-Beuve mère. C'était en 1849 et 1850. Je sortais du collège de Juilly et je commençais à étudier le droit. J'étudiais surtout la poésie et les poètes. Sainte-Beuve, qui avait répondu à mes lettres pleines

sens critique, la netteté vive du jugement, le flair de l'esprit qui cherche et découvre, et même un peu de cette parole saisissante et pittoresque

d'admiration par la plus indulgente amitié, me mena un soir chez sa mère, rue du Mont-Parnasse, n° 11. M. Morand a noté ingénieusement les ressemblances morales et littéraires qui rattachent Sainte-Beuve au père qu'il n'avait point connu. Mais comme il ressemblait aussi au physique et au moral, par l'esprit, par l'humeur et le caractère et par tous les traits du visage, à cette bonne petite vieille dame boulonnaise de la rue du Mont-Parnasse ! Si vous aviez coiffé Sainte-Beuve, non pas du *beau soleil* que portent si coquettement vos matelottes,... mais d'un petit bonnet blanc de douairière bourgeoise, vous eussiez eu, rasé comme il l'était toujours, le portrait *vivant* et *parlant* de Mme Sainte-Beuve. Lui-même en convenait volontiers et il racontait plaisamment une escapade de sa vie amoureuse où, déguisé en vieille garde-malade, il avait pu, en déjouant tous les soupçons, arriver jusqu'au chevet de la dame de ses pensées...

« Mme Sainte-Beuve était douée d'une extrême pénétration et, sans étude ni culture, elle avait au plus haut point le sens critique. Je me souviens de ses appréciations si judicieuses et parfois si mordantes de tels anciens amis de son fils, Michelet, Quinet, Pierre Leroux, etc. Elle m'aimait particulièrement et j'allais souvent la voir. Quand elle mourut, Sainte-Beuve m'écrivait : « Vous étiez celui de mes « jeunes amis que ma mère aimait le plus ». Et maintenant, puisque je suis en train de bavardage, je ne résiste pas à la tentation de vous conter une aventure assez drôle qui met en scène et en relief la mère et le fils avec leurs vivacités et irritations communes, et que je publierai sans doute, un jour ou l'autre, dans une étude sur Sainte-Beuve, qui contiendra mes souvenirs et notre correspondance.

« Un matin, j'étais allé voir Sainte-Beuve à la bibliothèque Mazarine. Après avoir causé de l'art et de littérature, et de ceci et de cela, il me dit tout à coup :

« Y a-t-il longtemps, cher ami, que vous n'avez vu ma « mère ?

« — Il y a au moins quinze jours. Je n'ai pas été maître « de moi tous ces temps-ci.

« — Cher ami, allez la voir aujourd'hui même... Aujour- « d'hui, n'est-ce pas ?... à trois heures. J'irai vous y joindre

où la pensée se grave et se marque d'une empreinte qui durera.

L'âme des fils, leurs facultés les plus hautes

« et nous sortirons ensemble pour une promenade sur les « boulevards extérieurs.

« — Eh bien, c'est bon, j'irai....

« — Ne manquez pas d'aller chez ma mère... à trois heures », répéta-t-il avec insistance, quand je pris congé de lui. A trois heures donc je me trouvais dans le salon du rez-de-chaussée de la rue Mont-Parnasse.

« Que devient Sainte-Beuve? me demanda la vieille et « excellente dame. L'avez-vous rencontré quelque part?

« — Ce matin même, nous avons passé une heure ensemble. « Il va venir et nous nous sommes donné rendez-vous ici.

« — Ah! il va venir! fit Mme Sainte-Beuve d'un ton « malin et bref, impossible à décrire. Eh bien, cher monsieur, « *il y aura bourrasque!* »

« Ces mots : *Il y aura bourrasque!* furent prononcés avec un accent boulonnais très reconnaissable, et l'on y sentait je ne sais quoi de marin tout à fait original et amusant.

« *Il y aura bourrasque!* » reprit Mme Sainte-Beuve, en se pourléchant les lèvres d'une langue qu'on eût cru d'avance friande de ce qu'elle allait dire et de ce qui allait se passer.

« Sainte-Beuve sonna. « Le voilà! » dit la mère.

« Et j'assistai à la *bourrasque* que Sainte-Beuve dut essuyer, ou plutôt à la bourrée qui lui fut administrée sans merci. Je compris son insistance à m'envoyer chez sa mère en un pareil moment : il avait compté esquiver ainsi le choc et que je serais un paratonnerre.

« Mme Sainte-Beuve, très irritée, très *montée*, s'exhala en reproches. Son fils avait, sans égard pour ses volontés et ses conseils, passé outre et traité à sa guise certaines affaires. Puis, confus et honteux, il n'avait pas osé se présenter devant elle depuis douze jours au moins. *Inde iræ.*

« Celui-ci se défendait, mais Mme Sainte-Beuve n'entendait à rien, ne voulait rien admettre, et sa mauvaise humeur éclatait de plus belle. Sainte-Beuve, qui savait d'ailleurs comment il pouvait arrêter l'orage, se mit alors de la partie et simula une grande colère.

« — Maman, s'écria-t-il, tu me pousses à bout! Je vais « faire un malheur,... je vais casser la pendule. Vois à quoi « tu me réduis... »

et les plus précieuses sont presque toujours l'œuvre des mères; c'est pourquoi on a bien raison de pourvoir dès à présent à l'avenir des hommes par l'éducation des femmes.

Après d'excellentes études en province et à Paris, Sainte-Beuve prit des inscriptions à l'Ecole de médecine. L'étude de la médecine, qui réclame toutes les attentions possibles et tous les soins, cette application du regard et de la main sur le sujet on ne peut plus compliqué et difficile de notre mécanique humaine, ces curiosités de l'œil et de l'esprit, convenaient merveilleusement aux instincts du jeune homme et à ses aptitudes morales. Le critique y trouvait déjà son compte, et, certes, il y avait là aussi de quoi faire rêver le poète.

La Muse, en effet, s'était glissée jusque dans

« Mme Sainte-Beuve resta comme stupéfaite et interdite pendant quelques secondes.... Puis elle allait continuer :

« Tu le veux, dit Sainte-Beuve, eh bien, tu vas voir! »

« Et il s'approcha de la cheminée où, prenant délicatement, avec tous les soins possibles et toutes les précautions, le globe en verre de la pendule, il s'en alla ensuite le déposer sur les coussins du canapé, en face. Il regarda sa mère et, dans un cri de fureur comique, très habilement joué, il ajouta :

« C'est vraiment trop fort!... Comprends-tu à présent que « je ne me contiens plus... et que je suis capable d'aller aux « extrémités? »

« La bonne et excellente mère se calma comme par enchantement. Le globe fut remis sur la cheminée. On s'embrassa. On ne voulait, au fond, que se pardonner. Je sortis avec Sainte-Beuve. J'étais édifié sur les grandes colères et les bourrasques qui s'échangeaient assez souvent entre la mère et le fils.... »

l'amphithéâtre de dissection, et, par ce renouveau poétique qui fleurissait en 1824, sous les échos des *Méditations* de Lamartine et des *Odes et Ballades* de Victor Hugo, Joseph Delorme se prit à chanter.

Mais, dans *Joseph Delorme*, Sainte-Beuve est poète à sa façon, et il reste tout à fait en dehors de la manière usitée à cette date entre les romantiques, autant qu'il s'éloigne des lieux communs de l'école classique et du délayage et des fadeurs, où s'étaient abîmés les derniers héritiers de l'abbé Delille.

Lui, à la manière de certains grands poètes anglais, de Cowper, de Wordsworth, de Coleridge, il estime que, sans dédaigner les sommets, les fleurs et les rayons abondent toujours à mi-côte et jusque dans les replis de la vallée et du ravin. La vie commune a son attrait et sa grâce, le *home* et le *cottage* ont des douceurs qu'on ignore dans la tour féodale et le château, et de tout cœur modeste et franc il sort, quand on l'interroge, des sons purs et mélodieux qui ne sont pas sans éloquence ni sans prix. Les vers de Sainte-Beuve, dans *Joseph Delorme*, dans les *Consolations* surtout, sont l'expression attendrie, émue, parfois très profonde et très haute, de ces sentiments naturels, de ces vérités moyennes qui sont notre habitude pour ainsi dire, et notre lot de tous les jours.

C'était une innovation dans notre littérature

que ces savantes tentatives du côté de la poésie domestique, et je n'hésite pas à dire que Sainte-Beuve a mérité de prendre rang et de vivre au milieu du groupe des trois ou quatre poètes immortels de notre siècle.

Ainsi d'ailleurs le jugeaient et l'accueillaient Lamartine et Victor Hugo, dont il se fit dès lors, dans *le Globe*, l'admirateur déterminé et le critique un peu complaisant. Mais quel critique plein d'idées et de rapprochements ingénieux! Quelle abondance et quelle verve! et qu'on semblait loin déjà des vides et banales leçons de La Harpe! On avait écouté des vers inconnus jusque-là; on entendait maintenant des jugements inusités, et, près de Villemain qui revêtait d'un magnifique langage les opinions littéraires courantes, on voyait poindre cette appréciation souveraine qui devance l'opinion, qui la commande et la dirige, et qui a porté la critique proprement dite au niveau des plus belles œuvres de l'art et de l'imagination.

Tous les instruments de connaissance, employés par Sainte-Beuve et mis au service de ses judicieux travaux; et puis, sa curiosité le poussant toujours, il agrandit son champ d'observation et de recherches. Les portraits littéraires, les portraits de femmes, où il est maître, et où chaque mot de lui, comme un coup de pinceau, fait ombre ou couleur, ligne ou contour, des études grecques ou latines, l'excursion d'un

esprit sans cesse en éveil, tantôt dans le passé, tantôt dans le présent, voilà ce qui se succédait, d'une semaine à l'autre, dans cette vie laborieuse et toute dévouée à la littérature.

Sainte-Beuve a eu en ce monde plus d'une physionomie, il se présente sous plus d'un aspect. Souvent d'une année à l'autre, il fait plus d'une figure. Protée insaisissable, il changeait et se transformait sans cesse aux courants muables aussi des flots, qui l'entraînaient de rive en rive, tantôt à droite et tantôt à gauche, aujourd'hui dans le clan de Diderot et des encyclopédistes, demain jusque dans l'église de Joseph de Maistre et presque en face du maître-autel. Sainte-Beuve, à quarante ans passés, faisant un retour sur les vicissitudes et les voyages en tous sens de son esprit et de ses inclinations, pouvait écrire :

« Chaque jour je change; les années se succèdent, mes goûts de l'autre saison ne sont déjà plus ceux de la saison d'aujourd'hui; mes amitiés elles-mêmes se dessèchent et se renouvellent. Avant la mort finale de cet *être mobile* qui s'appelle de mon nom, que d'hommes sont déjà morts en moi! »

L'aveu, n'est-ce pas, est cru et complet, si complet et si cru qu'effrayé de sa propre franchise, Sainte-Beuve se retourne avec une malicieuse ironie, et qu'il fait ou qu'il vise à faire du même coup la confession du prochain qui

l'écoute : « Tu crois que je parle de moi personnellement, lecteur! Mais songe un peu, et vois s'il ne s'agit pas aussi de toi. »

Au sortir de l'École de médecine et de ses premiers articles du *Globe*, Sainte-Beuve se range résolument à la suite des encyclopédistes du XVIIIe siècle. Mais, la poésie aidant, il ne tarde pas à se détacher d'une école ingrate et séche, et le saint-simonisme, plein à ses débuts de généreuses utopies, le tente plus qu'à moitié. Victor Hugo, devenu son ami, en fut effrayé au point qu'il s'en alla trouver Béranger et le supplia d'user de son influence, pour arrêter le jeune néophyte, sur la pente nouvelle où il s'aventurait.

« S'il ne se fait point saint-simonien, répondit Béranger, il se fera catholique.... »

Il advint, en effet, que l'abbé de Lamennais se rencontra dans le chemin de Sainte-Beuve; l'abbé de Lamennais dans toute la puissance de son génie, dans toute la séduction de sa gloire! L'abbé Lacordaire, l'abbé Gerbet, une brillante élite de talents nouveaux, s'élevaient autour de lui. Sainte-Beuve, *chrétien de désir*, se prit d'amitié pour ces intelligences si supérieures et si douces, qui lui parlaient une langue inconnue encore, et il dut à cette intimité de quelques deux ou trois ans les meilleures impressions et aussi les plus touchantes de son recueil de poésies, les *Consolations*, et de son roman, *Volupté*.

Les idées chrétiennes et catholiques préoccupaient visiblement le poète en lui et le romancier, et, bien qu'elles s'allient dans ces deux ouvrages à une veine sous-jacente d'épicuréisme et de sensualisme, le XVIIIe siècle du moins, Diderot et Voltaire, n'y ont aucune part. La fenêtre, où se tient l'amoureux et le rêveur, s'ouvre sur le ciel.

J'ai vu, Seigneur! j'ai cru; j'adore tes merveilles,
J'en éblouis mes yeux, j'en emplis mes oreilles
Et par moments j'essaie à mes sourds compagnons,
A ceux qui n'ont pas vu, de bégayer tes noms.

L'abbé Lacordaire recevait alors la communication, chapitre par chapitre, du roman de *Volupté*, et, qui plus est, il ne laissait point de prendre un peu part à la composition du livre. Tout le chapitre sur l'entrée d'Amaury au séminaire et sur la vie de retraite, de recueillement et d'étude, qu'on y mène, est écrit par Lacordaire, qui n'a jamais cessé, d'ailleurs, à toutes les dates, de se montrer l'ami de Sainte-Beuve. Un dimanche matin, en 1850, nous allâmes l'entendre prêcher sur l'évangile du jour, dans l'église des Carmes, et Sainte-Beuve, très touché, nous disait au retour : « Cher ami, avec la vie que je mène, par ces travaux absorbants et lourds, je puis être frappé d'un coup de sang. Vous et Lacaussade, mes deux ou trois amis, vous vous chargerez, n'est-ce pas, de me faire enterrer sans bruit. Rien qu'une messe

basse, comme celle que nous venons d'entendre, une messe à sept heures du matin.... »

Quatre ou cinq ans plus tard, il faisait la même recommandation à M. Jules Levallois qui nous avait remplacé, près de lui, en qualité de secrétaire. « J'ai rédigé, lui disait-il, un projet de testament. Je veux être enterré à huit heures du matin et qu'il n'y ait point de discours sur ma tombe. Quelques amis fidèles assisteront à la basse messe, et ce sera tout. »

Nous rappelons ce fait, sans en exagérer l'importance, mais pour répondre à une certaine classe d'esprits systématiques qui, tirant à eux gens et choses, ne veulent pas seulement admettre ces troubles et ces hésitations de conscience, qui prouvent que l'incrédulité surtout n'a pas un fond ferme et solide, sans accidents secrets et sans luttes. « Il y a des hommes, a écrit Sainte-Beuve, qui ont l'imagination catholique : ainsi Chateaubriand, Fontanes.... Il y en a d'autres qui, raisonnement à part, ont la sensibilité chrétienne, *et je suis de ce nombre*. Une vie sobre, un ciel voilé, quelque mortification dans les désirs, une habitude recueillie et solitaire, tout cela me pénètre, m'attendrit, et *m'incline insensiblement à croire*. »

Mais n'a-t-on pas été jusqu'à vouloir faire aussi de Sainte-Beuve un révolutionnaire? Libéral, il l'était assurément, mais sans engagements d'aucune sorte avec aucune opposition légale,

avec aucune affiliation populaire. La Révolution de 1848 et les émeutes, qu'elle amena, lui causaient la plus profonde tristesse et le plus invincible dégoût de Paris. Après la journée du 15 mai, il nous écrivait :

« Mon cher ami, pendant que les rossignols vous chantaient de doux airs, nous avions ici l'ignoble émeute, et cette journée du 15 mai couronnée pourtant par le triomphe des honnêtes gens. Il y a eu pour les gens du dehors, qui n'assistaient pas à l'Assemblée et qui n'apprenaient les choses qu'avec tout le monde, une heure et un quart terribles, de quatre heures à cinq heures et quart. Plus d'Assemblée, pas de gouvernement, des anarchistes se proclamant eux-mêmes ; pas un chef, pas un ordre. Au milieu de cela, la garde nationale d'elle seule, les troupes aussi sous la conduite de leurs colonels, se sont mises peu à peu en mouvement, et il y a eu bientôt une admirable unanimité. L'opinion publique s'est déclarée, et le thermomètre n'est plus le même depuis le 15 qu'auparavant. Cela n'est pas fini, il y aura encore sans nul doute des reprises, et les mécontents ne se trouvent pas définitivement battus. Pourtant le succès définitif ne me paraît plus douteux, et si les hommes du gouvernement et de la *chose*, ne viennent pas franchement en aide à cette opinion enhardie et qui veut enfin l'ordre, ce sera tant pis pour eux, et peut-être aussi pour la *chose*. Lamartine a baissé

depuis ce jour-là étonnamment : il a donné sa mesure de vacillation, et, quoiqu'avec plus de grâce, il a tout l'air de vouloir faire ce que Caussidière appelle élégamment un *balancé* (style de chaumière). — Voilà le père Lacordaire rentré dans sa cellule tout comme le bonhomme Béranger [1]. N'en sortons jamais, mon cher ami, et si nous traversons la place publique, que ce soit pour revenir le plus vite possible à nos sentiers préférés, vous avec vos rêves et votre avenir, moi avec mes regrets, chacun avec nos élégies.... »

Le 28 juin 1848, au sortir des trois cruelles et sanglantes journées dont le 15 mai n'avait été que le présage et l'avant-coureur, Sainte-Beuve nous adressait une nouvelle lettre :

« Pendant que vous m'écriviez de si aimables choses, notre pauvre Paris allait être en proie aux horreurs. Nous avons eu quatre jours du siège de Saragosse; mais les ennemis étaient de purs brigands et pourtant des voisins, des compatriotes! Nulle sensation n'est plus déchirante. On en a l'âme flétrie pour longtemps, et toute idée de bonheur et de joie en cette vie en est mortellement atteinte. On n'a plus foi en l'humanité. Enfin nous voilà provisoirement sauvés : mais si un gouvernement ferme et

1. Le père Lacordaire et Béranger, nommés tous les deux à l'Assemblée constituante, venaient de donner coup sur coup leur démission.

capable ne sort pas de là et ne prend pas vigoureusement en main la cause de la France et des honnêtes gens, il n'y a plus qu'à quitter la ville maudite et à chercher ailleurs un abri. Je suis resté, durant ces jours, bloqué dans l'Institut, pourvoyant à notre propre garde et sans danger d'ailleurs. Mais le canon résonnait à chaque minute à nos oreilles. Le 24 février n'a été qu'un jeu d'enfant auprès de cela. Ç'a été cette fois une bataille, une bataille de l'Empire au sein de la grande cité.... Il faut à tout prix achever mon impression de P. R. (*Port-Royal*) un moment interrompue. Puis je vais m'appliquer à de plus lointains projets; car il ne m'est pas prouvé, si le gouvernement est faible, que de telles scènes (non pas de telles, mais de plus ou moins approchantes) ne puissent recommencer sous une forme ou sous une autre. La société va devenir un camp ou un bivouac en permanence. Comment vivre, comment étudier, comment revenir à ce qu'on aime à travers cela! Jouissez-en, cher ami, auprès de votre bonne mère, et sous un ciel sans nuage; continuez de cultiver le travail gracieux ou sévère, d'écouter même la voix des Fées, toutes les fois qu'elle se fera entendre. Il ne faut pas moins que les Fées pour consoler de tout ce qu'on voit; de toutes ces Fées-là vous avez la meilleure, la jeunesse, elle console et guérit de bien des maux. Dites à M. votre oncle que nous avons beaucoup vu M. Villemain durant

ces jours. Notre Institut était comme une petite ville dont tous les habitants passaient le temps à s'interroger sur la place et dans les cours.

« Ma mère va bien et n'a pas eu trop de peur. Le très grand âge aguerrit. »

Le 14 août, Sainte-Beuve nous écrivait cette autre lettre : « Mon cher ami, j'aurais déjà répondu à votre aimable lettre, si je n'avais été passer quelques jours à la campagne près d'ici et si je n'avais été un peu malade au retour. Me voilà sur pied mon livre fini (ou près de l'être d'ici à 4 ou 5 jours), mais non pas libre pour cela. J'aurai à faire la semaine prochaine un petit voyage indispensable et pour *affaire*, en Belgique, et je ne puis penser à rien de purement agréable, me souvenant encore de la fable : *ayant chanté tout l'été,...* car je crois, mon cher ami, à *une forte bise* pour cet hiver. — Un conseil tel que celui que votre amitié me demande, n'a jamais été plus difficile à donner que dans ce moment-ci. Personne ne saurait lire dans l'avenir à deux mois devant soi. Nous marchons dans le brouillard et avec des horizons très bas. Mais vous êtes jeune ; la majorité du pays veut l'ordre et un régime modéré ; ainsi, tôt ou tard, il y aura place encore pour les honnêtes gens capables et distingués. Il faut donc se prémunir et se pourvoir comme si rien n'était changé, ou plutôt se pourvoir d'autant plus que tout est changé et

qu'on aura besoin de toutes ses forces pour restaurer le plus qu'on pourra.

« La littérature n'a que faire ici : il n'y a aucune place pour elle dans les journaux ni dans les esprits. Donnons-lui un refuge dans nos cœurs, mais ne la compromettons pas au milieu de ces criées des rues. Travaillez donc, étudiez, achevez votre droit, mêlez-y des études d'histoire, de forte littérature; la poésie n'en saurait être exclue. La poésie poussée à fond et embrassée dans ses maîtres puissants, ne nuit à rien et s'égale à tout. Parny ou Tibulle peuvent être des hors-d'œuvre à certains moments; mais Dante, Aristophane et Shakespeare sont des contemporains et des guides dans toute grande révolution tout autant que Montesquieu. — Si le loisir revient après, si le ciel redevient bleu, si la source intérieure se fait entendre, elle sera d'un jet plus fort et non pas moins pur. Vous la retrouverez.

« Vous avez beau dire, elle doit murmurer en vous, dans cette paix de la famille où vous êtes. L'ennui dont vous me parlez n'est pas un signe du contraire; un peu d'ennui, c'est-à-dire un peu de rêve vague, est le précurseur ordinaire du chant.

« Je n'ai pas écrit une seule ligne hors de mon gros volume; et je recule devant l'idée d'imprimer rien qui ait l'air d'appeler l'attention du public; il y a bien assez d'autres *nouveautés*

pour le quart d'heure. Chateaubriand a été célébré par Patin et par Ampère, convenablement, — mais le rayon a manqué, ou il n'est venu que du soleil et de la nature. Le talent a fait défaut sur la tombe du génie.... »

Ces lettres ne sont-elles pas de véritables pages d'histoire?

Ces jugements de Sainte-Beuve, si vrais, si sensés, si justes, se passent de commentaires, mais ils ne laissent pas d'éclairer d'un jour particulier la physionomie d'un homme qu'on a pu croire, à certaines vivacités de discussion, moins ennemi des mouvements de la rue et des opinions qui s'y agitent.

Le roman de *Volupté* fut très remarqué dès le premier jour, et admiré même de Balzac. *Volupté*, c'est l'analyse psychologique et tout ensemble physiologique d'une passion, d'un penchant, des luttes des sens et des tourments du cœur. On y sentait le poète, on y trouvait le critique, et, parmi des raffinements chrétiens et des élans religieux, on y démêlait aussi, ce me semble, un reste des sympathies qu'avaient inspirées dans sa jeunesse à Sainte-Beuve, Diderot et les encyclopédistes, et plus tard d'autres émancipés de la doctrine et de la foi, tels que Lamarck et Daunou, par exemple.

Je signale, en courant, deux petites nouvelles qui sont deux petits chefs-d'œuvre et qui se rattachent à *Volupté*, comme deux barques

mignonnes et élégantes accompagnent une frégate : ce sont *Christel* et *Mme de Pontivy*.

Vers 1840, Sainte-Beuve devint professeur de littérature française à Lausanne, et c'est à ce séjour en Suisse que nous devons le grand ouvrage sur *Port-Royal*, qui embrasse dans son ensemble toute l'histoire littéraire, philosophique et religieuse de notre XVIIe siècle français. La solitude de *Port-Royal*, bien que sérieusement examinée et comme fouillée à fond, ne semble que le motif de mille développements ingénieux et nouveaux et de considérations de l'ordre le plus supérieur.

De retour à Paris, Sainte-Beuve fut nommé conservateur de la Bibliothèque Mazarine, et, peu après, il succédait à Casimir Delavigne et prenait place à l'Académie française. C'est Victor Hugo qui répondit au récipiendaire.

En 1848 donc, Sainte-Beuve comprit de bonne heure que, pour quelque temps du moins, il n'y avait aucune place pour la littérature dans les journaux et dans les esprits, et bien qu'à regret, il s'en alla professer à l'Université de Liège, où, pendant un an, il se fit écouter avec un grand succès.

Ses leçons roulaient, croyons-nous, sur Chateaubriand et le cercle d'écrivains qui s'était formé autour de ce patriarche et de ce maître.

Au premier répit, lorsque la rue apaisée redevint plus silencieuse, lorsqu'il fut possible

d'écrire avec fruit et de se faire lire, Sainte-Beuve entra en campagne dans *le Constitutionnel*, et, bravement, sans manquer jamais à sa tâche, il se mit à publier, de semaine en semaine, ses brillantes *Causeries du Lundi*, qui ont fait le tour de l'Europe et du monde. Le critique et le poète se transformaient en lui, et, pour les besoins d'un public nouveau et d'un journal quotidien, il changeait d'armure et de tactique. Variant ses sujets à l'infini et les prenant partout, chez tous les peuples et à toutes les dates, il dessinait à la plume, et comme en se jouant, des portraits qui sont bien la plus curieuse galerie littéraire qui ait jamais été faite en notre pays. La précision et la justesse dans la grâce, la vérité dans l'art, la peinture savante du personnage et l'analyse approfondie de sa vie et de son œuvre, le commentaire pas à pas de l'auteur par l'homme et de l'homme par l'auteur, tout ce qui, dans un style plein de charme, peut intéresser et instruire un lecteur d'esprit et de goût, voilà quelques-unes des qualités de Sainte-Beuve, dans ces *Causeries du Lundi*, qui ont passé du *Constitutionnel* au *Moniteur*, et qui n'ont pas, en dix-sept ans, lassé un seul jour le public.

N'est-ce point là un succès sans précédent? Les *Causeries du Lundi*, telles quelles et dans leur désordre apparent (*disjecti membra poetæ*), se rejoignent, pour qui sait les comprendre et

les saisir dans leur ensemble, de manière à demeurer, non seulement comme le témoignage et le document le plus sûr des lettres françaises à notre époque, mais encore comme la plus complète, la plus considérable histoire de la littérature que nous ayons.

Sainte-Beuve, professeur de littérature au Collège de France, puis maître de conférences à l'École normale, a été appelé à siéger au Sénat.

Là, comme dans ses livres et dans toute sa conduite, il a tenu avant tout à se montrer homme de lettres, et, dans la haute assemblée politique, il s'est appliqué à soutenir en toute rencontre les droits de la pensée humaine sous quelque forme qu'elle se traduise, et toutes les libertés de la conscience, pourvu qu'elles soient honnêtes et sincères. Il a été plus d'une fois plein de véhémence, et, sans vouloir ici toucher à des discussions qui se passent au-dessus de nos têtes, nous croyons que nous devons être reconnaissants envers ceux qui, comme Sainte-Beuve, n'hésitent pas à plaider la cause de notre honneur, et à relever notre drapeau trop souvent dédaigné ou méconnu. Tant d'autres nous accusent à outrance que l'excès, si excès il y a eu, est bien excusé d'avance aux yeux de tous.

Il nous a été donné d'être le témoin assidu de sa vie et de ses travaux, comme disait Pline le Jeune. Nous nous honorerons toujours d'avoir été appelé par lui son « filleul poétique et litté-

raire [1] ». Encore un coup, nous ne faisons qu'indiquer aujourd'hui l'aspect général de la physionomie publique en quelque sorte de Sainte-Beuve, et la succession de ses ouvrages qui intéressent à ce degré nos lettres contemporaines [2].

1. *Nouveaux Lundis*, t. IV, p. 460.
2. Sainte-Beuve est mort le 13 octobre 1869.

PROSPER MÉRIMÉE

Il n'est personne, parmi les gens de goût, qui ne connaisse la haute valeur du talent et des ouvrages de Prosper Mérimée. De bonne heure, il a su conquérir l'attention des hommes et des femmes, et justifier les suffrages sérieux aussi bien que les admirations mondaines et légères.

Voilà, ce me semble, un rare et aimable succès. A une époque et dans une société où toutes les tailles se nivellent, où toutes les originalités s'altèrent et s'effacent et où les physionomies, comme les costumes, tendent de plus en plus à se ressembler, Mérimée, qui se tient volontiers à l'écart, a gardé les marques et les qualités d'un caractère vraiment individuel, et d'un esprit impatient des banalités d'alentour.

Le trivial et le convenu, le lieu commun, sous quelque forme qu'il se présente, ne l'ont jamais atteint.

A-t-il recherché la fortune? A-t-il ambitionné la gloire? On ne le dirait pas; mais la fortune et la gloire sont venues à lui, et, du moins en cette occasion, les capricieuses déesses n'ont été ni injustes ni aveugles.

Bien que Mérimée soit un homme du monde dans toute l'étendue de l'expression et qu'il ait, plus que d'autres, vécu brillamment au dehors, on sait peu de chose du train journalier de ses habitudes et de sa vie. Avec une sorte de fierté jalouse et peut-être avec une défiance raisonnée, il s'est préservé de la curiosité indiscrète et, pour beaucoup qui parlent de lui au hasard, il est presque entièrement dans la légende.

Ami, cache ta vie et répands ton esprit,

nous conseille le poète. Ainsi a fait Mérimée. Né à Paris le 28 décembre 1803, Prosper Mérimée eut pour père un peintre de mérite, qui savait tenir la plume comme le pinceau, et, après avoir montré l'exemple, enseigner la théorie en bon style.

Son enfance fut maladive. Ce n'est qu'au prix des plus tendres vigilances de sa mère qu'il parvint à se fortifier et à grandir. Mme Mérimée était elle-même une femme d'une particulière distinction, et il n'est pas douteux qu'elle n'ait exercé une vive influence sur le développement intellectuel et le talent d'un fils si bien doué.

J'ai remarqué ailleurs, à propos de Sainte-

Beuve, qu'il y a une transmission morale directe et comme un lien mystérieux entre l'esprit d'une mère et la vocation ou les aptitudes de son fils. Les filles tiennent des pères.

La nature se plaît à croiser ces sortes d'héritages. Il est difficile, quand on touche à Prosper Mérimée, de s'en tenir à une partie quelconque de ses œuvres. Le lecteur, mis en éveil, ne se contente pas d'une demi-connaissance. Un maître comme Mérimée s'impose d'ailleurs à l'attention ; l'autorité de son talent la commande, et le charme de ce talent même le retient.

Après *les Cosaques d'autrefois*, qui ont été publiés récemment en volume, et la nouvelle édition de l'*Histoire de don Pèdre*, j'ai relu les nouvelles : *Colomba*, *Carmen*, *Arsène Guillot*, et d'autres encore. J'ai relu aussi le *Théâtre de Clara Gazul* et la *Chronique du temps de Charles IX*. Je me suis souvenu de l'impression que ces ouvrages produisaient sur moi dès ma vingtième année. Cette impression n'a certes pas été plus réelle et plus sincère que celle que j'éprouve aujourd'hui; mais je puis mieux maintenant, ce me semble, apprécier une gloire littéraire, qui s'est constamment accrue au-dessus des retours de l'opinion et dont la durée est depuis longtemps chose conquise.

Les premiers ouvrages de Mérimée datent de 1825. On vivait alors en pleine saison romantique : le ciel était plein d'orages et d'éclairs. La

littérature tout entière, tombée au pouvoir de hardis novateurs, était impitoyablement refondue : les vieux moules de l'élégie et de l'ode, de la tragédie et du roman, étaient brisés sans merci et rejetés au creuset comme de vieilles cloches. On détruisait avec fureur, on réédifiait avec enthousiasme. Le roi Charles X assistait, du haut de son trône restauré, à un véritable 89 littéraire, qui avait aussi ses Mirabeau et ses Lafayette par douzaines. Mais, la noble fureur et le vertueux enthousiasme montant toujours, il y eut des excès d'inspiration et de verve. Bref, ce fut un 93. Tumultueusement et au bruit des rimes redoublées, on renversa jusque sur leurs autels, naguère inviolables, les statues de Boileau et de Jean-Baptiste Rousseau.

Racine lui-même ne fut pas épargné.

Gardons-nous d'être trop sévères. En ces temps agités, les hommes de talent surgissaient de toutes parts et se rencontraient en frères dans une espérance commune. On eut toutes sortes d'œuvres remarquables, où, s'il manquait quelque chose, ce n'était assurément pas le feu sacré, comme on disait avant 1825, et comme on a répété plus tard. Les incendies par le feu sacré ont leur excuse, et, même à distance et désormais plus calmes, nous aurions mauvaise grâce à nous apitoyer sur tant de procédés caducs et de systèmes surannés, dont nos ardents devanciers ont fait justice.

Prosper Mérimée prit part au mouvement romantique. Cela était de son âge et de son humeur. Et puis, la justesse de son esprit lui démontrait la légitimité d'une réaction radicale contre toutes les sénilités encombrantes du faux goût et du faux génie.

Toutefois, il comprit de bonne heure les témérités, où plus d'un se laissait entraîner, les exagérations dont un grand nombre tiraient déjà gloire, et, sans se tenir pourtant à l'écart, il ne s'avança plus qu'avec prudence et réserve. Au milieu de ce champ où croissaient à l'envi mille plantes vigoureuses, mais souvent peu saines, il se dit, dès le premier jour, qu'une originalité rare se trouvait dans le discernement et le choix. Il ressemblait à un convive sage que ses amis, à la table du festin, poussent à s'enivrer et qui leur répond : « Mettons-nous en gaîté, je le veux bien! Mais ne nous grisons pas. L'ivresse trouble la netteté du regard et fait dévier la plume qui a sa ligne à tracer. Qui veut y voir clair et écrire droit ne blâmera point mes scrupules. »

Disons encore que le mouvement littéraire de 1825 ne tarda pas à dégénérer de ce qu'il avait été tout d'abord. L'émancipation même voulut se donner un corps de doctrines et s'ériger presque en religion. Mérimée resta toujours un émancipé.

Pendant que d'autres s'affublaient, pour se rajeunir, des vêtements nouveaux, en effet, et

inusités de *Werther*, de *René*, de *Manfred*; que ceux-ci se déguisaient en Cavaliers et ceux-là en Têtes-Rondes, il jugea, lui, que toutes ces nouveautés se vulgariseraient bientôt et se perdraient dans le lieu commun. Et puis, doutant un peu, je le crois, de la complète valeur de l'entreprise, il se mit résolument à entreprendre, à sa manière, contre le démesuré et l'excessif. « Qui se contient s'accroît », dit un axiome. Mérimée s'appliqua à être contenu, exact et précis.

« Nous sommes pareils à Mazeppa, criaient les jeunes romantiques, et le cheval sauvage nous emporte à l'aventure. »

« Si j'essayais de dompter et de maîtriser solidement ce cheval-là! » pensa le jeune auteur du *Théâtre de Clara Gazul*.

Le *Théâtre de Clara Gazul*, publié par Joseph l'Estrange, marque les vrais débuts de Prosper Mérimée. Clara Gazul, l'auteur supposé de toute une série de petites comédies et de petits drames, est une comédienne espagnole, mais qui, dégagée de tous les préjugés de sa nation, se montre voltairienne en diable. Son esprit et sa bonne humeur argent comptant, son ironie à l'emporte-pièce, son observation sceptique et moqueuse, lui donnaient l'air d'un lutin envoyé par Satan lui-même, en pleine dévotion, et au beau milieu d'un couvent de moines ou de religieuses. Il brise, il heurte, il froisse et déchire

tout ce qui se trouve à la portée de sa main leste ou de son pied agile. *Le Ciel et l'Enfer, Une femme est un diable, le Carrosse du Saint Sacrement*, etc., sont des chefs-d'œuvre de son espièglerie et de sa malice. Rien ne l'arrête et, pour dénouer son drame, il ne recule pas, à l'occasion, devant le coup de poignard et le coup de pistolet. Les héros de Clara Gazul et tous ceux de Prosper Mérimée ne sont jamais pris au dépourvu de pistolets et de poignards et ils s'en servent allégrement; ils raillent en rendant l'âme : *ridens moriar !* disaient nos ancêtres. Mais comme on sent, dans tous ces petits actes si libres d'allure et si vivement découpés, la bonne pointe française qui se dérobe sous le travestissement espagnol! Quel naturel dans l'exposition et dans la peinture des caractères, même les plus romanesques! Quelle vérité dans le dialogue! *Ines Mendo* et *les Espagnols en Danemark* nous donnent l'exemple, jusque dans les situations les plus périlleuses, d'une pensée maîtresse de soi et d'une plume qui s'est marqué à l'avance le terme et la barrière que la prouesse la plus abandonnée ne saurait dépasser!

La Famille de Carvajal, qui vient à la suite du *Théâtre de Clara Gazul*, est un drame on ne peut plus sombre et terrible. On se souvient de la *Myrrha* d'Alfieri : dans *la Famille de Carvajal*, le sujet est retourné. C'est une jeune

fille livrée aux poursuites de son père, et qui n'échappe à tant de honte qu'en poignardant ce misérable. Elle-même mourra mangée par les tigres, dit l'auteur se riant à plaisir de toutes les horreurs qu'il a imaginées.

Mais je ne sais pas de couleurs sobres et saisissantes à la fois comme celles que Mérimée a employées pour nous peindre l'intérieur des planteurs américains, où se lie et se délie cet odieux et impossible faisceau de crimes et de malheurs.

Je crois que le *Théâtre de Clara Gazul* n'a pas été pour peu dans les origines des *Contes d'Espagne et d'Italie*, d'Alfred de Musset. L'influence de Mérimée sur cet enfant gâté de tous les romantismes, lequel se montra très irrévérent ensuite et très sceptique à l'égard de ses pères, me paraît incontestable et prouvée en bien des endroits. Don Paëz, Rafaël, Garucci, la Camargo, Dalti et Portia, ont été, à les regarder attentivement, nourris et réchauffés chez Clara Gazul : on les reconnaît à la mine de famille.

Dans les scènes historiques qu'il a intitulées : *la Jacquerie* (1825), Mérimée a voulu combler une lacune de la Chronique de Froissart, et avec une tournure dramatique, nous donner l'idée de cette guerre des paysans et de la féodalité, qui est, somme toute, le fait le plus considérable du XIVe siècle.

Le tableau en est noir, et cependant, dit l'auteur, « je crois avoir plutôt adouci que rembruni les couleurs de mon tableau ». Ce genre d'histoire dialoguée, que M. Vitet a adapté à son tour, il y a plusieurs années, pour présenter avec un intérêt nouveau toute une époque essentiellement tragique et passionnée de l'histoire de France (*les Barricades de 1588*, *les États de Blois* et *la Mort de Henri III*), ce genre d'histoire dialoguée n'est pas nouveau parmi nous, et, dans le XVIIIe siècle même, nous en trouverions des exemples. Le président Hénault, après avoir lu Shakespeare, et notamment le drame de *Henri VI*, où le grand poète a si bien éclairé les longues querelles de la Rose rouge et de la Rose blanche, conçut le projet d'une tragédie historique qui aiderait la mémoire du lecteur et du spectateur, en émouvant puissamment son âme et son esprit.

« J'avoue, disait le président Hénault, que cent fois j'ai lu ces faits (les démêlés de la maison d'York et de la maison de Lancastre), et cent fois je les ai oubliés. J'ai donc lu Shakespeare dans l'intention de me les bien représenter, et si ma curiosité n'a pas été tout à fait satisfaite, j'ai senti que ce n'était pas la faute du génie. J'ai trouvé les faits à peu près à leurs dates; j'ai vu les principaux personnages de ce temps-là mis en action, ils ont joué devant moi; j'ai reconnu leurs mœurs, leurs intérêts, leurs pas-

sions, qu'ils m'ont appris eux-mêmes, et tout à coup oubliant que je lisais une tragédie, et Shakespeare lui-même aidant à mon erreur par l'extrême différence qu'il y a de sa pièce à une tragédie, je me suis cru avec un historien, et je me suis dit : Pourquoi notre histoire n'est-elle pas écrite ainsi, et comment cette pensée n'est-elle venue à personne?... »

La Jacquerie répond pleinement à ce que demandait le président Hénault et qu'il a tenté lui-même de réaliser dans son *François II*. Les personnages, interprétés par Mérimée, se tiennent debout et marchent; ils vivent et ils ont bien la senteur de leur temps. Loup-Garou, pour n'en citer qu'un seul, ce gausseur féroce, ce rieur impitoyable, c'est bien l'homme qui reparaît dans toutes les révolutions, et qui cherche moins à égaliser et à niveler philosophiquement les classes sociales, qu'à abaisser ses ennemis. Loup-Garou est un type, comme il y en a dans Rabelais, dans Shakespeare et dans la nature.

Dans *la Jacquerie*, Mérimée est donc plus qu'un Froissart perfectionné : le chroniqueur en lui s'est doublé du metteur en scène et du peintre.

En critique observateur et savant, à travers les fantaisies de l'imagination qu'il n'a jamais éloignées d'un regard trop sévère, il a ainsi le don de trouver la réalité agissante et parlante, et soit qu'il nous représente un homme ou une époque,

soit qu'il expose devant nous une passion de l'esprit ou une singularité du caractère, il est juste et exact autant qu'ingénieux et profond.

Puisque nous en sommes à ses œuvres dramatiques, gardons-nous d'omettre deux comédies incomparables, et de ce genre d'observation qui n'appartient qu'à lui seul : *Don Quichotte ou les Deux Héritages* et *les Mécontents*. Le sentiment des pentes et des détours de la nature humaine, l'expression des grands vices et des petits ridicules pris sur le fait et la main dans le sac, pour ainsi dire,... et tout cela pénétré d'un regard si clair et si profond qu'il laisse en arrière bien des études plus sérieuses ou du moins plus prétentieuses, — voilà le sentiment, l'expression et le regard que Mérimée possède au suprême degré.

Les Mécontents reproduisent, dans un relief très drôle, très amusant et très fidèle, toute une société de gens déclassés, — les épaves burlesques de tout régime qui s'en va, bâtons flottants sur l'eau et qui se croient des navires de haut bord, les dupes comiques de leur amour-propre et de leur dépit. Le comte et la comtesse de Tournelles, M. de Mâchicoulis, M. de Fierdonjon et Bertrand, dit Sans Peur, et le jeune lieutenant Édouard de Nangis, et les femmes de chambre et les domestiques de confiance, tous sont découpés, sans aucun tâtonnement, sur le vif et le vrai, et les portraits sortent de la toile.

Mérimée a raillé spirituellement cette préoc-

cupation exclusive de la couleur locale où donnaient les jeunes littérateurs de 1827, et qui n'était, en définitive, qu'un convenu nouveau opposé au convenu ancien. Il en cherche la preuve dans les poésies illyriques de *la Guzla*, traduites par lui-même sur un texte qui n'a jamais existé, et attribuées, par lui-même encore, à Hyacinthe Maglanovich, lequel n'a guère plus existé que le texte de ses poèmes, malgré telle esquisse de sa personne et de ses habitudes, qu'on dirait faite d'après le plus incontestable original.

Pour comble, le prétendu traducteur, qui déjà, en nous offrant le *Théâtre de Clara Gazul*, se cachait sous le pseudonyme de Joseph l'Estrange, nous dit ici : « Je suis Italien; mais, depuis certains événements qui sont survenus dans mon pays, j'habite la France que j'ai toujours aimée, et dont pendant quelque temps j'ai été citoyen. Mes amis sont Français, je me suis habitué à considérer la France comme ma patrie. Je n'ai pas la prétention, ridicule à un étranger, d'écrire en français avec l'élégance d'un littérateur; cependant l'éducation que j'ai reçue et le long séjour que j'ai fait dans ce pays m'ont mis à même d'écrire assez facilement, je crois, surtout une traduction dont le principal mérite, selon moi, est l'exactitude. »

Eh bien, le tour est joué, et il réussit au mieux. Ces poésies de *la Guzla* font perdre la

tête aux plus savants. M. Gerhart, un « conseiller et docteur quelque part en Allemagne », retrouve le mètre illyrique sous la prose française; M. Bowring demande le texte primitif pour une anthologie slave qu'il prépare; M. Pouchkine traduit *la Guzla* en russe. Il n'est pas un expert qui ne salue en Hyacinthe Maglanovich un grand poète.

« Savez-vous ce qui ressort de votre succès! dirai-je à mon tour à l'illustre écrivain qui se plaît à ces mystifications victorieuses : c'est que, le premier entre tous, vous avez deviné la couleur locale, les reflets et les rayons divers, d'où qu'ils brillent, de l'homme ou du monde extérieur, et que, romancier, historien, archéologue, antiquaire, vous êtes un poète dans la vieille et supérieure acception du mot. » Être poète! — P. Mérimée, je ne l'ignore pas, se défend tant qu'il peut d'avoir jamais hanté les Muses, amies des rimes; mais la rime ne fait pas le poème, et celui qui a écrit les improvisations de *Colomba*, les historiettes de Maglanovich, et *Mateo Falcone*, et *l'Enlèvement de la redoute*, a pris rang parmi les hommes dont l'inspiration puissante se grave et demeure. Toutefois, serait-il poète sans le vouloir et sans le savoir? Non assurément, car il est encore de ce groupe des forts, qui voit où il va et fait ce qu'il veut.

Qui ne connaît *Colomba*? Qui ne veut lire et

relire ces pages d'un attrait si particulier et si irrésistible?

Les pays et les mœurs d'exception surtout tentent l'observation et l'étude de P. Mérimée. Ce qu'il dédaigne et ce qu'il a évité toute sa vie, c'est le commun, le trivial, le plat, où tant d'autres se pressent et abondent, et où ils vont se taillant de petits domaines alignés avec soin, d'un aspect uniforme, mais pas méchant. On s'y repose commodément et on y dort sur les deux oreilles, dans une vertu parfaitement tranquille.

L'auteur de *Colomba* a peu de goût pour ces paysages de la Beauce et pour les vertus qui leur ressemblent. Il aime mieux, dans un horizon même un peu excentrique et bizarre, des défauts pittoresques, des erreurs bien portées, des perversités significatives, tout ce qui détache ou éclaire une personnalité curieuse, un caractère original, des mœurs singulières et, en ouvrant au penseur des échappées sur les variétés physiologiques de la nature humaine, le met en défiance contre nos demi-héroïsmes de convention ou de contrebande. Iago est plus vrai que le pieux Enès; Médée est d'un effet cent fois plus sûr que Pénélope. Faire de la tapisserie est fort louable, mais se venger d'un parjure à l'encontre de toutes les idées reçues et montrer en soi le degré de fureur qu'atteint un cœur qui aime ou qui hait, ne manque ni de grandeur, ni d'enseignement, ni d'éloquence.

Mérimée, nous l'avons vu, a commencé par l'Espagne. Ce côté de fierté imperturbable et de dignité un peu dédaigneuse, qui distingue le peuple espagnol devait lui plaire. On sait tout le parti qu'il en a tiré. La Corse, mystérieuse encore il y a quelques années, et d'où l'on ne recueillait en France que des échos de haine et de vengeance, lui a inspiré *Colomba*. Cette jeune fille, imprégnée en quelque sorte de tous les sucs du pays natal, cette âme sauvage et sombre, cruelle et passionnée, positive et pratique cependant, que rien ne fait dévier et qui entraîne tout après elle, c'est bien l'image de la Corse, sa saisissante image d'autrefois. Mieux que Velléda n'a représenté la Gaule, *Colomba* représente et personnifie la Corse. Ce roman est un chef-d'œuvre. Aucun autre ne saurait lui être comparé dans notre littérature ; aucun autre ne pourrait le remplacer. Mérimée, chose rare en ce temps ! disparaît habilement et s'efface derrière son sujet. Comme Goethe, il sait pour les besoins de son art, se dépouiller de sa propre personnalité, et ne livrer au public que ses inventions. Assurément, il tient le fil qui fait tout mouvoir, il est le *Deus ex machina* ; mais le dieu est invisible et sous le nuage, et le lecteur ne se préoccupe bientôt que de ces créatures diverses qui vont et viennent devant lui, et se chamaillent et se tuent. L'intérêt et l'émotion, renfermés d'avance comme dans un vase, nous sont versés d'une

main qui, mesurant et ménageant la liqueur précieuse, en double par cela même la saveur et en fait ressentir plus vivement les effets. Qu'il parle des Russes, des Italiens, des Espagnols, tous les peuples dont Mérimée a traité pourraient le revendiquer pour un des leurs, tant, à travers sa poursuite savante de la vérité et de l'exactitude, il est parvenu aussi à les atteindre toutes deux.

Cet inflexible amour de la vérité, fût-elle un peu sèche ou un peu nue, domine toutes les qualités littéraires. Il court à elle, il s'en empare à tout prix et la dompte. Il semble dire : « Trouvons en toi ce qui vit et palpite. Si je blesse, bravo!.. J'aurai frappé juste. Si le sang coule, tant mieux!.. Tu saignes, donc tu es! » Et l'artiste pourtant reste impassible, il observe, il taille, il coupe, il est de marbre, mais ses personnages sont de chair. Là, si je ne me trompe, est une grande force.

Nous n'avons pas affaire à un écrivain de périphrases ou d'expressions moyennes et qui tourne agréablement autour de son sujet. Le style de Mérimée est bref, concis, énergique ; son art d'écrire ressemble à l'escrime, à une escrime sérieuse jusque dans son élégance, et qui sait que le but important, c'est de toucher son sujet au cœur et de le réduire. La *Chronique du temps de Charles IX* est un roman tout d'imagination, mais fixe, dans un cadre historique sévèrement tracé. Les personnages sont fictifs, et il y a tout

lieu de croire que Bernard de Mergy et le comte de Comminges ne se sont pas battus pour les beaux yeux de Mme Diane de Turgis; mais le ciel sous lequel l'action se déroule est bien le ciel de la Saint-Barthélemy. La Cour et la société que l'auteur nous rappelle, sont bien là la Cour et la société où vivaient Charles IX, Catherine de Médicis, l'amiral de Coligny. Ne jugeons donc pas légèrement Bernard de Mergy et la comtesse Diane : s'ils n'ont pas vécu à leur date et tels qu'on nous les présente dans leurs amours, dans leurs duels, dans leurs disputes et batailles, c'est tant pis pour eux! Ils auraient pu vivre et ressembler à leurs portraits du cœur à l'âme et de la tête aux talons.

Les anciens avaient le secret de faire une grande œuvre en quelques pages, et, dans leur sobriété de détails inutiles, ils auraient eu, j'imagine, bien de la peine à concevoir qu'on écrirait après eux des livres qui n'en finissent pas. Mérimée a hérité du secret des anciens : *le Vase étrusque* et *la Double Méprise*, ces fines études de nos mœurs contemporaines, ne formeraient pas un volume. *L'Enlèvement de la redoute* est mené militairement en quelques feuillets; *Arsène Guillot*, si touchante et si vraie ; *l'Abbé Aubain*, d'une observation si mondaine, si gaie et si maligne, et *la Partie de Trictrac*, et *Tamango*, et *les Ames du Purgatoire*, où il y a de l'épopée, de la comédie et du

drame dans une suite d'événements bizarres, mais pleins d'intérêt, et *Mateo Falcone*, héroïque, sauvage et fatal comme un vieux Romain, comme un des derniers descendants de Junius Brutus ; voilà autant de chefs-d'œuvre où la vérité pittoresque et la vérité physiologique se mêlent et se confondent, sans troubler ni déranger en rien les combinaisons gracieuses ou terribles, à travers lesquelles se joue hardiment l'imagination du romancier.

Les nouvelles de Charles Nodier sont charmantes, celles d'Alfred de Musset nous ravissent aussi à leur façon mais les unes et les autres n'ont eu pour complices que ces muses légères, qui glissent çà et là, effleurant les hommes et les choses et n'en prenant qu'un reflet vague et fugitif. Les nouvelles de Mérimée ont la saveur pénétrante de la réalité et, même quand le dessein paraît indiqué en courant, le stylet enfonce et fait sa marque. Tous les personnages y sont réels, toutes les passions y sont senties et si, en raison même de cette vérité qui ne cède pas, une certaine âpreté franche et crue trouble le lecteur trop sensible, l'intérêt du moins n'y perd rien.

On sait que P. Mérimée, qui a voyagé presque partout et qui parle toutes les langues de l'Europe, est aussi un archéologue et un antiquaire. Il a porté la science technique jusque dans le roman, et le roman s'en accommode à merveille.

Ainsi la *Vénus d'Ille*, ce pendant de bronze de la *Statue de pierre du Commandeur*, fournit au narrateur l'occasion d'une petite dissertation où l'ironie et la satire côtoient sournoisement les hypothèses du savoir; et le conte qui, tout étrange qu'il est, n'est pas le moins du monde archéologique, s'étale à l'aise dans cette bordure.

Carmen débute de même par tout un chapitre de géographie à propos de la situation exacte du champ de bataille de Munda, et se termine par un chapitre de philologie comparée sur les origines communes de l'ancien sanscrit et de la langue des bohémiens d'Espagne. Entre ces deux graves dissertations, la nouvelle a sa place, — une nouvelle qui mérite de durer près de *Colomba*.

Carmen est une Manon Lescaut bohémienne et espagnole, singulière et capricieuse, un de ces mauvais génies qu'on aime irrésistiblement et jusqu'à la potence. Jose Maria fut pendu, mais le chevalier des Grieux n'aurait pas refusé de l'être.

Le roman, comme Mérimée l'a conçu et réalisé, mène naturellement à l'histoire : tous les deux sont presque de plain-pied. Mais dans l'histoire aussi bien que dans le roman, l'auteur de *Colomba* et de *Carmen* s'est appliqué avec prédilection à étudier les hommes d'une exception puissante, qui, utiles ou funestes, semblent

avoir résumé, dans leur caractère personnel ou dans leur action sur les autres, les aptitudes physiques et morales, les défauts et les vices de tout un peuple. Les plus originaux ou les plus forts, ceux qui se sont imposés eux-mêmes à leurs contemporains et ont commandé une longue série d'événements, ont particulièrement sollicité son observation et sa plume. « Je n'aime dans l'histoire que les anecdotes, a dit Mérimée, et parmi les anecdotes, je préfère celles où j'imagine trouver une peinture vraie des mœurs et des caractères à une époque donnée. »

La connaissance des mœurs et des caractères, n'est-ce point là le but élevé et profitable de l'histoire?

Je pense toutefois que la préférence de l'historien, qui nous occupe, est moins du côté de l'anecdote que de l'épisode, qui est plus défini, plus tranché, plus précis, et qui trouve dans son relief même, quelque chose de l'air et de l'importance de la clef de voûte d'un édifice.

Mérimée a choisi avec un art et un discernement merveilleux les épisodes historiques qu'il a racontés. A Rome, Catilina, et la Guerre Sociale, la rivalité de Marius et de Sylla, c'est-à-dire la lutte de la démocratie et de l'aristocratie, lui ont inspiré des considérations élevées et profondes. La conjuration de Catilina et les commencements de César, « la critique et la comparaison des auteurs qui ont écrit sur cette

époque mémorable, l'étude des caractères et des intérêts propres aux personnages de ce grand drame », ont piqué sa curiosité, et il a tenu à répandre le plus de lumière possible « sur un des événements les plus extraordinaires des annales romaines ». Grâce à lui, nous avons désormais un Salluste français, car le style de Mérimée a des parentés évidentes avec le style de Salluste : la vigueur, la concision, la hauteur de la pensée dominant et régissant le mot, l'horreur du solennel et de la période cicéronienne. En Espagne, don Pèdre de Castille, le Cruel et le Justicier, a laissé derrière lui des souvenirs d'atrocité et à la fois de sens politique, qui font penser à une ébauche, mal composée encore et mal jointe, de Louis XI. Mais, a dit un historien espagnol, don Antonio Cavanilles, « quelle haute figure romantique que celle de don Pèdre! Jeune, bien fait, amoureux, vaillant, du petit nombre de ceux qui prirent soin de la législation de leur pays, il vit fondre sur sa tête tout un monde de conspirations au dedans et d'intrigues au dehors. Son caractère hautain et irascible lui fit tuer beaucoup de gens; mais le résultat nous dit clairement qu'il n'en tua pas assez. Les flatteurs de Henri devaient naturellement qualifier don Pèdre de monstre. Comment laver autrement les taches de sang qui avaient rejailli sur la face du parricide ? Les lettres de l'époque se rangèrent

comme toujours du côté de celui qui distribuait les grâces. » Prosper Mérimée nous a donné une sévère et judicieuse *Histoire de don Pèdre*. Entraîné par ce goût qui le porte vers les recoins les plus confus ou les moins explorés des annales d'un peuple, il s'est pris ensuite à la Russie et il a abordé sans hésiter un des épisodes les plus ardus de cette nation au XVIIe siècle. Les étranges aventures des Faux Démétrius du premier surtout, le seul qui ait été véritablement supérieur, ont été débrouillées par Mérimée du fouillis et de l'ombre, et exposées clairement, dans le récit le plus attachant et le plus instructif.

Les Cosaques d'autrefois, lesquels se rejoignent par plus d'un lien aux *Faux Démétrius*, sont le recueil en volume de deux savantes monographies, qui nous font de mieux en mieux apprécier et connaître la Russie du XVIIe siècle. Mérimée nous raconte la vie de deux atamans de l'armée zaporogue, variés de caractères, de rôles et de fortunes, et qui, chacun à sa manière, n'ont pas laissé d'exercer une grande influence sur les choses de leur temps.

Les Cosaques, ces hordes guerrières et indisciplinées, mais rusées et astucieuses, qui campaient sur les bords du Don et s'alliaient tantôt à la Russie, tantôt à la Pologne, dangereuses pour l'une et l'autre puissance, ne nous ont été pleinement révélés que par Mérimée, qui les fait camper et marcher devant nous.

Lui seul pouvait nous faire agréer des hommes du monde de Bogdan Chmielnicki et de l'humeur féroce de Stenka Razine, lui seul pouvait éveiller notre attention et l'émouvoir au récit des aventures et à l'examen des idées et de la politique de ces brigands sans foi ni loi qui pillaient, égorgeaient, incendiaient, et n'aimaient pas même les femmes.... Et notez que, depuis le dernier discours d'Agricola, dans Tacite, je n'ai pas lu de page qui m'ait causé plus d'impression que la mort, magnifiquement racontée par Mérimée, de Bogdan Chmielnicki. Cela est grand, cela est beau et serait digne d'être consacré à un héros spartiate. La mort de Stenka Razine nous frappe aussi par je ne sais quoi de résigné, de dédaigneux et de patient, qui donne à ce bandit l'air d'un martyr.

Les ouvrages de Prosper Mérimée sont variés, on le voit, et je n'ai rien dit, hélas! de ses excellents articles de critique et d'histoire littéraire, non plus que de ses études archéologiques. J'aurais voulu citer en outre le Rapport, qu'il lut au Sénat, sur les orgues de Barbarie et les pianos mécaniques, — un petit modèle de brièveté, de précision et de raison aussi, qui, bien qu'il soit d'un autre genre, va se placer de lui-même à côté de *l'Enlèvement de la redoute.*

Mérimée tient une des premières places entre tous ceux qui honorent les lettres contemporaines. Au Sénat, s'il s'élève une discussion où

il faille défendre les droits de ceux qui écrivent, il ne marchande jamais l'autorité de sa parole et ne fait pas attendre son suffrage. Ce suffrage est écouté partout.

Dans le monde où il est particulièrement recherché, Mérimée est un causeur des plus brillants et des plus agréables. Cet esprit juste et positif, en garde contre toute surprise, et qui pousse la pénétration des gens et des choses jusqu'à l'exagération peut-être et au paradoxe, est, quand il lui convient, léger, amusant, coquet, « au point que vous ne sauriez imaginer sa puissance de séduction ». Le mot est d'une dame qui s'y connaît.

Mais là encore, dans un salon ou dans un cercle, Mérimée a horreur du convenu, des trivialités et des riens; il ne se sert point de cette menue monnaie, usée au contact de toutes les mains et que les plus pauvres même ont toujours dans la poche. Quand il rit, se joue et plaisante, il a, pour qui sait voir au fond des jeux et des badinages d'un homme supérieur, bien des vérités, bien des observations profondes, bien des aperçus pleins de saillie et de verve, ce qui n'entrera jamais dans l'œil des premiers venus, quelque judicieux et plaisants qu'ils se jugent eux-mêmes.

Le premier venu est l'antithèse de Mérimée. Mérimée, je l'ai dit en commençant, se renferme comme dans une tour d'ivoire, peu accessible

aux indiscrets et aux curieux. Ceux-là même qui, un jour ou l'autre, ont été mis en rapport avec lui, n'ont pas laissé de lui trouver un air de défiance, d'indifférence et de froideur, peu en accord avec nos habitudes françaises contemporaines. Il a du sang-froid britannique. Il écoute ou interroge, mais il se retient et, courtois et poli à l'excès, il ne vous permet de voir en lui que ce qu'il tient à vous livrer. De là des interprétations et des conjectures que rien ne confirme, au contraire!

Il me semble que Mérimée, par ces susceptibilités extrêmes, ne prouve qu'une chose, c'est qu'il est doué, plus que bien d'autres qui l'affichent avec fracas, de la délicatesse du cœur et de l'esprit. Il se respecte et il est jaloux du respect d'autrui. Il ne veut point compromettre ses sentiments et les vulgariser dans ces échanges banals qui, tout fréquents qu'ils nous semblent, ne sont pour cela ni plus beaux ni plus nobles. Mais, sous cette surface d'une réserve froide et presque farouche, il y a, croyez-moi, une nature droite, généreuse, et un cœur [1], des trésors de sympathie et de bonté qui se dépensent, sans

1. C'est lui qui, chaque soir, vers dix heures, quelle que fût la fête, même à la Cour, s'esquivait bien vite et disparaissait, pour reparaître vers onze heures. Vieilli déjà, sénateur et très entouré, rien ne le retenait là pourtant. « Où donc allez-vous ainsi tous les soirs? demanda un curieux. — Je vais embrasser et coucher ma mère, répondit Mérimée. A tout à l'heure! » — Mérimée ne manqua jamais à ce devoir filial.

compter même sur un retour, tant ils se voilent de parti pris et se cachent; mieux encore, il y a des dévouements qui, sans ostentation, ne craignent point de braver, et coûte que coûte, ce que nous appelons d'inflexibles arrêts.

M. Libri, accusé et condamné à tort, suivant Mérimée, a trouvé en lui un ami fidèle jusqu'à la prison inclusivement, un ami comme il n'y en a plus qu'au Monomotapa, disait La Fontaine.

Enfin, ce qui ressort de la lecture des Œuvres de Mérimée, c'est une impression profonde de la réalité ; et ce qu'on ne cesse d'admirer dans un talent si plein de ressources, c'est une sobriété calculée et savante, qui donne à toutes ses productions cette santé robuste avec laquelle on peut gaiement affronter les âges [1].

24 juillet 1865.

1. Prosper Mérimée est mort à Cannes, le 23 septembre 1870.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Jean Boccace..... 1
Rabelais..... 39
Thomas Moore..... 59
Lope de Vega..... 81
Le poète Michel-Ange..... 109
Ennius, Études sur la poésie latine..... 129
Les faux don Sébastien..... 147
Jehan Foucquet..... 165
Luiz de Camoëns..... 179
Giacomo Leopardi..... 221
Michel Cervantes..... 243
Double anniversaire de la mort de Shakespeare et de Cervantes..... 287
Madame de Sévigné..... 295
Marceau..... 307
Madame Émile de Girardin..... 335
Sainte-Beuve..... 343
Prosper Mérimée..... 369

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

848

OCTAVE LACROIX

QUELQUES MAITRES

ÉTRANGERS ET FRANÇAIS

ÉTUDES LITTÉRAIRES

JEAN BOCCACE. — RABELAIS. — THOMAS MOORE
LOPE DE VEGA. — LE POÈTE MICHEL-ANGE. — ÉTUDE SUR LA POÉSIE LATINE.
LES FAUX DON SÉBASTIEN. — JEHAN FOUCQUET
LUIZ DE CAMOËNS. — GIACOMO LÉOPARDI
MICHEL CERVANTES. — DOUBLE ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE SHAKESPEARE ET DE MICHEL CERVANTES
MADAME DE SÉVIGNÉ
MARCEAU. — MADAME ÉMILE DE GIRARDIN. — SAINTE-BEUVE
PROSPER MÉRIMÉE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79